

lutte de classe

Pour un parti mondial de la révolution prolétarienne

class struggle

For a world-wide party of the proletarian revolution

lucha de clase

Por un partido mundial de la revolución proletaria

N° 8

1987

Avril

April

Abril

SOMMAIRE

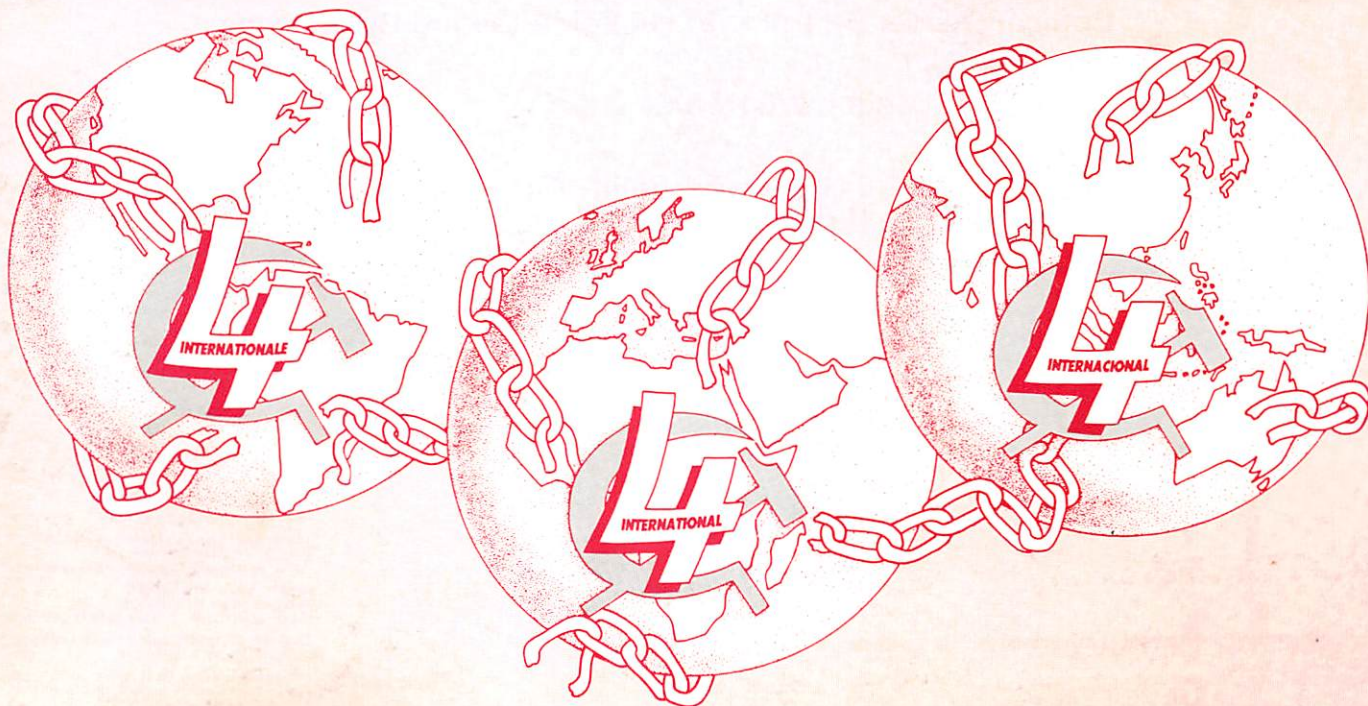
A nos lecteurs	1
Pour une politique prolétarienne au Moyen-Orient	2
URSS : Comment faire un changement radical sans rien changer de fondamental ?	7
Antilles : Nationalisme et culture, le problème du créole en Guadeloupe et en Martinique	31
Etats-Unis : - Un renouveau du mouvement des droits civiques ? - Mouvement noir des années 60 : victoires et occasions manquées	43 59

CONTENTS

To Our Readers	1
For Proletarian Politics in the Middle-East	2
USSR: How to Make a Radical Change Without Changing Anything Fundamental?	7
West Indies: Nationalism and Culture, The Problem of Creole in Guadeloupe and Martinique	31
United States: - A Revival of the Civil Rights Movement? - The Black Movement in the 1960s: Victories and Lost Occasions	43 59

SUMARIO

A nuestros lectores	1
Por una política proletaria en el Oriente Medio	2
URSS: Cómo hacer un cambio radical sin cambiar nada fundamental	7
Antillas: Nacionalismo y cultura, el problema de la lengua criolla en Guadalupe y Martinica	31
Estados Unidos: - Una renovación del movimiento por los derechos cívicos? - El movimiento negro de los años 60: victorias y ocasiones perdidas	43 59



ABONNEMENTS A LUTTE DE CLASSE

Pour un an

- France, DOM-TOM : 80 F
- DOM-TOM voie aérienne : 95 F
- Europe : 95 F
- Autres pays :
 - Par voie ordinaire : 95 F
 - Par voie aérienne :
 - Afrique francophone,
Moyen-Orient : 130 F
 - Autres pays d'Afrique : ... 170 F
 - Amérique du Nord,
Centrale et du sud : 170 F
 - Japon, Asie du Sud-Est,
Océanie : 210 F

Pour envois sous pli fermé : nos tarifs sur demande.

Versements aux adresses ci-dessous, dans la monnaie du pays.

Pour la France : tous versements à l'ordre de "Lutte Ouvrière" par chèque, mandat ou virement à :

LUTTE OUVRIÈRE,
CCP La Source 31 175 86 W

SUBSCRIPTION RATE TO CLASS STRUGGLE

One year

- France and DOM-TOM : 80 FF
- Airmail DOM-TOM : 95 FF
- Europe : 95 FF
- Other countries :
 - Surface mail
all countries : 95 FF
 - Airmail :
 - French speaking Africa,
Middle East : 130 FF
 - Other countries
of Africa : 170 FF
 - North, South and
Central America : 170 FF
 - Japan, Southeast Asia,
South Sea Islands,
Australia,
New Zealand : 210 FF

Enclosed mail : Write for rates.

- Rates for the United States :

\$ 26 for one year - \$ 13 for 1/2 year (air)
\$ 14 for one year - \$ 7 for 1/2 year (surface mail)

- Rates for Great Britain : £7.00 for one year

Send subscription and payment in the currency of the country, to the addresses below.

SUSCRIPCIONES A LUCHA DE CLASE

Un año

- Francia, DOM-TOM : 80 F
- DOM-TOM, via aérea : 95 F
- Europa : 95 F
- Otros países ;
 - Vía normal : 95 F
 - Vía aérea :
 - África de habla francesa,
Medio Oriente : 130 F
 - Otros países de África : ... 170 F
 - América del Norte,
América Central,
América del Sur : 170 F
 - Japón, Asia del Sureste,
Oceania : 210 F

Para envíos con pliego cerrado : nuestras tarifas al pedido. Los pagos deben hacerse a las direcciones mencionadas aquí, en la moneda del país.

Para Francia, todos los pagos deben hacerse a nombre de "Lutte Ouvrière" por cheque transferencia o giro a :

LUTTE OUVRIÈRE,
CCP La Source 31 175 86 W

CORRESPONDANCE CORRESPONDENCE CORREO

France

Lutte Ouvrière BP 233 - 75865 Paris Cedex 18

USA

The Spark Box 1047 Detroit Mi 48231 - USA

Antilles

Combat Ouvrier BP 214 - 97110 Pointe-à-Pitre Guadeloupe

Great Britain

BM ICLC - London WC1N 3XX

España

Pilar Español - 8 Grande rue Saint-Michel Ap^l A 47 - B^l A
31400 Toulouse (France)

LUTTE DE CLASSE

Mensuel édité par la Société Éditions E.A.
BP 233 - 75865 Paris Cedex 18
SARL au capital de 20 000 F - Durée 50 ans.
Gerant : Michel RODINSON
Associés : René MARMAROS,
Isaac SZMULEWICZ, José CHATROUSSAT
Directeur de la publication et responsable de la
redaction Michel RODINSON
Impression : 25, rue du Moulinet, 75013 Paris
Commission paritaire des Publications n° 53361
Tirage : 5 000 exemplaires

FRANÇAIS

A nos lecteurs

Cette revue trilingue est l'expression d'une tendance internationale, composée des quatre organisations : *Lutte Ouvrière* (France), *Combat Ouvrier* (Antilles francophones), *UATCI* (Union Africaine des Travailleurs Communistes Internationalistes) et *The Spark* (Etats-Unis) et de différents groupes ou militants isolés dans divers pays.

Tous se placent sur le terrain du communisme révolutionnaire, du trotskysme. Nous partageons cette référence avec bien d'autres. Des dizaines de groupes, à l'échelle internationale, se réclament du communisme révolutionnaire, et parmi eux un grand nombre se réclament du trotskysme. Nous en sommes conscients et c'est pourquoi, tout en défendant dans la présente revue des points de vue qui sont ceux de notre tendance, nous voudrions aussi qu'elle puisse être le lieu d'un échange, d'un débat et d'une discussion avec tous ceux qui souhaitent vraiment avancer dans la voie de la création d'organisations réellement communistes révolutionnaires. Car nous n'avons pas la prétention de construire par nos seules forces l'internationale révolutionnaire qui fait tant défaut, aujourd'hui, à la classe ouvrière du monde entier et, tout en défendant les idées, les conceptions qui font la spécificité de notre tendance, nous pensons que tous ceux qui, aujourd'hui, militent pour les idées communistes révolutionnaires, devront trouver leur place dans une telle internationale.

ENGLISH

To Our Readers

This trilingual magazine is the expression of an international tendency which includes four organizations: *Lutte Ouvrière* (France), *Combat Ouvrier* (French-speaking West Indies), *UATCI* (African Union of Internationalist Communist Workers) and *The Spark* (United States); and different groups and isolated militants in various countries.

All of them stand for revolutionary communism and Trotskyism. Many others also subscribe to these ideas. There are dozens of groups throughout the world that call themselves revolutionary communist and a large number of them call themselves Trotskyist. We are conscious of this and that is why, though we will defend our tendency's point of view in this magazine, we would also like it to become a meeting place for the exchange of ideas, for debates and discussions between all those who really wish to advance toward the creation of truly communist and revolutionary organizations. For we do not believe that a revolutionary international, which is, at this time, greatly needed by the working class the world over, can be constructed by ourselves alone: though we will defend the ideas and conceptions which are specific to our tendency, still we think that all those who, today, fight for revolutionary communist ideas, will have a part to play in such an international.

ESPAÑOL

A nuestros lectores

Esta revista trilingüe es la expresión de una tendencia internacional, compuesta de las cuatro organizaciones *Lutte Ouvrière* (Francia), *Combat Ouvrier* (Antillas de lengua francesa), *UATCI* (Unión Africana de los Trabajadores Comunistas Internacionalistas) y *The Spark* (Estados Unidos) y de diferentes grupos o militantes aislados en diversos países.

Todos se sitúan en el terreno del comunismo revolucionario, del troskismo. Compartimos esta referencia con muchos otros. Decenas de grupos, a escala internacional, se reclaman del comunismo revolucionario, de los cuales un gran número se reclama del troskismo. Somos conscientes de ello y es por eso que, si defendemos en la presente revista puntos de vista que son los de nuestra tendencia, quisiéramos también que esta pueda ser el lugar de un intercambio, de un debate y de una discusión con todos aquéllos que desean verdaderamente avanzar en la vía de la creación de organizaciones realmente comunistas revolucionarias. Ya que no tenemos la pretensión de construir con nuestras solas fuerzas la internacional revolucionaria que tanto falta, hoy, a la clase obrera del mundo entero y, defendiendo al mismo tiempo los ideales, las concepciones que hacen la especificidad de nuestra tendencia, pensamos que todos aquéllos que, hoy, militan por las ideas comunistas revolucionarias, deben encontrar su lugar en tal internacional.

A nos lecteurs :

Pour une politique prolétarienne au Moyen-Orient

Notre tendance se distingue par un certain nombre de ses positions politiques des autres organisations qui se réclament du communisme révolutionnaire, y compris des autres organisations trotskystes.

Nous voudrions prendre, dans ce numéro de *Lutte de Classe*, l'exemple de nos positions politiques concernant la situation au Moyen-Orient.

Cette région offre l'exemple d'un inextricable enchevêtrement de conflits, résultat de la présence impérialiste et

de l'exacerbation des tensions de toute nature dont elle est responsable. Une telle crise ne peut prendre fin qu'avec celle de cette présence impérialiste elle-même, par la réalisation d'une fédération socialiste des peuples du Moyen-Orient.

Affirmer cela, c'est affirmer que tous les peuples qui vivent dans la région ont le droit de continuer à le faire, en ayant leur propre langue, leur propre culture, leur propre existence nationale s'ils le désirent, mais c'est dire aussi que cette coexistence ne peut être réalisée qu'en mettant

To Our Readers

To Our Readers

For Proletarian Politics in the Middle East

A number of political positions distinguish our tendency from other organizations claiming to be revolutionary communist, including other Trotskyist organizations.

As an example, in this issue of *Class Struggle*, we present our political positions on the situation in the Middle East.

This region is an example of the inextricable entanglements of conflicts resulting from the presence

of imperialism which has exacerbated every kind of tension. Such a crisis can be resolved only by getting rid of this imperialist presence and by establishing a socialist federation of the peoples of the Middle East.

This means that all the peoples who live in the area have the right to continue to do so and have the right to their own language, culture, and nation if they so desire. But it also means that such a coexistence can come about only by getting rid of all class oppression

A nuestros lectores

A nuestros lectores:

Por una política proletaria en el Oriente Medio

Nuestra tendencia se distingue por un cierto número de sus posiciones políticas de las otras organizaciones que se reivindican del comunismo revolucionario, e inclusive de las otras organizaciones trotskistas.

Quisiéramos tomar, en este número de *Lucha de Clase*, como ejemplo nuestras posiciones políticas en lo concerniente a la situación en el Oriente Medio.

Esta región presenta el ejemplo de un inextricable enmarañamiento de conflictos, resultante de la presen-

cia imperialista y de la exacerbación de las tensiones de toda naturaleza de la cual es responsable. Tal crisis no puede finalizar sino con el fin mismo de esta presencia imperialista, mediante la realización de una federación socialista de los pueblos del Oriente Medio.

Afirmar esto, es afirmar que todos los pueblos que viven en la región tienen el derecho de continuar haciéndolo, conservando su propio idioma, su propia cultura, su propia existencia nacional si así lo desean. Pero, es afirmar también que esta coexistencia no puede reali-

A nos lecteurs

fin à toute oppression de classe et donc, en fait, à l'existence de l'impérialisme lui-même, non seulement au Moyen-Orient mais sur le plan mondial.

C'est dire aussi qu'aucune organisation, aucune politique nationaliste, ne peuvent offrir une solution tant soit peu viable aux déchirements du Moyen-Orient, car ces déchirements sont, précisément, le résultat de l'affrontement des nationalismes, opposés ou concurrents, affrontement que les puissances impérialistes utilisent pour imposer leur système d'influence et de domination. C'est en soutenant tour à tour tel ou tel nationalisme, tel ou tel État contre tel autre que l'impérialisme a trouvé et trouve le moyen de maintenir une intervention permanente dans la région. C'est par le biais des organisations nationalistes ou confessionnelles que les couches dominantes locales maintiennent leur emprise politique sur les couches exploitées. L'influence des organisations et des idéologies nationalistes ou confessionnelles est, dans ces conditions, un des premiers obstacles qu'ont à combattre les révolutionnaires prolétaires.

Cela est vrai d'abord du nationalisme sioniste, qui s'est révélé un moyen très efficace pour souder la population israélienne à la politique agressive de ses dirigeants. En exploitant le désir des rescapés des camps de la mort, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, de disposer d'un havre pour vivre en paix, en les entraînant dans des guerres successives contre les peuples arabes voisins, le sionisme a développé, au sein de la population israélienne, une mentalité de peuple assiégé, prêt à se battre contre tous ses voisins car il croit défendre ainsi son droit à l'existence. Ce fait, joint à la politique pro-impérialiste des dirigeants de l'État d'Israël, a fait de l'armée sioniste le principal et le plus efficace instrument de défense des intérêts impérialistes dans la région.

Le nationalisme dans les différents États arabes est également un piège pour les masses exploitées. Au lieu de se battre pour leurs intérêts propres, celles-ci sont appelées à soutenir leurs dirigeants et oppresseurs dans la concurrence qui les oppose entre eux ou dans leurs

To Our Readers

and thus, in fact, of imperialism itself—not only in the Middle East, but also throughout the world.

It also means that no organization, no nationalist policy can offer even a slightly viable solution to the tearing apart of the Middle East. For it is precisely this tearing apart which is the result of the confrontations between opposing or competing nationalisms, confrontations which imperialism takes advantage of to impose its system of influence and domination. By alternately supporting this or that nationalist tendency, this or that state against yet another, imperialism found, and still finds the way to maintain a permanent intervention in the area.

The nationalist or religious organizations are the devices used by the local ruling groups to maintain their political hold on the exploited sections of the population. Under these conditions, the influence of these organizations and of these nationalist and religious ideologies is one of the primary obstacles which proletarian revolutionaries have to fight against.

This is true, above all, for Zionist nationalism which has proved to be a very effective means to bind the Israeli population to the aggressive policies of its leaders. By exploiting the desire of the survivors of the death camps after World War II to have a safe haven in which they can live in peace, and by leading them into successive wars against the neighboring Arab peoples, Zionism has developed a mentality of a people under siege within the Israeli population which is ready to battle against all of its neighbors believing it is thereby defending its right to exist. This fact, together with the pro-imperialist politics of the leaders of the Israeli state, have made the Zionist army the main and most effective instrument for the defense of imperialism's interests in the area.

The nationalism in the different Arab states is also a trap for the exploited masses. Instead of fighting for their own interests, these masses are called upon to support their leaders and their oppressors in the competition which pits these leaders against each other, or

A nuestros lectores

zarse sino poniendo fin a toda opresión de clase, y de hecho, a la existencia del imperialismo mismo, no solamente en el Oriente Medio sino a nivel mundial.

Es decir también que ninguna organización, ninguna política nacionalista, puede dar paso a una solución mínimamente viable a los desgarramientos del Oriente Medio. Porque estos desgarramientos son, precisamente, el resultado del enfrentamiento entre nacionalismos opuestos o competidores, enfrentamientos que las potencias imperialistas utilizan para imponer su sistema de influencia y de dominación. Sosteniendo por turno a tal o tal nacionalismo, tal o tal Estado contra tal otro es como el imperialismo ha encontrado y encuentra el medio de mantener su intervención permanente en la región. Es en gran parte a través de estas organizaciones nacionalistas o confesionales que las diferentes fracciones de las capas dominantes locales ejercen su dominio político y mantienen una influencia en el seno de las capas explotadas. La influencia de las organizaciones y de las ideologías nacio-

nalistas o confesionales es, en estas condiciones, uno de los primeros obstáculos que tienen que combatir los revolucionarios proletarios.

Esto es cierto, primeramente, del nacionalismo sionista, que se ha revelado un medio muy eficaz para agrupar a la población israelí en torno a la política agresiva de sus dirigentes. Explotando el deseo de los rescapados de los campos de la muerte inmediatamente después de la Segunda Guerra mundial, de disponer de un abra para vivir en paz, arrastrándolos en guerras sucesivas contra los pueblos árabes vecinos, el sionismo ha desarrollado en el seno de la población israelí una mentalidad de pueblo sitiado, listo a pelearse contra todos sus vecinos porque él cree defender así su derecho a la existencia. Este hecho, junto con la política pro-imperialista de los dirigentes del Estado de Israel, hizo del ejército sionista el principal y más eficaz instrumento de defensa de los intereses imperialistas en la región.

El nacionalismo en los distintos Estados árabes es también una trampa para las masas explotadas

marchandages avec l'impérialisme et avec Israël. Cela en fait les otages de la politique de leurs dirigeants, de leurs hésitations, de leurs louvoiements, de leurs compromissions avec l'impérialisme. Car les bourgeoisies arabes peuvent tout au plus chercher à obtenir des concessions de la part de l'impérialisme, quand elles ne se portent pas candidates, à l'instar de l'État d'Israël, au maintien de son ordre dans la région. Elles ne cherchent pas et ne peuvent chercher à détruire l'impérialisme.

Cela est tout aussi vrai du nationalisme palestinien. Malgré le radicalisme qu'elles sont capables d'afficher, les organisations nationalistes palestiniennes, et d'abord l'Organisation de Libération de la Palestine (OLP), n'ont pas d'autre objectif que ceux de la bourgeoisie palestinienne qui cherche à obtenir de l'impérialisme, d'Israël et des autres États arabes, qu'on lui concède le droit d'exercer son pouvoir politique sur une parcelle de territoire du Moyen-Orient. Lorsque, en Jordanie et au Liban notamment, les masses palestiniennes se sont armées et organisées et ont par leur exemple éveillé des sentiments de

solidarité dans la population du pays, elles auraient pu se trouver des alliés au sein de celle-ci à condition de ne plus se battre seulement pour des objectifs strictement palestiniens, mais aussi contre l'oppression politique et sociale qui est le sort commun des peuples arabes. L'OLP a sacrifié cette possibilité à la recherche d'accords et de compromis avec les diverses bourgeoisies arabes et avec l'impérialisme, tandis que ceux-ci, conscients du danger, n'en préparaient pas moins l'écrasement du peuple palestinien. La politique nationaliste de l'OLP porte ainsi une responsabilité primordiale dans l'écrasement de son propre peuple.

Les révolutionnaires prolétariens sont évidemment solidaires du peuple palestinien et des peuples arabes opprimés par l'impérialisme ou par Israël, quels que soient les dirigeants que ces peuples se sont choisis ou qui se sont imposés à eux. En particulier, dans les combats entre les organisations palestiniennes et Israël ou tel ou tel État arabe, ils sont avec les Palestiniens, au côté de

To Our Readers

to support them in their bargaining arrangements with imperialism and with Israel. In fact, this makes them hostages of the policies of their leaders, of their hesitations, of their maneuverings, of their compromises with imperialism. For the Arab bourgeoisies can do nothing more than try to obtain concessions from imperialism—when they are not trying to be the recognized gendarm in the area for imperialism just like the Israeli state. They do not, they cannot try to destroy imperialism.

This is also true of the Palestinian nationalism. In spite of the radicalism which they are capable of displaying, the Palestinian nationalist organizations—and in the first place, the PLO—have the same objective as the Palestinian bourgeoisie which tries to get imperialism, Israel, and the Arab states to grant it the right to exercise its political power on a parcel of land in the Middle East. When the Palestinian masses armed and organized themselves especially in Jordan and in Lebanon and, by their example, awakened feelings of

solidarity in the population of those countries, they could have found allies among the population providing that they gave up fighting only for objectives which were exclusively Palestinian, and instead, also fought against the political and social oppression which is the common fate of the Arab peoples. The PLO sacrificed this possibility to the pursuit of agreements and compromises with the various Arab bourgeoisies and with imperialism, who, being conscious of the danger, were meanwhile preparing nothing less than the crushing of the Palestinian people. In this way, the nationalist politics of the PLO has had a primordial responsibility for the crushing of its own people.

Of course, the proletarian revolutionaries are in solidarity with the Palestinian people and the Arab peoples who are oppressed by imperialism, no matter which leaders they have chosen or have been imposed on them. Especially in the fights between the Palestinian organizations and Israel or one of the Arab states, they are on the side of the Palestinians, on the side of

A nuestros lectores

En lugar de luchar por sus propios intereses, se les llama a sostener a sus dirigentes y opresores en la competencia que los opone entre ellos o en sus regateos con el imperialismo y con Israel. Esto hace de ellas los rehenes de la política de sus dirigentes, de sus titubeos, de sus zigzagueos, de sus compromisos con el imperialismo. Porque las burguesías árabes pueden, como máximo, buscar la obtención de concesiones del imperialismo, cuando no se presentan como candidatas, a semejanza del Estado de Israel, para el mantenimiento del orden en la región. Ellas no buscan y no pueden buscar la destrucción del imperialismo.

Así de cierto es también del nacionalismo palestino. A pesar del radicalismo del que son capaces de alardear, las organizaciones nacionalistas palestinas, y en primer lugar la Organización de Liberación de Palestina (OLP), no tienen otro objetivo que el de la burguesía palestina la cual busca obtener del imperialismo, de Israel y de los otros Estados árabes, que se le conceda el derecho de ejercer su poder político sobre una parcela del territorio del Oriente Medio. Cuando en Jordania y particularmente

en el Líbano, las masas palestinas se han armado y organizado y, con su ejemplo, han despertado sentimientos de solidaridad dentro de la población del país, ellas podían encontrar aliado en el seno de la población con la condición de dejar de luchar solamente por objetivos estrictamente palestinos sino también contra la opresión política y social que es el destino común de los pueblos árabes. La OLP, sacrificó esta posibilidad buscando acuerdos y compromisos con las diversas burguesías árabes y con el imperialismo, mientras que éstos, conscientes del peligro, no dejaban por ello de preparar el aplastamiento del pueblo palestino. La política nacionalista de la OLP tiene así una responsabilidad primordial en el aplastamiento de su propio pueblo.

Los revolucionarios proletarios son, evidentemente solidarios del pueblo palestino y de los pueblos árabes oprimidos por el imperialismo o Israel, sean cuales sean los dirigentes que estos pueblos han escogido o que se les han impuesto. En particular, en los combates entre las organizaciones palestinas e Israel o tal Estado árabe,

A nos lecteurs

leur principale organisation, l'OLP, contre ceux qui les combattent.

Mais cette politique de soutien, qui a toujours un caractère conjoncturel et limité, ne peut faire oublier la seule politique qui, à terme, puisse ouvrir une issue : celle qui consiste à construire, à implanter dans le prolétariat, des organisations révolutionnaires capables, à un moment ou à un autre, de lui faire mener une politique qui soit la sienne. C'est pourquoi le soutien ne doit, à aucun moment, empêcher les révolutionnaires d'appeler les choses par leur nom et une organisation nationaliste une organisation nationaliste, sans taire aucune des critiques qu'ils font à la politique de ces organisations.

C'est là que se situe, sur la question du Moyen-Orient, notre principale divergence avec nombre d'organisations qui se réclament du communisme révolutionnaire et qui n'ont pas, selon nous, une attitude nette sur ce point, noyant la perspective d'une politique prolétarienne indépendante dans un soutien général à des

organisations nationalistes dont elles attendent que sortent, par on ne sait quelle génération spontanée, des organisations révolutionnaires. Les masses exploitées ne pourront distinguer la différence entre la politique prolétarienne et la politique nationaliste que si, à chaque instant, les révolutionnaires prolétariens savent se démarquer et montrer qu'il y a un monde entre les deux. Ils ne peuvent avoir une politique révolutionnaire prolétarienne abstraite qui se réduirait, dans les faits, au soutien aux organisations nationalistes. Ils doivent viser dans toute leur politique, y compris lorsqu'ils soutiennent celles-ci, à leur arracher la direction des masses.

Une politique prolétarienne, loin de se limiter à la lutte contre le sionisme ou contre tel ou tel régime arabe particulièrement réactionnaire, aurait à son programme la lutte contre toute forme d'oppression, et contre tous les appareils politiques qui en sont les instruments. Elle s'appuierait sur les sentiments de solidarité qui existent entre les exploités des différents pays arabes et qui reflètent, en fait, un sentiment de classe, le sentiment d'avoir

To Our Readers

their main organization, the PLO, and against those they are fighting.

But this policy of support, which always has a circumstantial and limited character, must not let us forget the only policy which, in the final analysis, would be able to open up a way out: to establish revolutionary organizations in the proletariat which would be capable at one moment or another of getting the proletariat to carry out the policies which would be its own. It is why this support must not, at any moment, stop revolutionaries from calling things by their real name, and calling a nationalist organization a nationalist organization, without holding back any criticisms they have on the politics of these organizations.

This is where our main divergence on the question of the Middle East can be found with many organizations which claim to be revolutionary communist ones and which do not have, in our opinion, a clear attitude on this point—submerging the perspective of an independent proletarian policy in a general support of the

nationalist organizations out of which they expect revolutionary organizations to develop by who knows what kind of spontaneous generation. The exploited masses cannot distinguish the difference between a proletarian and a nationalist policy unless proletarian revolutionaries set themselves apart at each step of the way and show that there is a world of differences between the two. They cannot have an abstract proletarian revolutionary political line which in fact would be limited to the support of nationalist organizations. Their whole policy—including support of these organizations—must be geared to taking the masses' leadership away from them.

Far from being limited to the fight against Zionism or any particularly backward Arab regime, a proletarian policy would aim at fighting against all kinds of oppression and against any political machine at its service. It would lean on the solidarity feelings existing between the exploited people in the various Arab countries and which in fact represent a class feeling,

A nuestros lectores

toman el partido de los Palestinos, al lado de su principal organización, la OLP, contra aquéllos que los combaten.

Pero esta política de apoyo, que tiene siempre un carácter coyuntural y limitado, no puede hacer olvidar la única política que, al final, pueda abrir una salida: aquella que consiste a construir, a implantar en el proletariado organizaciones revolucionarias capaces, en un momento o en otro, de hacerlos llevar a cabo una política que sea la propia. Es por lo que el apoyo no debe, en ningún momento, impedir a los revolucionarios de llamar a las cosas por sus nombres y una organización nacionalista, una organización nacionalista, sin callar ninguna de las críticas que ellos hacen a la política de estas organizaciones.

Allí se sitúa, sobre la cuestión del Oriente Medio, nuestra principal divergencia con numerosas organizaciones que se reivindican del comunismo revolucionario y que no tienen, según nosotros, una actitud neta sobre este punto, encubriendo la perspectiva de una política proletaria independiente bajo el apoyo a las organizaciones

nacionalistas de las que ellos esperan que salgan, por no se sabe qué generación espontánea, organizaciones revolucionarias. Las masas explotadas sólo podrán distinguir la diferencia entre la política proletaria y la política nacionalista si, a cada momento, los revolucionarios proletarios saben distinguir y mostrar que hay un mundo entre las dos. No se puede tener una política revolucionaria proletaria abstracta que se reduzca, en los hechos, al apoyo a las organizaciones nacionalistas. Toda su política debe apuntar, inclusive cuando están apoyándolas, a arrancarles la dirección de las masas.

Una política proletaria, lejos de limitarse a la lucha contra el sionismo o contra tal o tal régimen árabe particularmente reaccionario, tendría dentro de su programa la lucha contra toda forma de opresión, y contra todos los aparatos políticos que son sus instrumentos. Se apoyaría sobre los sentimientos de solidaridad que existen entre los explotados de los diversos países árabes y que reflejan, de hecho, un sentimiento de clase, el sentimiento de tener intereses comunes ante los explotadores

A nos lecteurs

des intérêts communs face à des exploiters qui sont aussi communs. Elle chercherait notamment à faire naître, à partir de la lutte des Palestiniens, la conscience qu'il existe des intérêts d'ensemble, que la lutte des Palestiniens peut devenir celle de l'ensemble des ouvriers, des paysans pauvres et de la population des bidonvilles, contre les divers États et forces d'oppression et contre l'impérialisme, pour le pouvoir prolétarien au Moyen-Orient, pour une union dans la diversité des cultures et des ethnies, pour le socialisme dans la région arabe et dans le monde entier.

Une telle politique prolétarienne ne pourrait s'arrêter aux frontières d'Israël. Il existe en Israël une classe ouvrière, qui a une composante juive et une composante arabe palestinienne, la composante la plus pauvre et la plus exploitée issue des territoires occupés de Cisjordanie et de Gaza. Dans l'une comme dans l'autre, les révolutionnaires prolétariens devraient intervenir, en cherchant notamment à démontrer à la classe ouvrière et à la population juives, que c'est leur intérêt de rompre avec la

politique sioniste de l'État d'Israël.

Défendre un telle politique implique de créer des partis prolétariens, cherchant à regrouper d'une façon autonome les militants conscients de ces tâches, les militants cherchant à intervenir au sein de la classe ouvrière et au sein de la population pauvre des campagnes, des bidonvilles, des camps de réfugiés, pour développer une conscience qui aille au-delà de la conscience nationaliste pour être déjà une conscience de classe.

Seuls de tels partis prolétariens pourront, dans les conflits qui déchirent le Moyen-Orient, défendre un point de vue de classe, une perspective d'union et de fusion des différentes luttes allant à l'opposé de leur fractionnement actuel, sachant les diriger contre leur véritable ennemi : le système impérialiste lui-même, et leur montrer quel est leur allié naturel : la classe ouvrière mondiale □

*To Our Readers*

the feeling of having common interests against their common exploiters. It would, among other things, try to foster an awareness, based on the Palestinians' struggle, that there are general interests involved, that the Palestinians' fight could become the fight of all workers, impoverished peasants and shanty town dwellers against the various states and oppressive forces, and against imperialism, for workers' power in the Middle East, for a unity respecting cultural and ethnic diversity, for socialism in the Arab region and in the whole world.

Of course, such a proletarian policy could not be carried out only outside Israel. There exists a working class in Israel, partly Jewish and partly Palestinian Arab; the latter, originating from the occupied territories of the West Bank and Gaza Strip, is the poorer and more exploited part. Proletarian revolutionaries would have to be active in both, trying among other things to prove to the Jewish working class and to the Jewish population as a whole that it is in their own interest to

break with the Zionist policy of the Israeli state.

Standing for such a policy implies creating proletarian parties which will strive to bring together, in an independent organization, those militants with an awareness of the above tasks—militants who want to be active with and among the working class, the poorer people living in the countryside, the shanty towns, and the refugee camps, in order to develop an awareness going beyond a nationalist consciousness and becoming a class consciousness.

In the conflicts on the rampage in the Middle East, only proletarian parties can stand for a class-based viewpoint, for a prospect of union and fusion between the various diversified struggles (which runs counter to their present division), and at the same time, can lead these struggles against their real enemy—the imperialist system itself—and point the way to their natural ally: the working class of the world □

*A nuestros lectores*

que son también comunes. Buscaría en particular a hacer brotar, partiendo de la lucha de los Palestinos, la conciencia de que existen intereses de conjunto, que la lucha de los Palestinos puede volverse aquella del conjunto de los obreros, de los campesinos pobres y de la población de las chabolas contra los diversos Estados y fuerzas de opresión y contra el imperialismo, por un poder proletario en el Oriente Medio, por una unión dentro de la diversidad de culturas y etnias, por el socialismo en la región árabe y en el mundo entero.

Esta política proletaria no podría detenerse en las fronteras de Israel. En Israel existe una clase obrera, que tiene un componente judío y un componente árabe palestino, el componente más pobre y más explotado proveniente de los territorios ocupados en Cisjordanía y Gaza. En el uno como en el otro, los revolucionarios proletarios deberían intervenir, buscando en particular a demostrar, a la clase obrera y a la población judía, que su interés está en romper con la política sionista del Estado de Israel.

Defender tal política implica la creación de partidos proletarios, buscando a reagrupar de manera autónoma a los militantes conscientes de estas tareas, a los militantes que buscan intervenir en el campo y seno de la clase obrera y en el seno de la población pobre del campo, de las chabolas, de los campos de refugiados, para desarrollar una conciencia que vaya más allá de la conciencia nacionalista para ser ya una conciencia de clase.

Sólo tales partidos proletarios podrán, en los conflictos que desgarran el Oriente Medio, defender un punto de vista de clase, una perspectiva de unión y de fusión de las diferentes luchas yendo en contra del fraccionamiento actual, sabiendo cómo dirigir las contra su enemigo verdadero: el sistema imperialista mismo, y mostrarles quién es su aliado natural: la clase obrera mundial □



FRANÇAIS

URSS : comment faire un changement radical sans rien changer de fondamental

Depuis deux ans que Gorbatchev a accédé au poste de Secrétaire Général du Parti Communiste soviétique, la nouvelle direction semble prise d'une fièvre réformatrice qui tranche avec la fin de règne immobile de Brejnev, et avec l'éphémère interrègne d'Andropov et de Tchernenko.

Passons sur le côté "new look" du nouveau Secrétaire Général et de Madame (côté qui excite la verve professionnelle d'un certain type de journalistes), bien que le penchant des dignitaires de la bureaucratie à imiter le style et les allures des politiciens d'Occident soit en lui-même un révélateur social. Mais qu'y a-t-il sous la mousse de la presse à sensation ou derrière ces mots dont la nouvelle équipe a réussi à lancer la mode, comme *transparence* ou *refonte* du système ? Quelle est la portée et que peut-on entrevoir des limites des changements en cours ?

Un coup de balai, assurément. Mais comme un nouveau Secrétaire Général qui est en train d'affermir son

ENGLISH

USSR: How to Make a Radical Change Without Changing Anything Fundamental

Since Gorbachev became secretary-general of the Soviet Communist Party two years ago, the new leadership has seemingly been under a reform-promoting spell, in sharp contrast with the stillness of Brezhnev's last years as a ruler and with Andropov and Chernenko's short-lived interregnum.

We can dismiss the trend-setting image of the new secretary-general and his First Lady (which tickles the professional verve of a certain type of journalists), even though the top bureaucrats' tendency to mimic the style and the ways of western politicians is in itself socially revealing. But the question remains: what is there under the froth circulated by talk-of-the-town newsmongers or behind the trendy words made popular by the new team, like "openness" or the "restructuring" of the system? What exactly is the extent of the changes under way, and what can we know about their limitations?

There is a cleanup, to be sure. And as a new secretary-general in the process of strengthening his

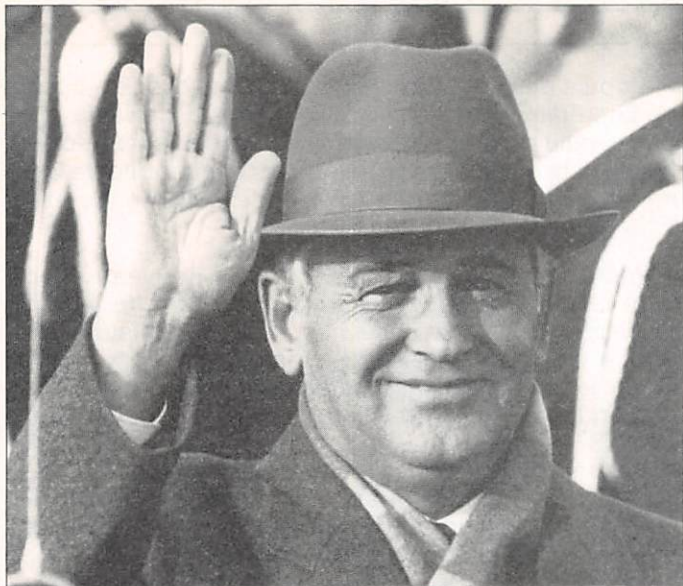
ESPAÑOL

URSS: Cómo hacer un cambio radical sin cambiar nada fundamental

Desde hace dos años que Gorbachov accedió al puesto de Secretario General del Partido Comunista Soviético, la nueva dirección parece atacada por una fiebre reformadora que contrasta con el final del reinado inmóvil de Brejnev y con el efímero interregno de Andropov y de Chernienko.

Pasemos por alto el lado "new look" del nuevo Secretario General y de su señora (lado que excita la inspiración profesional de cierto tipo de periodistas), aunque la inclinación de los dignatarios de la burocracia a imitar el estilo y las fachas de los polícastros occidentales sea por sí mismo un revelador social. Pero, ¿qué hay bajo la espuma de la prensa sensacionalista o detrás de esas palabras que el nuevo equipo ha conseguido poner a la moda, como "transparencia" o "reestructuración" del sistema? ¿Cuál es el alcance y qué se puede entrever sobre los límites de los cambios en curso?

Un escobazo seguramente. Pero como un nuevo Secretario General que está afirmando su poder no



- ◀ Le style de Gorbachev tranche avec l'immobilisme de ses prédécesseurs. Brejnev porté en terre par Andropov et Tchernenko qui n'ont pas tardé à le rejoindre. ▼
- ◀ *Gorbachev's style contrasts sharply with the sluggishness of his predecessors. Brezhnev, buried by Andropov and Chernenko who were not long in joining him.* ▼
- ◀ El estilo de Gorbachov contrasta con el inmovilismo de sus predecesores. Brejnev llevado en tierra por Andropov y Chernienko que no tardaron en seguirle. ▼



Le XXVII^e Congrès du Parti communiste soviétique de février 1986. Gorbachev y procéda à un important renouvellement au sommet de l'appareil.

The Twenty-seventh Congress of the Communist Party of the Soviet Union, February 1986. Gorbachev carried out important replacements at the summit of the apparatus.

El XXVII^o Congreso del Partido Comunista Soviético de febrero de 1986. Gorbachov procedió en éste a un importante cambio dentro de la cumbre del aparato.

URSS : comment faire un changement radical sans rien changer de fondamental

pouvoir ne peut faire que des choses grandioses et géniales, Gorbatchev lui-même qualifie en toute simplicité les changements en cours de *seconde révolution*. Ce qui est en même temps une façon de faire l'impasse sur les règnes des prédécesseurs, Staline, Khrouchtchev et Brejnev. En ce qui concerne Andropov et Tchernenko, leur passage a été trop rapide pour qu'il soit nécessaire de dissiper leur souvenir, afin de dessiner l'auréole de Gorbatchev.

Le premier changement visible de l'ère Gorbatchev —et qui concerne le plus directement les sommets dirigeants de la bureaucratie— est le changement du personnel dirigeant lui-même. Un an seulement après l'accession de Gorbatchev au Secrétariat Général, trois seulement des onze membres du Secrétariat hérité du temps de Brejnev (dont Gorbatchev lui-même) sont restés en place. Au Bureau Politique, ils sont six sur onze à avoir sauvé leur place et sur les 62 principaux personnages considérés comme la crème des crèmes des bureaucrates (membres du Bureau

Politique, du Secrétariat, chefs de département du Comité Central et ministres directement chapeautés par ces derniers), 38 sont nouveaux à leur poste. Le tiers du Comité Central a été renouvelé et, apparemment, le vent de renouvellement a également touché les étages immédiatement en-dessous de l'appareil du Parti et de l'État.

Pour une partie de ces changements, il n'y a pas besoin d'en chercher les raisons du côté d'une volonté réformatrice quelconque. Khrouchtchev, lorsque son pouvoir fut assez affermi, comme Brejnev, lorsqu'il s'est débarrassé de Khrouchtchev, ont tout naturellement placé les hommes de leur clan respectif ou leurs alliés, et éliminé, lorsqu'ils ont pu, leurs rivaux et ceux qui les soutenaient. Si un Romanov, ex-patron de Léninegrad, jeune loup de la bureaucratie longtemps considéré comme le principal concurrent de Gorbatchev, a été parmi les premiers à être limogés, très officiellement pour alcoolisme, ce ne fut certainement pas un geste de courage de la part du Secrétaire Général

URSS : How to Make a Radical Change Without Changing Anything Fundamental

authority can only do grandiose things worthy of a genius, Gorbachev, himself a modest man, calls the undergoing changes a "second revolution". Which is of course also a way for him to skate over the reigns of his predecessors Stalin, Khrushchev and Brezhnev. As for Andropov and Chernenko, they stayed in power so briefly that it is not deemed necessary to obliterate them to enhance Gorbachev's aureole.

The first visible change of the "Gorbachev era" — which more directly concerns the top layers of the bureaucracy — is the change affecting the leading circles themselves. Barely a year after Gorbachev's accession to secretary-generalship, only three of the eleven members of the Secretariat bequeathed by Brezhnev (including Gorbachev himself) are still in service. In the Political Bureau, six out of eleven have managed to keep their jobs and out of the sixty-two personalities deemed to be the *crème de la crème* of soviet officialdom (members of the Political Bureau, the Secretariat, Cen-

tral Committee department heads and ministers under their control) thirty-eight are newcomers. One third of the party's Central Committee has been replaced and it seems that this replacement current has also swept over the secondary layers of the hierarchy of the party and of the state.

A great deal of these changes can be explained without any reference to a hypothetical desire for reforms. Khrushchev (after he felt his power was strong enough) and Brezhnev alike (after he got rid of Khrushchev) very naturally shared out posts to their fellow clan-members and allies, and weeded out their rivals and those who supported them whenever they could. This is why the elimination of a certain Romanov (ex-Leningrad boss and power-hungry bureaucrat who was long thought to be Gorbachev's main competitor and was one of the first to be dismissed — under the official charge of alcoholism) can in no ways be said to have been an act of courage on the part of the newly-elected

URSS: cómo hacer un cambio radical sin cambiar nada fundamental

puede hacer más que cosas grandiosas y geniales, el mismo Gorbachov califica con toda simplicidad los cambios en curso de "segunda revolución". Lo que es al mismo tiempo nacer el impase sobre los reinados de sus predecesores, Stalin, Krúchov y Brejnev. En lo que concierne a Andropov y Chernienko, su paso fue demasiado rápido para que sea necesario disipar su recuerdo para dibujar la aureola de Gorbachov.

El primer cambio visible de "la era de Gorbachov" —y que concierne más directamente a las cúpulas dirigentes de la burocracia— es el cambio del personal dirigente mismo. Solamente un año después del acceso de Gorbachov al Secretariado General, sólo tres de los once miembros del Secretariado heredado de Brejnev (entre los cuales Gorbachov mismo) quedan en sus puestos. En el Buró político seis sobre once salvaron sus puestos y sobre los 62 principales personajes considerados como la crema de la crema de los burócratas (miembros del Buró Político, del Secretariado, jefes de

departamento del Comité Central y ministros directamente protegidos por estos últimos), 38 son nuevos en sus puestos. El tercio del Comité Central fue renovado y aparentemente, el viento de la renovación tocó igualmente a los pisos inmediatamente por debajo del aparato del Partido y del Estado.

Para una parte de estos cambios, no hay necesidad de buscar razones del lado de cualquier voluntad reformadora. Krúchov cuando su poder fue suficientemente firme, como Brejnev cuando se liberó de Krúchov, ubicaron naturalmente a los hombres de sus clanes respectivos o a sus aliados y eliminaron en cuanto pudieron a sus rivales y a aquéllos que los apoyaban. Si un Romanov, ex-patrón de Leningrado, un ambicioso de la burocracia, considerado por mucho tiempo como el principal rival de Gorbachov, estuvo entre los primeros destituídos, por alcoholismo, muy oficialmente, no fue ciertamente un gesto de coraje por parte del Secre-

URSS : comment faire un changement radical sans rien changer de fondamental

fraîchement émoulu dans le cadre de son combat contre les ravages de la vodka.

Reste que le renouvellement dépasse en ampleur ceux auxquels procédèrent Khrouchtchev ou Brejnev. Mais il faut dire qu'une partie des éliminations des postes dirigeants était œuvre de la nature ; d'autres, un geste de charité, tant il est vrai que les sommets dirigeants de la bureaucratie ressemblaient à un hospice de vieillards. Brejnev, au début de son règne, n'avait pas ce problème, et encore moins Khrouchtchev ; son prédécesseur, Staline, ne laissait guère vieillir à leur poste les membres du Bureau Politique ou du Secrétariat...

Tout cela reste, de toute façon, une affaire concernant la haute bureaucratie.

Quant à la *démocratisation*, dont Gorbatchev prétend faire son cheval de bataille, en quoi consiste-telle pour le moment ?

Il y a un changement de ton dans la presse, qui est

autorisée à parler de problèmes comme l'accident de Tchernobyl, ou comme les émeutes de Alma Ata. Il y a des reportages sur certains sujets sociaux considérés jusqu'à présent comme des tabous : drogue, prostitution, dont on niait officiellement l'existence. Il y a des débats, des interviews *sur le vif*. C'est sans doute un changement appréciable dans les pratiques quotidiennes de la bureaucratie. Mais bien des dictatures s'accommodent parfaitement de ce type de *libéralisation*, qui ne va pas jusqu'à l'autorisation d'expressions politiques divergentes.

Il y a aussi la proposition d'introduire un système de vote à bulletin secret, avec l'éventualité de candidatures multiples dans diverses instances du parti, au niveau fédéral comme dans les républiques. Mais qui nommera les *candidats multiples* ? Et, au cas où les candidats libres pourraient être envisagés — ce dont il n'est pas question —, quelles pressions subiraient-ils ? Evidemment, il n'est nullement envisagé que des candidats puissent se présenter à des élections publiques,

URSS : How to Make a Radical Change Without Changing Anything Fundamental

secretary-general in his fight against the ravages of vodka.

Still, the present replacements do outnumber those that took place under Khrushchev or Brezhnev. It must be said, however, that some of these replaced leaders have been eliminated by mother nature herself; others could be called an act of charity, given that the leading circles of the bureaucracy tended to look like an old folks' home. Brezhnev did not have that problem at the beginning of his reign, and Khrushchev even less so, as his predecessor Stalin seldom allowed members of the Political Bureau or the Secretariat to grow old in office...

In any case, all of this remains limited to high-ranking bureaucrats.

As for "democratization", which Gorbachev is playing up as his favorite theme, what exactly does it consist of today?

There is a certain change of tone in the press. Repor-

ters are allowed to talk about problems like the Chernobyl accident or the riots in Alma-Ata; about social issues which up until recently were considered taboo or the existence of which was denied like drugs or prostitution. There are debates and "live" interviews. All this is no doubt an appreciated change in the bureaucracy's attitudes. But many other dictatorships put up with a kind of "liberalization" that stops short of allowing the expression of divergent political views.

There is also the proposal to introduce secret balloting and possibly a choice of candidates in party institutions, at the level of the federation and of the different republics. But who will nominate these "multiple candidates"? And if independent candidates are ever allowed — no mention of that has been made so far —, what pressures would they be submitted to? In any case, it has not yet been contemplated that candidates could in the future run in public elections on the basis of diver-

URSS: cómo hacer un cambio radical sin cambiar nada fundamental

tario General recién salido del cuadro de su combate contra los estragos del vodka.

Sin embargo, la renovación supera en amplitud aquellas a las que procedieron Krúchov o Brejnev. Pero hay que decir que una parte de las eliminaciones de puestos dirigentes fue obra de la naturaleza; otras un gesto de caridad, ya que es cierto que las cúpulas dirigentes de la burocracia parecían un hospicio de ancianos. Brejnev al inicio de su reino no tenía ese problema, y aún menos Krúchov; su predecesor, Stalin, dejaba apenas envejecer en sus puestos a los miembros del Buró Político o del Secretariado...

Todo ello sigue siendo de todos modos, un asunto concerniente a la alta burocracia.

En cuanto a la "democratización" de la cual Gorbachov pretende hacer su caballo de batalla, ¿en qué consiste por el momento?

Hay un cambio en el tono de la prensa, que está auto-

rizada a hablar de problemas como el del accidente de Chernobyl o el de los saqueos en Alma-Ata. Hay reportajes sobre ciertos asuntos sociales considerados hasta el presente como tabúes: droga, prostitución, de la que se negaba oficialmente la existencia. Hay debates, entrevistas "en vivo". Es sin duda un cambio apreciable en las prácticas cotidianas de la burocracia. Pero muchas dictaduras se acomodan perfectamente con este tipo de "liberalización", que no llega hasta la autorización de expresiones políticas divergentes.

También hay una proposición para presentar un sistema de voto secreto, eventualmente con candidaturas múltiples, en las diversas instancias del partido, tanto a nivel federal como en las repúblicas. Pero, ¿quién designará a "los candidatos múltiples"? Y en el caso en que candidatos libres podrían ser previstos —de lo cual ni se habla— ¿qué presiones sufrirían? Evidentemente, no está de ninguna manera previsto que los candidatos puedan presentarse a las elecciones públicas con ideas

URSS : comment faire un changement radical sans rien changer de fondamental



Sakharov, libéré, participe au "Forum du désarmement" de février 1987.

A freed Sakharov participates in the "Conference on Disarmament", February 1987.

Sajarov, liberado, participa del "Forum del Desarme" de febrero de 1987.

avec des idées politiques différentes.

La libération de quelques dizaines de dissidents, dont Sakharov ? Mais outre le fait que, au moment où certains dissidents ont été libérés, d'autres, comme l'ouvrier Anatoli Martchenko, mouraient en prison, ces libérations n'ont rien de comparable en ampleur avec la vague de libérations des camps au lendemain de la mort de Staline. Sakharov, exilé et vilipendé quelques mois auparavant, passant à la télévision, c'est sans doute un geste spectaculaire. mais quoi de commun avec ce véritable fait social qu'a été la libération de plusieurs centaines de milliers de prisonniers — on parlait de cinq millions au total entre 1953 et 1956 ! — qui ne passaient certes pas à la télévision, mais qui rentraient dans leur famille, dans leur rue, dans leur village, susceptibles de raconter ce qu'ils avaient vu et vécu. Et cela, non pas après les années de dictature assoupie à la Brejnev, mais après les années de terreur stalinienne. Et si ces libérations, commencées sous la présidence du Conseil de Malenkov, ont été par la

URSS : How to Make a Radical Change Without Changing Anything Fundamental

gent political ideas.

What about the liberation of a few dozen dissidents, among them Sakharov? Well, there is the fact that while some dissidents were being freed, others, like workingman Anatoli Marchenko, were dying in prison; also, the number of people released today is in no ways comparable to the number of camp-prisoners who were released in the wake of Stalin's death. Sakharov's appearance on the TV screen, he who was a defamed exile a few months earlier, no doubt was a spectacular move. But it has little to do with the social impact in the whole country when hundreds of thousands of prisoners were released — some have spoken of a total of five million between 1953 and 1956! — who were perhaps not on the television but went back to their family, their street, their village, and were able to tell what they had seen and gone through. And this took place, not after years of Brezhnev's drowsy dictatorship, but after years and years of Stalinist terror. The first releases came about under Malenkov's chairmanship of the council

URSS

políticas diferentes.

¿La liberación de algunas decenas de disidentes entre los cuales Sajarov? Pero, aparte del hecho que, al momento en que ciertos disidentes han sido liberados, otros, como el obrero Anatoli Marchenko, morían en prisión, estas liberaciones no tienen punto de comparación en amplitud con la ola de liberaciones de los campos inmediatamente después de la muerte de Stalin. Sajarov, exiliado y vilipendiado algunos meses antes, apareciendo en la televisión es sin duda un gesto espectacular. Pero, ¿qué tiene en común con ese verdadero hecho social que fue la liberación de varias centenas de miles de prisioneros — se hablaba de un total de 5 millones entre 1953 y 1956 — que no aparecían, es cierto, en la televisión, pero que regresaban al seno de sus familias, a sus barrios, a sus pueblos, susceptibles de contar lo que habían visto y vivido! Y ello, no luego de los años de dictadura moderada de Brejnev, sino luego de los años de terror estalinista. Y si estas liberaciones, comenzadas bajo la presidencia del Consejo de



Solzhenitsyne lors de son arrivée en Allemagne de l'Ouest, en 1974.

Solzhenitsyn, after his arrival in West Germany in 1974.

Solzhenitsin cuando su llegada en Alemania del Oeste, en 1974.

URSS : comment faire un changement radical sans rien changer de fondamental

suite inscrites au crédit de Khrouchtchev qui, déjà, passait pour l'initiateur d'un *processus de démocratisation* dont on sait ce qu'il en advint, le décret qui annonçait les 4 500 premières libérations avait été signé... par Béria, ancien exécuter des basses œuvres de Staline, avant d'être lui-même exécuté par ses collègues du Bureau Politique.

Gorbatchev a peut-être réussi à se créer une certaine aura de libéral dans l'intelligentsia en autorisant la publication de certains livres jusque là censurés, la projection de quelques films d'une liberté de ton plus grande que celle des films qui ont habituellement l'aval de la bureaucratie, en honorant même de sa présence certaines pièces de théâtre réputées critiques. Mais là encore, ce qui se fait semble encore très loin de ce que fut le *dégel* au temps de Khrouchtchev. Quoi de commun entre l'autorisation de critiquer, et encore sous forme allégorique, l'ère stalinienne quelque trente quatre ans après la mort du dictateur, et la publication de *Une Journée d'Ivan Denissovitch* décrivant la vie dans

les camps, peu de temps seulement après que des centaines de milliers d'Ivan Denissovitch soient rentrés chez eux. Que la publication d'un livre comme *Le Docteur Jivago* puisse être objet de discussion est sans doute un signe de *libéralisation*... mais que la publication, même d'un roman de ce genre, soit seulement *envisagée*, cela en montre aussi très exactement les limites.

Voilà donc les principaux changements introduits par Gorbatchev jusqu'à maintenant dans les domaines autres que l'économie. Il n'y a vraiment pas de quoi parler de révolution. Le mot même de *réforme* apparaît bien grandiloquent, sauf à considérer qu'il s'agit d'un régime tellement conservateur que même des modifications de cet acabit fassent figure d'événements.

Ce n'est peut-être qu'un début. La bureaucratie — car Gorbatchev agit manifestement avec l'assentiment de la bureaucratie, même s'il est amené à marcher sur les pieds d'un certain nombre de bureaucrates — a

URSS : How to Make a Radical Change Without Changing Anything Fundamental

and though they were later attributed to Khrushchev —who was also one who posed as the initiator of a "democratization process" which was to end we know how—, the decree freeing the first 4,500 prisoners bore the signature of one Beria, Stalin's former executioner-in-chief who was himself to be executed by his colleagues of the Political Bureau.

Gorbachev has perhaps succeeded in giving himself the image of a liberal to the intelligentsia, by authorizing the publication of formerly censored books and the viewing of a few films with a greater freedom of tone than those that are normally approved of by the bureaucracy, and even by honoring with his presence a number of allegedly critical plays. It must be repeated however that there seems to be a world of difference between what is being done today and the "thaw" of the Khrushchev period. What is there in common between being allowed to criticize the Stalin era — thirty-four

years after the death of the dictator and in an allegorical way — and seeing *A Day in the Life of Ivan Denisovich* going to print shortly after hundreds of thousands of Ivan Denisovichs had gone home. The fact the possibility of publishing a book like *Doctor Zhivago* is discussed is no doubt a sign of "liberalization", but the fact that its publication is still only a possibility also shows exactly where this liberalization stops.

Up to now those are the main changes introduced by Gorbachev in domains other than the economy. A far cry from any kind of revolution. Even the word "reform" appears a bit grandiloquent — unless it is assumed that the regime is so conservative that even modifications of this nature become history-making events.

It might only be the beginning of things. The bureaucracy (Gorbachev no doubt acts with the bureaucracy's approval though he may be seen to step on a few bureaucratic feet) has perhaps a security margin that

URSS: cómo hacer un cambio radical sin cambiar nada fundamental

Malenkov, fueron enseguida inscriptas al crédito de Krúchov quien, ya, pasaba por el iniciador de un "proceso de democratización" con el cual se sabe lo que ocurrió, el decreto que anunciaba los 4 500 primeras liberaciones, estaba firmado por... Beria, antiguo ejecutor de las bajas obras de Stalin, antes de ser ejecutado él mismo por sus colegas del Buró Político.

Gorbachov ha logrado quizás crearse cierta aura de liberal dentro de la "intelligentsia" autorizando la publicación de algunos libros hasta ahora censurados, la proyección de algunas películas con un tono de mayor libertad que el de las películas que tienen habitualmente el aval de la burocracia, honrando incluso con su presencia ciertas piezas de teatro reputadas como críticas. Pero aun ahí, lo que se está haciendo parece todavía muy lejos de lo que fue el "deshielo" en los tiempos de Krúchov. ¿Qué hay de común entre la autorización de criticar, y además bajo forma de alegoría, la era estalinista a unos treinta y cuatro años después de la muerte del dictador y la publicación de "un día de Ivan

Denisovich" describiendo la vida en los campos de concentración, sólo poco tiempo después de que centenas de miles de Ivan Denisovich fueran de regreso en sus casas? Que la publicación de un libro como el "doctor Jivago" pueda ser objeto de discusión es sin duda un signo de "liberalización"... pero el que la publicación incluso de una novela de ese tipo, sea solamente "considerada", muestra también muy exactamente los límites de ésta.

He aquí pues los principales cambios introducidos por Gorbachov hasta ahora en dominios aparte del de la economía. No hay verdaderamente porqué hablar de revolución. La palabra misma de "reforma" parece muy grandilocuente, salvo al considerar que se trata de un régimen tan conservador que incluso las modificaciones de esta índole están consideradas como acontecimientos.

Quizás sea solamente un inicio. La burocracia — porque Gorbachov obra manifiestamente con el asentimiento de la burocracia, incluso si esto lo induce a pisotear a un cierto número de burócratas — tiene quizás un

URSS : comment faire un changement radical sans rien changer de fondamental

peut-être une marge de sécurité suffisante pour tolérer plus, sans ouvrir la porte à une contestation qui pourrait menacer sa domination. Aucune lecture dans le marc de café ne permet de deviner quelles sont, dans les conditions d'aujourd'hui, les possibilités de la bureaucratie dans ce domaine. La bureaucratie elle-même, en l'occurrence ses dirigeants politiques, ne le sait sans doute pas. Que la bureaucratie, ou du moins, une grande partie d'entre elle, souhaite un peu plus de libertés, en particulier pour elle-même, c'est probable. La bureaucratie a bien des raisons d'estimer que sa position sociale est assez stable pour que les fruits qu'elle en récolte ne soient pas seulement matériels. La nouvelle génération de hauts dignitaires n'a connu, et pour cause, ni la révolution, ni les âpres années qui ont fait surgir la bureaucratie, ni les luttes féroces que cette bureaucratie dut mener pour maintenir sa position et ses privilèges, tant contre la classe ouvrière que contre un retour de la bourgeoisie. Elle n'a même pas connu la guerre. Gorbatchev a adhéré au parti en 1950,

et sa carrière a commencé sous Khrouchtchev et les tentatives de réformes — déjà — de ce dernier. Et il y a des dizaines de milliers de Gorbatchev dans le pays. Mais on voit que malgré plusieurs décennies de relative stabilité et malgré, sans doute, l'inclination d'une partie d'entre eux à un fonctionnement plus souple du point de vue des libertés quotidiennes, le *réformateur* Gorbatchev procède avec une infinie prudence.

Reste l'économie. C'est dans ce domaine que les nouveaux dirigeants sont les plus prolixes, sinon les plus agissants. Et il semble bien que les quelques mesures d'assouplissement dans le domaine politique sont elles-mêmes les sous-produits des réformes économiques envisagées.

Ainsi, lors du plénum de janvier, quand Gorbatchev affirmait que la *"démocratisation est une condition primordiale de la restructuration économique"*, il mettait le doigt sur un problème réel de la bureaucratie, en même temps que sur une de ses contradictions. *"Seule*

URSS : How to Make a Radical Change Without Changing Anything Fundamental

allows for more, without opening the door to an opposition that could jeopardize its domination. No amount of crystal ball gazing can allow anyone to guess what are, in the present circumstances, the bureaucracy's possibilities in that direction. The bureaucracy itself, that is, its political leaders, probably does not know it either. The bureaucracy, or at least a good part of it, can be thought of as wishing a little more freedom — especially for itself. The bureaucracy has many reasons to believe that its social position is stable enough to allow it to reap advantages that are not merely material ones. The new generation of high dignitaries has not experienced, for obvious reasons, the revolution, the harsh years which created the conditions for bureaucracy, and the fierce battles the bureaucracy had to fight in order to safeguard its position and privileges against the working class as well as against a possible return by the bourgeoisie. It has not even gone through the experience of war. Gorbachev became a party member in 1950 and

started his career under Khrushchev and his reform attempts — even at that time. There are tens of thousands of Gorbachevs in the country. But it can be seen that, despite decades of relative stability and despite the likely inclination of some of them towards a more flexible system in terms of their everyday freedom, Gorbachev the "reformer" proceeds with infinite care.

Then, there is the economy. This is where the new leaders become very verbose if not very efficient. In any case, it does seem that the few political measures toward more flexibility are themselves the by-product of the contemplated economic reforms.

For instance, when Gorbachev declared during last January's plenum that *"democratization is an essential condition of economic reconstruction"*, he was putting his finger on a real problem for the bureaucracy as well as on one of its contradictions. He said that *"only an*

URSS: cómo hacer un cambio radical sin cambiar nada fundamental

margen de seguridad suficiente para tolerar más, sin abrir la puerta a un conflicto que podría amenazar su dominación. Ninguna lectura en la bola de cristal permite adivinar cuáles son, en las condiciones de hoy en día, las posibilidades de la burocracia en este dominio. La burocracia misma, en este caso sus dirigentes políticos, no lo sabe sin duda. Que la burocracia o al menos, una gran parte de ella, desee un poco más libertades, en particular para ella misma, es probable. La burocracia tiene muchas razones para estimar que su posición social es suficientemente estable para que los frutos que cosecha no sean solamente materiales. La nueva generación de altos dignatarios no ha conocido, y con razón, ni la revolución, ni los ásperos años que hicieron surgir la burocracia, ni las luchas feroces que esta burocracia debió sostener para mantener su posición y sus privilegios, tanto contra la clase obrera como contra el retorno de la burguesía. Ni siquiera ha conocido la guerra. Gorbachov adhirió al partido en 1950, y su carrera

ha comenzado bajo Krúchov y las tentativas de reforma —ya— de este último... Y hay decenas de miles de Gorbachov en el país. Pero se ve que a pesar de varias décadas de estabilidad relativa y a pesar, sin duda, de la inclinación de una parte de ellos a un funcionamiento más flexible desde el punto de vista de las libertades cotidianas, el "reformador" Gorbachov procede con infinita prudencia.

Queda la economía. Es en este dominio que los nuevos dirigentes son los más prolivos si no los más activos. Y mucho parece que las cuantas medidas de flexibilidad en el dominio político son en sí mismas el subproducto de las reformas económicas programadas.

Así, en el plenum de enero, cuando Gorbachov afirmaba que la *"democratización es una condición primordial de la reestructuración económica"* estaba poniendo el dedo sobre un problema real de la burocracia, al mismo tiempo que sobre una de sus contradic-

URSS : comment faire un changement radical sans rien changer de fondamental

—disait-il— *une connaissance approfondie de l'état des choses permettra de trouver les moyens adaptés à la solution de problèmes complexes*”, connaissance qui est impossible, ajoutait-il, quand la pratique, du bas en haut de l'échelle du commandement, est fondée “sur la *flagornerie*” des subordonnés envers leurs supérieurs, et quand cette pratique aboutit, à tous les niveaux, à remettre des “*rapports falsifiés*” qui ne reflètent nullement la réalité, mais qui sont écrits pour apparaître en conformité avec les directives venues d'en haut...

Aux maux propres à la planification bureaucratique se sont ajoutés, au cours des dernières années, les maux du capitalisme lui-même car, malgré ses frontières plus ou moins hermétiquement fermées, l'Union Soviétique subit, elle aussi, les conséquences de la crise de l'économie capitaliste.

Le problème n'est certes pas nouveau, et les réformes envisagées pour tenter d'y trouver des solu-

tions, non plus.

Même Brejnev, qui passe pourtant pour le prototype du dirigeant confit dans l'immobilisme, eut des velléités réformatrices, au début tout au moins de son long règne, quand lui et Kossyguine venaient de renverser un Khrouchtchev auquel, dit-on, il était reproché d'avoir voulu mettre en route trop de réformes. Le *grand ancêtre* commun à tous les pontes de la bureaucratie, Staline, fit de même en son temps, lui qui, lors du plénum de mars 1937, fustigeait “*les défauts de notre travail économique*”, en en faisant porter la faute à “*la cécité et à l'insouciance*” des bureaucrates ! Depuis, les termes de ces diatribes n'ont guère changé, non plus que les “remèdes” proposés. Et ce n'est pas un hasard si les réformes de Gorbatchev, aujourd'hui, présentent plus que des similitudes avec celles des années cinquante-soixante.

Cela provient du fait que depuis soixante ans, la bureaucratie se trouve confrontée au même type de

URSS : How to Make a Radical Change Without Changing Anything Fundamental

in-depth knowledge of the state of things can allow us to find the means that are adapted to the solution of complex problems”. “*This knowledge — he added — is out of reach when, from the top to the bottom of the hierarchy, it is the usual practice for subordinates “to toady” to their superiors, which at all levels leads to “falsified reports” that are not a true reflection of reality but are written to appear as being in conformity with the directives from above . . .*”

These last few years, to the evils of bureaucratic planification have been added the evils of capitalism itself because, despite its more or less hermetically closed borders, the Soviet Union also feels the consequences of the crisis of capitalist economy.

The problem is certainly not a new one, nor are the reforms put forward to try and find solutions to it.

Even Brezhnev, who had the reputation of a leader steeped in opposition to change, had a few reformative impulses — at least at the beginning of his reign when both he and Kossygin had just overthrown Khrushchev who was allegedly accused of having wanted to launch too many reforms. Stalin, the “great ancestor” of all of the bureaucracy's big boys, did the same thing in his own time: at the March 1937 plenum, he castigated “the faults of our economic work” blaming them on the bureaucrats’ “blindness and lack of concern”! The wording of this type of diatribe has not changed much, nor have the “remedies” put forward. It is no mere coincidence that Gorbachev's present-day reforms have more than similarities with those of the fifties and sixties.

The fact is that for sixty years now, the bureaucracy has always been confronted with the same type of

URSS: cómo hacer un cambio radical sin cambiar nada fundamental

ciones. “Sólo” —dijo— “*un conocimiento profundo del estado de las cosas permitirá encontrar los medios adecuados a la solución de problemas complejos*”, conocimiento que es imposible, agregó, cuando la práctica, de abajo hacia arriba de la jerarquía de mando, está fundada “en la adulación servil” de los subordinados hacia sus superiores, y cuando esta práctica desemboca, en todos los niveles, en la presentación de “*informes falsificados*” que no reflejan de ningún modo la realidad, pero que son escritos para aparecer de conformidad con las directivas venidas desde arriba...

A los males propios de la planificación burocrática se han agregado, en el curso de los últimos años, los males del capitalismo mismo porque, a pesar de sus fronteras más o menos herméticamente cerradas, la Unión Soviética sufre, ella también, las consecuencias de la crisis de la economía capitalista.

El problema ciertamente no es nuevo, y las reformas que se tienen en perspectiva para tratar de encontrar la

solución, tampoco.

Incluso Brejnev, quien pasa sin embargo por ser prototipo del dirigente impregnado de inmovilismo tuvo veleidades reformadoras, al menos al inicio de su largo reinado, cuando Kosiguín y él acababan de derrocar a un Krúchov al cual, se dice, se le reprochaba el haber querido poner en marcha demasiadas reformas. ¡El “gran ancestro” común de todos los hombres importantes de la burocracia, Stalin, hizo lo mismo en su época, él quien, durante el plenum de marzo de 1937, fustigaba “los defectos de nuestro trabajo económico” echando la culpa a “la ceguera y despreocupación” de los burócratas ! Desde entonces, los términos de estas diatribas no han cambiado apenas, como tampoco los remedios propuestos. Y no es una casualidad si las reformas de Gorbachov, hoy, presentan más que similitudes con las de los años cincuenta-sesenta.

Esto viene del hecho que desde hace sesenta años, la burocracia, confronta el mismo tipo de problemas,

URSS : comment faire un changement radical sans rien changer de fondamental

problèmes, des problèmes qui tiennent fondamentalement à la nature même de la bureaucratie et à l'histoire de sa formation.

**DES PROBLÈMES
VIEUX COMME LA BUREAUCRATIE**

Dans les années vingt, lorsqu'apparut et se développa la bureaucratie, celle-ci dut, pour s'imposer, s'opposer à la fraction révolutionnaire de la classe ouvrière russe, celle qui venait de faire la révolution et de construire son État. Dans cette lutte, la bureaucratie prit appui sur des couches sociales étrangères à cette classe ouvrière : la petite bourgeoisie des villes et des campagnes. Un mot d'ordre de Boukharine-Staline scella cette alliance : *"Enrichissez-vous"*. A cette époque, la bureaucratie combattait tout ce qui, de près ou de loin, ressemblait à un contrôle de la classe ouvrière sur l'économie... puisque cela faisait partie du programme de ses ennemis politiques, les trotskystes.

Quand, au tournant des années trente, l'Opposition de Gauche trotskyste eut été vaincue, la petite bourgeoisie s'était si bien enrichie qu'elle en devint une menace pour la bureaucratie. Celle-ci fit alors volte-face : d'adversaire de l'industrialisation, elle se mua en partisan de *"l'industrialisation à pas de géant"* et de la collectivisation à outrance. Elle en avait besoin pour éliminer la menace des koulaks dans les campagnes mais aussi pour compléter son emprise sur l'ensemble de la société, et pour mieux contrôler la source économique des richesses qu'elle pillait.

C'est dans de telles luttes sociales que la bureaucratie prit conscience de ses intérêts collectifs, différents de ceux des autres couches sociales du pays, et que, de manière empirique, par des zig-zags, alternant avancées et reculs, elle découvrit au coup par coup les moyens de défendre ses propres intérêts particuliers.

A certains égards, la poigne policière permit à l'URSS des bureaucrates — par le recensement des

URSS : How to Make a Radical Change Without Changing Anything Fundamental

problems, problems due essentially to the bureaucracy's very nature and to the history of its coming into being.

PROBLEMS AS OLD AS THE BUREAUCRACY

In the 1920s, when it appeared and developed, the bureaucracy, in order to impose its rule, had to confront the revolutionary fraction of the Russian working class, a class which had just made a revolution and built its state. In this struggle, the bureaucracy based itself on social layers that were alien to the working class — the petty bourgeoisie of the towns and the countryside. A slogan coined by Bukharin and Stalin sealed that alliance: *"Enrich yourselves"*. At the time, the bureaucracy fought against anything that looked like some sort of control by the working class over the economy... since this was the program of their political enemies, the Trotskyists. After the Left Opposition's

defeat in the late twenties, the petty bourgeoisie grew to be so rich that it became a threat for the bureaucracy which then turned round and from an adversary of industrialization became a supporter of "giant strides toward industrialization" and of collectivization at all costs. It needed this in order to eliminate the threat represented by kulaks in the countryside but also to consolidate its grip over the whole of society, as well as to better control the economic source of the wealth they lived off.

It was in the course of these social struggles that the bureaucrats came to the awareness of their collective interests and how they differed from those of other social layers. And little by little, through zig-zags and ups and downs, they discovered in an empirical way how best to defend their specific interests.

To a certain extent, their police-backed stranglehold allowed the USSR's bureaucrats to be more efficient on

URSS: cómo hacer un cambio radical sin cambiar nada fundamental

los problemas que resultan fundamentalmente de la naturaleza misma de la burocracia y de la historia de su formación.

PROBLEMAS VIEJOS COMO LA BUROCRACIA

Durante los años veinte, cuando apareció y se desarrolló la burocracia, para imponerse ésta tuvo que oponerse a la fracción revolucionaria de la clase obrera rusa, la cual acababa de hacer la revolución y construir su Estado. En esta lucha la burocracia se apoyó sobre las clases sociales — la pequeña burguesía de las ciudades y del campo — extranjeras a la clase obrera. Una consigna de Bujarín-Stalin sellaba esta alianza: *"Enriquezcanse."* En esta época, la burocracia combatía todo lo que, más o menos, pareciera un control de la clase obrera sobre la economía... porque eso formaba parte del programa de sus enemigos políticos, los trotskistas.

Quando en el viraje de los años treinta, la Oposición de Izquierda trotskista fue vencida, la pequeña burguesía se había enriquecido tanto que comenzó a representar una amenaza para la burocracia. Esta dió entonces media vuelta: de adversaria de la industrialización se cambió en partidaria de la "industrialización a pasos gigantes" y de la colectivización a ultranza. Le hacía falta para eliminar la amenaza de los kulaks en el campo así como para completar su dominación sobre el conjunto de la sociedad y para controlar mejor la fuente económica de riquezas que se estaba apropiando.

Fue en tales luchas sociales que la burocracia tomó conciencia de sus intereses colectivos, diferentes a los de las otras capas sociales del país, y que empíricamente, zigzagueando, alternando avances y retrocesos, descubrió poco a poco los medios para defender sus propios intereses particulares.

En ciertos aspectos, la dureza policial permitió a la URSS de los burócratas — con la inspección de recursos,

URSS : comment faire un changement radical sans rien changer de fondamental

ressources, la centralisation de la main d'œuvre et des investissements— d'être plus efficace économiquement que ne l'avait été la Russie des bourgeois. Cela ne tenait d'ailleurs pas à l'existence même de la bureaucratie, mais au fait que, dans ce pays, une révolution ouvrière avait auparavant renversé, radicalement exproprié les anciennes classes exploiteuses et avait concentré entre les mains de l'État la majeure partie des richesses de la société. Mais, ce faisant, les révolutionnaires de 1917, parce qu'ils étaient marxistes, n'avaient pas un instant songé à créer dans ce pays pauvre, arriéré et isolé, on ne sait trop quel "havre national" de socialisme, et moins encore à substituer au pouvoir de milliers de bourgeois celui d'une poignée de bureaucrates. Pour eux, la réorganisation de la société et de son économie dans un sens socialiste ne pouvait se faire qu'en abattant les barrières nationales, qu'en faisant bénéficier l'ensemble de la planète des richesses matérielles et technologiques accumulées par des siècles de pillage dans les

métropoles impérialistes. Et bien entendu, cela supposait une participation consciente, massive, de toute la population aux décisions politiques et économiques.

La planification socialiste, comme forme d'organisation de l'économie supérieure à l'organisation capitaliste, est inséparable de la démocratie. Comment même seulement recenser les besoins à satisfaire dans une société où le simple fait de les exprimer peut passer pour de l'agitation anti-soviétique et être réprimé comme telle ?

Une économie socialiste qui substitue à l'aiguillon de la nécessité et du profit individuel, une organisation collective rationnelle, exige un haut degré de conscience sociale et de responsabilité collective. Comment le réaliser dans une société où la bureaucratie est fondamentalement opposée à la responsabilité des citoyens et au sens critique que cela suppose ?

L'organisation capitaliste de l'économie a un moteur, foncièrement inégalitaire et perpétuellement

URSS : How to Make a Radical Change Without Changing Anything Fundamental

the economic level than the bourgeois of tsarist Russia — through their control over resources and the centralization of manpower and investments. None of this was due to the existence of a bureaucracy as such, but rather to the fact that in that country a workers' revolution had overthrown and radically expropriated the old exploiting classes, and had concentrated the greater part of society's wealth in the hands of the state. However, in so doing, and because they were Marxists, the revolutionaries of 1917 did not at any time think that they could create goodness knows what "national haven" of socialism in a poor, backward and isolated country, and even less that they could substitute the power of a handful of bureaucrats for that of thousands of bourgeois. For them, the reorganization of the society and its economy in a socialist way could be achieved only by doing away with national borders, by having the whole world benefit from the material and technological wealth accumulated in the imperialist countries throughout centuries of plundering. This meant, of

course, the conscious and massive participation of the whole population in the political and economic decisions.

Socialist planning, as a form of economic organization superior to capitalist organization, is inseparable from democracy. How is it possible to even make an inventory of the needs to be satisfied in a society where the mere fact of stating one's needs can be seen as anti-Soviet agitation and be tracked down as such?

A socialist economy, substituting a rational collective organization for the stimulus of necessity and personal benefit, demands a high level of social consciousness and collective responsibility. How can this be achieved in a society where the bureaucracy is fundamentally opposed to citizens' responsibility and to the critical sense that it implies?

The capitalist organization of society has a motor, a basically unfair one that constantly fosters crises, but

URSS: cómo hacer un cambio radical sin cambiar nada fundamental

la centralización de la mano de obra y de las inversiones— ser más eficaz económicamente que lo había sido la Rusia de los burgueses.

Esto no se debía, por otro lado, a la existencia misma de la burocracia, sino al hecho de que, en ese país, una revolución obrera había anteriormente derrocado, expropiado radicalmente a las antiguas clases explotadoras y había concentrado entre las manos del Estado la mayor parte de las riquezas de la sociedad. Mas, haciendo esto, los revolucionarios de 1917, porque eran marxistas, no soñaron un instante en la creación, dentro de ese país pobre, retrasado y aislado, no se sabe qué "abra nacional" del socialismo, y menos aún en substituir el poder de miles de burgueses, por el de un puñado de burócratas. Para ellos, la reorganización de la sociedad y de su economía en el sentido socialista no podía hacerse más que derribando las barreras nacionales, haciendo beneficiar al conjunto del planeta, de las riquezas materiales y tecnológicas acumuladas durante los siglos de pillajes en las metrópolis imperialistas. Y

por supuesto, esto suponía una participación consciente, masiva, de toda la población en las decisiones políticas y económicas.

La planificación socialista, como forma de organización de la economía superior a la organización capitalista, es inseparable de la democracia. ¿Cómo, inclusive, solamente enumerar las necesidades insatisfechas dentro de la sociedad o el simple hecho de expresarlas puede considerarse agitación antisoviética y ser reprimido como tal?

Una economía socialista que substituye al aguijón de la necesidad y del provecho individual, una organización colectiva racional, exige un alto grado de conciencia social y de responsabilidad colectiva. ¿Cómo realizarlo en una sociedad donde la burocracia está fundamentalmente opuesta a la responsabilidad de los ciudadanos y al sentido crítico que ello supone?

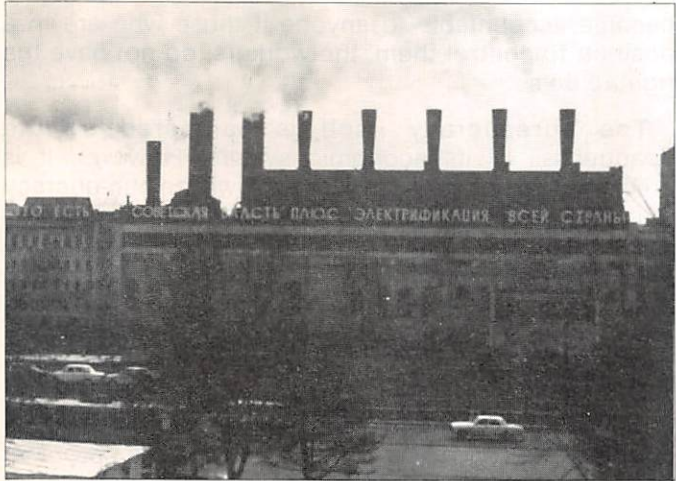
La organización capitalista de la economía tiene un motor, basado fundamentalmente en la desigualdad, y



La Pravda (26 mars 1986). Editorial : "Réorganiser les mécanismes économiques"...

Pravda (March 26, 1986). Editorial: "To reorganize the economic mechanisms"...

La Pravda (26 de marzo de 1986). Editorial: "Reorganizar los mecanismos económicos"...



...La bureaucratie voudrait bien que l'économie soit transparente...

... The bureaucracy would be very pleased if the economy were "opened"...

La burocracia bien quisiera que sea transparente la economía...



...mais pas que les travailleurs puissent demander des comptes.

...but not that the workers would be able to ask for an accountability.

...pero no que los trabajadores puedan pedirle cuentas.

porteur de risques de crise, mais qui fonctionne : la soif de profit de centaines de milliers de capitalistes individuellement motivés et poussés à l'initiative pour la marche de leurs affaires. Elle a un régulateur, aveugle mais efficace, le marché.

La planification bureaucratique est, comme la société bureaucratique elle-même, comme le régime politique, un monstrueux avatar n'obéissant ni complètement aux lois de l'économie de marché, ni à une rationalité économique supérieure.

Le règne de la bureaucratie est fondé sur le mensonge, y compris dans le domaine économique. Le premier de ces mensonges est évidemment de prétendre que l'économie fonctionne suivant les intérêts des classes laborieuses et de toute la société. Mais le mot même de planification est un mensonge, derrière lequel se cachent la gabegie, la désorganisation, la concussion ; et surtout, les prélèvements de la bureaucratie pour elle-même ; sans même parler de l'énorme

URSS

one that works: the thirst for profits of hundreds of thousands of capitalists who are personally motivated to have initiative to keep their businesses going. It has also got a regulator, a blind but efficient one: the market.

Bureaucratic planning, like the bureaucratic society itself or its political regime, is nothing but a monstrous mutation, obeying neither to the whole set of laws of a market economy, nor to a superior economic rationality.

The reign of the bureaucracy is based on lies, including in the economic field. The first of these lies is of course to pretend that the economy functions according to the interests of the laboring masses and of society as a whole. Also, the word planning itself is a lie, covering up chaos, disorganization, the embezzlement of public funds, and above all the bureaucracy's confiscations for itself — not to mention the enormous

URSS

que presenta constantemente riesgos de crisis, pero que funciona: la sed de la ganancia de centenas de miles de capitalistas motivados individualmente a la toma de iniciativas para el funcionamiento de sus negocios. Tiene un regulador, ciego pero eficaz, el mercado.

La planificación burocrática es, como la sociedad burocrática misma, como el régimen político, un monstruoso avatar que no obedece completamente a las leyes del mercado ni a una racionalidad económica superior.

El reino de la burocracia está fundado sobre el engaño, incluyendo en el dominio económico. El primero de estos engaños es evidentemente pretender que la economía funciona siguiendo los intereses de las clases laboriosas y de toda la sociedad. Pero la propia palabra planificación es una mentira, detrás de la cual se ocultan el despilfarro, la desorganización, la concussion, y sobre todo lo que se apropia la burocracia para

URSS : comment faire un changement radical sans rien changer de fondamental

coût social du "socialisme dans un seul pays" (les dépenses militaires, le repliement sur soi pour se protéger des effets néfastes d'une division internationale du travail dominée par le grand capital occidental, etc.).

Les sommets de la bureaucratie, malgré leur prétention officielle à une centralisation poussée jusqu'à l'absurde, ne peuvent évidemment pas décider de tout, diriger tout. Il y a ce qu'ils décident. Et il y a ce qui se fait. Et ce qui se fait n'obéit à aucune boussole, pas même celle des lois du marché.

L'usage du mot "transparence" n'a sans doute pas été inventé par Gorbatchev, histoire de faire de la démagogie, comme le mot "démocratisation". La haute bureaucratie voudrait bien que l'économie soit transparente au moins pour elle. Mais l'ennui, c'est qu'il n'est pas vraiment possible de rendre les choses transparentes dans un sens, et pas dans l'autre. Il n'est pas possible que les centaines de milliers de directeurs

d'entreprises, de kolkhozes, rendent réellement des comptes si ceux qui peuvent réellement les contrôler, leurs travailleurs, n'ont pas le droit de leur en demander.

La bureaucratie elle-même est gênée par l'opacité de son système économique. Mais c'est précisément cette opacité qui permet à la bureaucratie de prélever sa part sur le surproduit créé par la classe ouvrière. C'est dans cette contradiction que se meut la bureaucratie, depuis ses origines.

Alors, c'est tantôt le coup de barre d'un côté, tantôt de l'autre.

La centralisation bureaucratique pouvait encore faire l'affaire pour la jeune bureaucratie du temps de Staline, lorsqu'il s'agissait de créer, à coups de knout, des industries de base dans une économie encore largement précapitaliste. Mais l'économie soviétique s'est tout de même développée depuis, s'est diversifiée et complexifiée, et il n'est plus si facile de résoudre les

URSS : How to Make a Radical Change Without Changing Anything Fundamental

social cost of "socialism in one country" (military expenditures, withdrawal into oneself to avoid the deadly consequences of an international division of labor dominated by the West's big capital, etc.)

The top layers of the bureaucracy, despite their official claim for a centralization carried to the point of absurdity, can of course not make every decision or control everything. There is what they decide. And there is what is done. And what is done does not follow any guidelines, not even those of the market.

The word "openness" was probably not invented by Gorbachev just for a bit of demagoguery unlike the word "democratization". The top bureaucrats would very much like the economy to be "open", at least for them. The problem is that it is very difficult to make things open in one direction only. It is impossible for hundreds of thousands of firm and kolkhoz managers to really

become accountable to anyone if those who are in a position to control them, the workers, do not have the right to do so.

The bureaucracy itself is hampered by the opaqueness of its economic system. However, it is precisely this opaqueness which allows the bureaucracy to confiscate its share of the surplus production made by the working class. This is the contradiction that the bureaucracy has had to live with from the moment it was born.

Consequently, it goes this way one time and the other way the next.

Bureaucratic centralization could work for the young bureaucracy of Stalin's time, when the problem consisted in creating, knout in hand, basic industries in a still largely pre-capitalist economy. But today's Soviet economy is more developed, more diversified and complex, and it is no longer as easy as it was to solve the

URSS: cómo hacer un cambio radical sin cambiar nada fundamental

sí; sin hablar del enorme costo social del "socialismo en un solo país" (los gastos militares, el repliegue en sí para protegerse de los efectos nefastos de una división internacional del trabajo dominada por el gran capital occidental, etc.).

La cúspide de la burocracia, a pesar de su pretensión oficial de una centralización llevada hasta el absurdo, no puede evidentemente decidir todo, dirigir todo. Está lo que ellos deciden y lo que se hace. Y lo que se hace no obedece a ninguna brújula, ni siquiera la de las leyes del mercado.

El uso de la palabra "transparencia" no ha sido sin duda inventado por Gorbachov, historia de hacer demagogia, como la palabra "democratización". La alta burocracia quisiera que la economía fuera transparente al menos para ella. Pero la dificultad está en que no es verdaderamente posible hacer que las cosas sean transparentes en un sentido, y no en el otro. No es posible que los cientos de miles de directores de empresa,

de koljoces, rindan cuentas realmente si los que pueden controlarlos realmente, sus trabajadores, no tienen derecho de pedirselo.

La propia burocracia se siente molesta por la opacidad de su sistema económico. Pero es precisamente esta opacidad que permite a la burocracia sacar su parte del excedente de la producción creado por la clase obrera. Es en esta contradicción que se mueve la burocracia, desde sus orígenes.

Entonces, tan pronto hace un giro hacia un lado, tan pronto hacia el otro.

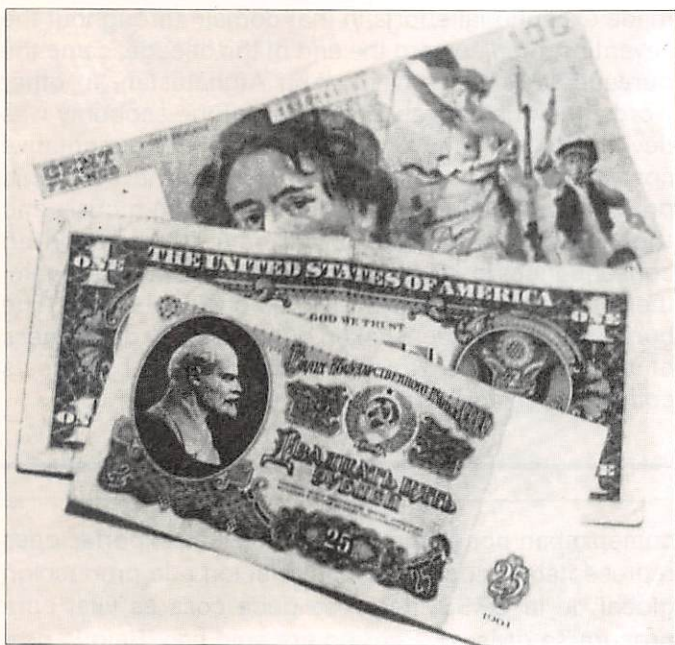
La centralización burocrática podía aún servir para la joven burocracia del tiempo de Stalin, cuando se trataba de crear, a latigazos, industrias de base en una economía aún ampliamente precapitalista. Pero la economía soviética se desarrolló sin embargo desde entonces, se diversificó, y se hizo más compleja, y ya no es tan fácil resolver los problemas de ese tejido vivo a punta de decretos.



Ce qu'il y a de mieux est pour l'armée.

The best is for the army.

Lo mejor que hay está para el ejército.



Roubles, dollars, francs... Si les marchés extérieurs se ferment, les devises manquent.

Rubles, Dollars, Francs... As foreign markets close, currency is lacking.

Rublos, dólares, francos... Si los mercados exteriores se cierran, las divisas faltan.

problèmes de ce tissu vivant à coups d'oukazes.

En réalité, c'est une véritable "économie parallèle" qui s'est développée autour de l'ossature rigide de la centralisation bureaucratique. Il ne s'agit pas seulement du marché noir, ou de la débrouille individuelle de toutes sortes, pour compenser les insuffisances et les pénuries du système dans la sphère de la consommation. Il s'agit de multiples liens officieux tissés entre les entreprises elles-mêmes ; de l'émergence de toute une catégorie d'intermédiaires officieux qui trouvent la fourniture qui manque, qui mettent en contact avec qui de droit pour accélérer une livraison ici, pour se procurer des machines là, etc. Tout cela va au-delà de la corruption individuelle, bien que cette dernière fleurisse tout naturellement dans ce cadre.

Cette "économie parallèle" semble avoir connu un développement extraordinaire durant les années Brejnev. L'abîme s'est creusé entre ce que dit et prétend décider le sommet de la bureaucratie et ce qui se passe

URSS

problems of this living organism with ukases.

In fact, a genuine "parallel economy" has evolved around the rigid framework of bureaucratic centralization. What is meant by this is not just a black market or various forms of individual initiative, which are ways of compensating for the system's insufficiencies and failure to provide consumer goods. What is referred to are the many unofficial link-ups between companies; the existence of a whole set of unofficial middlemen who find badly needed supplies, who know which official to contact in order to hasten a delivery or to get hold of machines, etc. All of which goes well beyond individual corruption though corruption naturally blossoms in such a context.

This "parallel economy" seems to have known an extraordinary development through the Brezhnev years. The gap between what the top bureaucrats say or the decisions they pretend they have made and the reality of

URSS

En realidad, es una verdadera "economía paralela" que se desarrolla alrededor del esqueleto rígido de la centralización burocrática. No se trata sólo del mercado negro, o de la astucia individual de toda clase, para compensar las insuficiencias y las penurias del sistema en la esfera del consumo. Se trata de múltiples lazos officiosos tejidos entre las propias empresas ; de la emergencia de toda una categoría de intermediarios officiosos, que encuentran el artículo que falta, que ponen en contacto con quien se debe para acelerar la entrega aquí, para procurarse máquinas allá, etc. Todo esto va más allá de la corrupción individual, aunque esta última florezca naturalmente dentro de este marco.

Esta "economía paralela" parece haber conocido un desarrollo extraordinario durante los años Brejnev. El abismo se hizo más profundo entre lo que dice y pretende decidir la cúspide de la burocracia y lo que pasa

URSS : comment faire un changement radical sans rien changer de fondamental

dans la réalité des usines, des kolkhozes et des magasins. Alors, comme il est arrivé sous Khrouchtchev, lors des tentatives de réformes économiques répétées — dont celles attachées au nom de Liberman qui paraissent avoir beaucoup inspiré Gorbatchev —, la bureaucratie semble vouloir contrôler "l'économie parallèle" — en l'officialisant dans une certaine mesure.

Les réformes économiques envisagées par Gorbatchev ne tombent pas comme la foudre d'un ciel serein. On peut même dire que le problème est, depuis plusieurs années, disons depuis la fin des années soixante-dix, publiquement débattu au sein de la bureaucratie, pour autant que l'on puisse parler de débat public dans la bureaucratie.

La période où ce débat s'est engagé n'est pas tout à fait le fruit du hasard. La crise de l'économie mondiale commençait à s'ajouter aux maux propres de l'économie de la bureaucratie. (Des marchés extérieurs com-

mençaient par exemple à se fermer : les exportations représentent peu de choses par rapport à la production globale de l'URSS, mais ce "peu de choses" est vital pour se procurer des devises). Mais il n'y avait pas que cela. Sous la pression de la course aux armements des États Unis, l'URSS avait procédé à un effort d'armement exceptionnel dans les années soixante-dix et, à la fin de la décennie, vint l'aventure guerrière de la bureaucratie en Afghanistan. Autant dire que ce que l'économie avait de qualitativement meilleur était consacré à l'armée ; sans même parler de ce que cela représentait comme prélèvement quantitatif. La pression économique du marché capitaliste en crise, comme la pression militaire et les conséquences considérables que l'une comme l'autre entraînent en URSS même, manifestent, une fois de plus, l'ineptie du socialisme "dans un seul pays". Une fois de plus, la bureaucratie a été réveillée de sa douce somnolence de la fin de l'ère Brejnev, en partie par des coups de

URSS : How to Make a Radical Change Without Changing Anything Fundamental

what goes on in the plants, the kolkhozes and the stores has grown ever bigger. This is why the bureaucrats seemingly want to control this "parallel economy", by more or less making it official — just like Khrushchev had done with his repeated attempts at economic reforms (like the ones that made Liberman famous and which have apparently inspired Gorbachev so much).

The economic reforms envisaged by Gorbachev do not come like a bolt from the blue. It could even be said that, let us say since the late seventies, the problem has been openly debated inside the bureaucracy — as far as it is possible to speak of an open debate within the bureaucracy.

The time which this debate started was not exactly a matter of chance. The world economic crisis was beginning to add its effects to the specific evils of the bureaucracy's economy. (For instance, foreign markets

were beginning to close their doors: exports may well represent very little in comparison with the USSR's national product, still, they are vital because of the currencies they bring in.) But that was not all. Under the pressure of the United States' arms race, the USSR made exceptional efforts in that domain throughout the seventies; then, toward the end of the decade, came the bureaucracy's war adventure in Afghanistan. In other words, the qualitatively better part of the economy was devoted to the army; not to mention the quantitative cost of this kind of confiscation. Both the economic pressures of a capitalist world undergoing a crisis and the military pressures, both having far-reaching consequences inside the USSR itself, show, once again, the stupidity of "socialism in one country". The bureaucracy has been woken out of its cozy drowsiness of the end of the Brezhnev era, in part, by thrusts coming, once again, from the outside.

URSS: cómo hacer un cambio radical sin cambiar nada fundamental

en la realidad de las fábricas, de los koljoces y de los comercios. Entonces, como pasó bajo Krúchov, cuando los intentos de reformas económicas repetidas — entre las cuales aquéllas unidas al nombre de Liberman que parecen haber inspirado mucho a Gorbachov — la burocracia parece querer controlar "la economía paralela" oficializándola en cierta medida.

Las reformas económicas previstas por Gorbachov no caen como el rayo de un cielo sereno. Se puede incluso decir que el problema ha sido, desde hace varios años, digamos desde el final de los años setenta, públicamente discutido en el seno de la burocracia, si por ello podemos hablar de debate público dentro de la burocracia.

El período durante el cual ese debate se entabló no es completamente fruto del azar. La crisis de la economía mundial comenzaba a sumarse a los males propios de la economía de la burocracia. (Los mercados externos

comenzaban por ejemplo a cerrarse. Las exportaciones representaban poca cosa con relación a la producción global de la URSS, pero esa poca cosa es vital para procurarse divisas). Pero no era sólo eso. Bajo la presión de la carrera de armamentos de los Estados Unidos, la URSS había procedido a un esfuerzo de armamento excepcional en los años setenta y al final de esta década, vino la aventura guerrera de la burocracia en Afganistán. Se puede decir también que lo que la economía tenía de cualitativamente mejor, la era consagrado al ejército; sin hablar aun de lo que esto representaba como deducción cuantitativa. La presión económica del mercado capitalista en crisis, así como la presión militar y las consecuencias considerables que una y otra acarrear en la propia URSS, manifiestan, una vez más, la ineptia del socialismo "en un solo país". Una vez más, la burocracia ha sido despertada de su dulce somnolencia del final de la era Brejnev, en parte por los

URSS : comment faire un changement radical sans rien changer de fondamental

boutoir venus de l'extérieur.

**CONTRE LA BUREAUCRATIE
OU AVEC SON CONSENTEMENT ?**

C'est donc sous Brejnev déjà que le débat s'est engagé sur la nécessité d'une "refonte" économique. Des livres, des articles se mirent plus nombreux à souligner certains des aspects aberrants du fonctionnement économique de l'URSS. La presse économique vit s'affronter les partisans d'une relance par les investissements et ceux qui défendaient la nécessité d'une réforme radicale. Deux économistes de renom, Abel Aganbéghian (qui est devenu un des conseillers de Gorbatchev) et Tatiana Zaslavskaïa se firent les porte-parole de celle-ci. En mars 1983, devant un aréopage de responsables du Comité Central et du Plan, Zaslavskaïa dressa un tableau alarmant du *"retard pris par le système de production et par le mécanisme de gestion de l'économie qui en découle"*, en insistant sur la

nécessité *"d'une transformation radicale de la gestion de l'économie"*. S'adressant à des dignitaires du régime, elle en profitait pour souligner le fait que, dans le système actuel, il revenait *"une part relativement faible"* dans la maîtrise des processus économiques *"à l'échelon supérieur, c'est-à-dire aux organismes qui représentent les intérêts généraux de l'État"*.

On trouvait déjà là la plupart des thèmes de la "refonte" prônée par Gorbatchev et il est probable que, au tournant des années quatre-vingt, les échelons "supérieurs" et même "intermédiaires" de la bureaucratie trouvèrent, au travers de tels débats, le moyen de se forger un point de vue commun sur la façon de tenter de résoudre les contradictions de leur système. Cela indique les limites des savantes interrogations sur la question de savoir si Gorbatchev a pris la bureaucratie par surprise et s'il est en train de la secouer en lui imposant des changements dont elle ne voudrait pas, ou s'il bénéficie d'un consensus.

URSS : How to Make a Radical Change Without Changing Anything Fundamental

**AGAINST THE BUREAUCRACY
OR WITH ITS CONSENT?**

Thus under Brezhnev's rule the necessity of an economic "restructuring" was already debated. Increasingly, books and articles underlined some awkward features of the USSR economic functioning. There were debates in the economic newspapers: those in favor of restarting the economy with new investments would oppose those advocating the necessity of a radical reform. Two well-known economists, Abel Aganbegian (now one of Gorbachev's counselors) and Tatiana Zaslavskaia spoke out for the reform. In March 1983, in front of an assembly of responsible members of the Central Committee and of people responsible for the Plan, Zaslavskaia drew an alarming picture of the *"backwardness of the productive system and of the mechanism of management of the economy which is linked to it"*, insisting upon the necessity *"of a radical*

transformation of the management of the economy". Addressing dignitaries of the regime, she underlined that in the present system the *"top levels, that is, the bodies which represent the general interests of the state"* had a *"relatively small share"* in the command of the economic processes.

Most of the themes relating to the "restructuring" advocated by Gorbachev were already there and probably through such debates in the late seventies and the early eighties, the top levels of the bureaucracy and even the intermediary ones found a means to reach a common point of view on how to solve the contradictions of their system. This illustrates the limits of those learned inquiries on whether Gorbachev took the bureaucracy by surprise and is shaking it up by imposing changes that it does not want or whether Gorbachev has the benefit of a consensus.

URSS: cómo hacer un cambio radical sin cambiar nada fundamental

ataques bruscos venidos del exterior.

**¿CONTRA LA BUROCRACIA
O CON SU CONSENTIMIENTO?**

Es pues ya bajo Brejnev cuando se entabló el debate sobre la necesidad de una "reestructuración" económica. Muchos más libros y artículos se pusieron a subrayar ciertos aspectos aberrantes del funcionamiento económico de la URSS. La prensa económica vio enfrentarse a los partidarios de una reactivación por las inversiones y a aquéllos que defendían la necesidad de una reforma radical. Dos economistas de renombre, Abel Aganbegian (quien se volvió uno de los consejeros de Gorbachov) y Tatiana Zaslavskaia se hicieron portavoces de ésta. En marzo de 1983, ante un areópago de responsables del Comité Central y del Plan, Zaslavskaia presentó un cuadro alarmante del *"retraso tomado por el sistema de producción y por el mecanismo de gestión de la economía que de ello deriva"*, insistiendo sobre la

necesidad *"de una transformación radical de la gestión de la economía"*. Dirigiéndose a dignatarios del régimen, aprovechaba para subrayar el hecho de que dentro del sistema actual, *"una parte relativamente débil"*, ingresaba en el dominio de los procesos económicos *"al grado superior, es decir a los organismos que representan los intereses generales del Estado"*.

Allí se encontraban ya la mayoría de los temas de la "reestructuración" preconizada por Gorbachov y es probable que, en un giro de los años ochenta, los grados "superiores" e incluso los "intermedios" de la burocracia encontraron, a través de tales debates el medio de forjarse un punto de vista común sobre la forma de intentar resolver las contradicciones de su sistema. Esto indica los límites de las sabias interrogaciones sobre la cuestión de saber si Gorbachov ha tomado por sorpresa a la burocracia y si está tratando de sacudirla imponiéndole cambios que ella no quisiera, o si beneficia de un consenso.

URSS : comment faire un changement radical sans rien changer de fondamental

Nous nous dispenserons de l'énumération de ses réformes. Disons qu'elles vont dans le sens de donner aux entreprises une plus grande autonomie —et par la même occasion, une plus grande liberté aux chefs d'entreprises par rapport aux organismes du Plan—, qu'elles essaient de mettre en place un fonctionnement susceptible de sanctionner les entreprises pas assez rentables, et d'avantager celles qui le sont, en intéressant les dirigeants et les cadres, ainsi que les travailleurs, aux résultats de leur entreprise. Dans le domaine du commerce et des services, il y a aussi l'autorisation donnée au privé de concurrencer —sous certaines conditions limitatives— les magasins d'État.

Malgré le consensus apparent, Gorbatchev est extrêmement prudent. Chacune des réformes est d'abord placée en observation pendant plusieurs mois, passant en quelque sorte au banc d'essai ici dans quelques usines, là dans une seule région, avant d'être progressivement étendue. Pour annoncer ses réformes, Gorbatchev en prépare progressivement le

terrain pendant des semaines dans la presse, n'insistant pas quand il semble qu'elles ne rencontrent pas l'assentiment d'une fraction notable de la bureaucratie. Cette prudence n'est pas seulement celle d'un Secrétaire Général qui a dû garder en mémoire la manière dont son prédécesseur en réformes, Khrouchtchev, a été remercié. Il ne serait sans doute pas juste d'interpréter cette prudence simplement comme la manifestation d'une résistance que rencontrerait sa politique au sein de la bureaucratie.

Ce serait bien mal connaître celle-ci que de croire qu'elle ait pu choisir en son sein un dirigeant, qu'elle a eu le temps de jauger et de sélectionner parmi des milliers d'entre ses pairs, qui ne défendrait pas ses intérêts fondamentaux, y compris dans ce que sa politique actuelle peut sembler avoir de "nouveau". Mais toute la difficulté pour Gorbatchev et pour la bureaucratie, vient de ce que cette politique n'est pas et ne peut pas avoir été écrite d'avance puisqu'elle s'aventure dans un terrain inconnu des dirigeants du Kremlin

URSS : How to Make a Radical Change Without Changing Anything Fundamental

A full list of the reforms will not be given here. They all aim at providing the enterprises with more autonomy —and at the same time their managers with more independence from the organisms of the Plan. They are an attempt to run the enterprises in a way that would penalize those which are not sufficiently profitable and benefit the ones which are, by involving the management, the staff and the workers in the results of their firm. In the trade and services branches, private enterprises would be allowed — under some limitative conditions — to compete with the state-owned stores.

In spite of an apparent consensus, Gorbachev is extremely cautious. First of all, each reform is put on trial for a few months in a few plants or in a single region before it is progressively spread out. Before announcing his reforms, Gorbachev progressively paves the way

weeks ahead in the newspapers and does not insist when it seems that a sizable fraction of the bureaucracy does not approve. This caution is not merely that of a secretary-general who must remember the way Khrushchev, his predecessor as far as reforms are concerned, was dismissed. Neither would it be right to interpret this carefulness as a mere sign of the resistance his policy would meet from the bureaucracy.

Only a very bad knowledge of the bureaucracy could let one think that they could choose a leader from their ranks whom they had time to judge and select from thousands of his peers and who would not defend their fundamental interests including through his present policy, though apparently "new". The real difficulty for Gorbachev and for the bureaucracy is that this policy cannot be outlined beforehand since it ventures on grounds unknown to the leaders in the Kremlin as well

URSS: cómo hacer un cambio radical sin cambiar nada fundamental

Nos dispensaremos de la enumeración de esas reformas. Digamos que van en el sentido de dar a las empresas una autonomía mayor —y por ende, una mayor libertad— a los jefes de empresa con relación a los organismos del Plan, que tratan de crear un funcionamiento susceptible de sancionar a las empresas no suficientemente rentables, y de dar ventaja a las que lo son, despertando el interés de los dirigentes y de los cuadros, así como a los trabajadores sobre los resultados de su empresa. En el dominio del comercio y de los servicios, hay también una autorización dada al sector privado de competir —bajo ciertas condiciones limitantes— con los comercios del Estado.

A pesar del consenso aparente, Gorbachov es extremadamente prudente. Cada una de las reformas es primero puesta en observación durante varios meses, pasando en cierta forma por un período de prueba ya sea en algunas fábricas, ya sea en una sola región, antes de ser extendida progresivamente. Para anunciar sus reformas, Gorbachov prepara el terreno en forma pro-

gresiva durante semanas en la prensa, no insistiendo cuando parece que no encuentran el asentimiento de una fracción notable de la burocracia. Esta prudencia no es sólo la de un Secretario General que ha debido guardar en la memoria la manera con la cual se dieron las su predecesor en reformas, Krúchov. No sería justo sin duda interpretar esta prudencia simplemente como la manifestación de una resistencia que encontraría su política en el seno de la burocracia.

Sería conocer muy mal a ésta si se cree que haya podido elegir en su seno un dirigente al que ha tenido tiempo de calibrar y de seleccionar entre los miles de entre sus pares, que no defendería sus intereses fundamentales, incluso dentro de lo que su política actual parece tener de "nuevo". Pero toda la dificultad para Gorbachov y para la burocracia proviene de que esta política no es y no puede haber sido escrita de antemano ya que ella se aventura en un terreno desconocido para los dirigentes del Kremlin así como para



Dans la région pétrolière de Tioumen (Sibérie occidentale) où la production est en retard sur les objectifs, Gorbatchev tente de convaincre les travailleurs qu'il faut accroître la productivité (septembre 1985)

In the oil region of Tiumen (Western Siberia) where there was a shortfall in the production quotas, Gorbachev tries to convince the workers that they must increase productivity (September 1985).

En la región petrolera de Tiumen (Siberia occidental) donde la producción está atrasada con respecto a los objetivos, Gorbachov trata de convencer a los trabajadores que hay que aumentar la productividad (setiembre de 1985).



Ce genre de dialogue n'est pas nouveau : Tchernenko en 1984 discutant avec les travailleurs de l'usine "Faucille et marteau" de Moscou.

This kind of dialogue is not new: Chernenko in 1984 discussing with the workers of the "Hammer and Sickle" factory of Moscow.

Este tipo de diálogo no es nuevo: Chernienko, en 1984 discutiendo con los trabajadores de la fábrica "Martillo y hoz" de Moscú.

URSS : comment faire un changement radical sans rien changer de fondamental

comme de ceux qu'ils représentent. Cette politique, faite de tâtonnements, ne peut se révéler qu'a posteriori. Et quand Gorbatchev invoque, à décharge de sa lenteur, les résistances qu'il rencontrerait dans l'appareil, il décrit moins des résistances à sa politique, qu'une donnée de cette même politique et une des contradictions mêmes de la bureaucratie : le fait que son conservatisme de fonction s'oppose rapidement aux moindres velléités d'aménager le système, même dans un sens qui corresponde aux besoins de cette bureaucratie.

LES LIMITES DES REFORMES

L'analyse marxiste ne permet donc pas de deviner jusqu'où iront les réformes en cours. Elle peut cependant aider à comprendre ce qui pourrait se passer, en fonction de ce qu'est la société soviétique, la nature de l'Etat et de la bureaucratie ; et peut-être, d'entrevoir les

limites des développements en cours.

Dans le domaine économique, la bureaucratie, à la recherche de régulateurs "objectifs", est tout naturellement poussée à lorgner vers l'économie capitaliste, les lois du marché, du profit, etc. Mais le système économique du capitalisme constitue un tout. Bien sûr, à l'époque de la décadence impérialiste, même dans les plus développés des pays impérialistes, l'intervention des monopoles modifie et transforme les lois du marché ; et dans un certain nombre de secteurs-clés de l'économie, l'Etat a pris la relève de la fameuse "initiative individuelle" d'une bourgeoisie défaillante. Les Etats d'Occident ont plus appris à planifier, bien entendu au profit de la bourgeoisie, que la bureaucratie n'a appris à utiliser à son profit les lois du marché et du profit...

Aller jusqu'au bout de la démarche vers une réintroduction du fonctionnement capitaliste, ce serait faire en sorte que les entreprises soient pleinement concurren-

URSS : How to Make a Radical Change Without Changing Anything Fundamental

as to the bureaucracy they represent. Outlined in the dark, this policy can come to the fore only later. When Gorbachev speaks of the resistance of the apparatus (to explain his delays), he describes less the resistance to his policy, than a feature of this very policy and one of the contradictions of the bureaucracy, that is, the fact that its conservative role rapidly goes against the least attempt to reform the system even when it corresponds to the needs of this bureaucracy.

THE LIMITS OF THE REFORMS

A Marxist analysis does not allow us to guess how far these current reforms will go. It can, however, help us to understand what could happen given what is the Soviet society, the nature of the state and of the bureaucracy; and maybe to have an idea of the limits of the current development.

In the course of looking for "objective" economic regulators, the bureaucracy quite naturally cast an eye on the capitalist economy, the laws of the market, of profit, etc. But the capitalist economic system constitutes a whole. Of course, in the epoch of imperialist decay, the intervention of the monopolies modifies and transforms the laws of the market even in the most developed imperialist countries; and in a number of key sectors of the economy, the state has replaced "the individual initiative" of the defaulting bourgeoisie. The West has learned more about state planning — most assuredly to the profit of the bourgeoisie — than the bureaucracy has learned to use the laws of the market and of profit to its own advantage.

Going all the way from this step to a reintroduction of the capitalist functioning, would be setting up the enterprises to be fully competitive, allowing them to

URSS: cómo hacer un cambio radical sin cambiar nada fundamental

quienes ellos representan. Esta política, hecha a base de tanteos, no puede revelarse sino a posteriori. Y cuando Gorbachov invoca para justificar su lentitud, las resistencias que encontraría en el aparato, describe menos las resistencias a su política, que un elemento de esta misma política y una de las contradicciones propias de la burocracia: el hecho de que su conservadurismo de función se opone rápidamente a las mínimas veleidades de acomodar el sistema, incluso en un sentido que corresponde a las necesidades de esta burocracia.

LOS LIMITES DE LAS REFORMAS

El análisis marxista no permite pues adivinar hasta dónde irán las reformas en curso. Puede no obstante ayudar a comprender lo que podría pasar, en función de lo que es la sociedad soviética, la naturaleza del Estado y de la burocracia; y quizás de entrever los límites del

desarrollo en curso.

En el dominio económico, la burocracia a la búsqueda de reguladores "objetivos", es empujada naturalmente a poner sus miras sobre la economía capitalista, las leyes del mercado, de la ganancia, etc. Pero el sistema económico del capitalismo constituye un todo. Claro está, en la época de la decadencia imperialista, aun en los países imperialistas más desarrollados, la intervención de los monopolios modifica y transforma las leyes del mercado; y en un cierto número de sectores claves de la economía, el Estado ha tomado el relevo de la famosa "iniciativa individual" de una burguesía desfalleciente. Los Estados de Occidente han aprendido más a planificar, claro está en provecho de la burguesía, que la burocracia a utilizar en su provecho las leyes del mercado y de la ganancia...

Ir hasta el final en la reintroducción del funcionamiento capitalista, sería hacer de manera tal que las empresas sean plenamente competidoras, que puedan

URSS : comment faire un changement radical sans rien changer de fondamental

rentielles, qu'elles puissent plus ou moins librement s'ouvrir et se fermer, que les signes monétaires qu'utilisent les bureaucrates dans leur comptabilité d'une entreprise à l'autre, puissent se transformer en capital et que ce capital puisse circuler. Ce serait aussi, parce que c'est lié, ouvrir les portes plus largement aux capitaux, sinon aux marchandises d'Occident. L'URSS étant ce qu'elle est — un pays à bien des égards encore sous-développé — les pas dans cette direction aboutiraient à ce que, à plus ou moins longue échéance, l'URSS soit ravalée au niveau d'un pays dominé par des capitaux occidentaux.

L'URSS ne pourrait être pleinement réintégrée dans la division internationale du travail que par la subordination au capital impérialiste — ou par le triomphe de la révolution prolétarienne internationale. Si la bureaucratie craint la seconde, rien n'indique qu'elle s'engage trop loin sur la première voie. On n'en est pas au retour au capitalisme. Les réformes Gorbatchev ne méritent pas cet excès d'honneur... ou cet excès d'in-

dignité. Elles sont même encore en deçà des réformes de Liberman du temps de Khrouchtchev.

Les limites de l'ensemble du processus engagé par Gorbatchev ne tiennent pas seulement à la bureaucratie elle-même, mais bien plus à la présence d'une classe ouvrière forte de 80 millions de membres. Car, même si la classe ouvrière reste aujourd'hui spectatrice — et ne le serait-elle pas que le processus des réformes non seulement s'arrêterait mais n'aurait probablement jamais été engagé —, elle occupe une place prépondérante dans le rapport de force virtuel en URSS. Malgré, ou plutôt, à cause du vide qu'elle laisse pour l'instant, et dont la bureaucratie n'a aucune envie de voir de quelle façon 80 millions de travailleurs pourraient le remplir en intervenant sur la scène politique soviétique, cette bureaucratie reste très prudente quand elle est amenée à toucher à cette classe ouvrière.

En effet, une grande partie des réformes économi-

URSS : How to Make a Radical Change Without Changing Anything Fundamental

more or less freely open and close, allowing the monetary symbols which the bureaucrats now use in their accounting between enterprises, to be transformed into capital and allowing this capital to circulate. This would also mean, because it is tied to it, opening the doors much wider to capital if not to western commodities. The USSR being what it is — a country which in many ways is still under-developed — the steps in this direction would end up, in the more or less long term, lowering the USSR to the level of the countries dominated by western capital.

The USSR could be fully reintegrated into the international division of labor only by subordinating itself to imperialist capital — or through the triumph of the international proletarian revolution. Though the bureaucracy fears the second alternative, nothing indicates that it intends to go too far along the first path. It is not at the return to capitalism. Gorbachev's reforms

do not merit such excessive honor... or such excessive baseness. They are even well within Liberman's reforms of Khrushchev's time.

The limits of the entire process which Gorbachev has started are not set only by the bureaucracy, but even more by the presence of a 80 million strong working class. For although the working class remains a spectator today — and if it were not, then the reforms would not only be stopped, but they would probably never have been started —, it occupies a potentially predominant place in the relationship of the forces in the USSR. Despite, or rather because of the void it leaves for the moment — and the bureaucracy has no desire to see in what way this void would be filled if 80 million workers were to intervene in the Soviet political scene —, the bureaucracy remains very cautious when it has to hit on this working class.

In reality, a large part of the current economic reforms

URSS: cómo hacer un cambio radical sin cambiar nada fundamental

más o menos libremente abrirse y cerrarse, que los símbolos monetarios que utilizan los burócratas en la contabilidad de una empresa a la otra, puedan transformarse en capital y que ese capital pueda circular. Sería además, porque está ligado, abrir las puertas más ampliamente a los capitales, o al menos a las mercancías provenientes de Occidente. La URSS siendo lo que es —un país en varios aspectos aún subdesarrollado— los pasos en esa dirección conducirían a que a más o menos largo plazo, la URSS fuese rebajada al nivel de un país dominado por los capitales occidentales.

La URSS no podría ser plenamente reintegrada en la división internacional del trabajo más que por la subordinación al capital imperialista —o por el triunfo de la revolución proletaria internacional. Si la burocracia teme lo segundo, nada indica que vaya muy lejos sobre la primera vía. No estamos regresando al capitalismo. Las reformas de Gorbachov no se merecen este exceso de honor... o este exceso de indignidad. No han incluso

llegado al nivel de las reformas de Liberman en tiempos de Krúchov.

Los límites del conjunto del proceso emprendido por Gorbachov no sólo están pendientes de la misma burocracia, sino que se debe mucho más a la presencia de una clase obrera fuerte de 80 millones de miembros. Porque, incluso si la clase obrera sigue siendo hoy espectadora —y si no lo fuese el proceso de reformas no sólo se pararía pero nunca habría sido emprendido— ella ocupa un lugar preponderante en la virtual correlación de fuerzas en la URSS. A pesar de, o mejor dicho, a causa del vacío que deja por el momento, el cual la burocracia no tiene ganas de ver en qué forma 80 millones de trabajadores podrían colmarlo interviniendo sobre la escena política soviética, esta burocracia sigue siendo muy prudente cuando se ve obligada a tocar a esta clase obrera.

En efecto, una gran parte de las actuales reformas

URSS : comment faire un changement radical sans rien changer de fondamental

ques actuelles visent à accroître la productivité du système et donc à exercer une pression accrue sur les travailleurs. La bureaucratie n'a d'ailleurs guère le choix quand certains de ses dirigeants affirment ne plus pouvoir, comme par le passé, résoudre les problèmes par une extension des investissements matériels et humains: il lui faut intensifier l'exploitation de la force de travail.

Le thème des efforts supplémentaires à fournir revient d'ailleurs comme un leit-motiv dans tous les discours officiels depuis de nombreux mois. Car, même si la presse occidentale ne l'a guère souligné — mais elle ne s'intéresse pas plus à sa propre classe ouvrière qu'à celle de l'URSS —, à côté des slogans à la mode: "refonte", "transparence", "démocratisation", ceux de "discipline du travail" et d'"accélération du travail" figurent en bonne place. Cela n'est pas seulement affaire de slogan, comme l'avait montré dès 1982, Andropov, avec un resserrement de la discipline dans les entreprises et des opérations coups de poings dans

les rues pour faire la chasse aux travailleurs absents de leur lieu de travail. Sous Gorbatchev, cela s'est poursuivi, même si c'est de façon moins spectaculairement brutale.

Dans les entreprises, on a systématiquement lié le salaire au rendement et pour la majorité des ouvriers la plus grande partie de la paye en dépend désormais. Apparemment, la plupart des mesures de pression individuelle n'ayant pas eu l'efficacité attendue, la bureaucratie en est venue à essayer de faire que les travailleurs exercent eux-mêmes des pressions les uns sur les autres: c'est le sens de la mise en place récente du système des primes de collectif ou de brigade qui lient le salaire de chacun à la productivité de tous. Et les travailleurs ne s'y sont pas trompés qui ne se bousculent pas pour entrer dans de telles brigades, là où cela reste lié au volontariat!

En URSS, on le sait, officiellement le chômage n'existe pas et les dirigeants déplorent régulièrement

URSS : How to Make a Radical Change Without Changing Anything Fundamental

aims to increase the productivity of the system and therefore to exercise increased pressure on the workers. Otherwise the bureaucracy has little choice when some of its leaders state that they no longer are able to resolve the problems through an extension of investments of materials and human labor: it must intensify the exploitation of the work force.

For several months now, the idea that a great additional effort must be made has come back like a theme song in all the official speeches. Even though the western press has made little mention of it (its own working class does not interest it any more than does the working class of the USSR), alongside the fashionable slogans: "restructuring", "openness", "democratization", the other slogans, "work discipline" and "speed-up of the work" are high in the list. Yet this is not merely a business of slogans as Andropov showed in 1982 with a tightening-up of discipline in the

workplaces and police operations in the streets to track down workers who were absent from work. This was continued under Gorbachev, though in a less spectacularly brutal fashion.

In the workplaces wages have been systematically tied to productivity and the largest part of the wages of the majority of the workers depends on this. Apparently, most of the means of putting pressure on individuals have not been as effective as expected, so the bureaucracy now tries to get the workers to put pressure on one another: this is the meaning of the recently set up team bonus system which ties each person's wages to the productivity of the whole group. The workers were not fooled by this and they don't shove their way into such work teams — that is, where it is still a voluntary thing!

Officially, everyone knows that unemployment does not exist in the USSR, and the leaders regularly

URSS: cómo hacer un cambio radical sin cambiar nada fundamental

económicas intentan aumentar la productividad del sistema y así ejercer una mayor presión sobre los trabajadores. La burocracia no tiene más remedio, cuando ciertos de sus dirigentes afirman no poder, como en el pasado, resolver los problemas extendiendo las inversiones materiales y humanas: ella debe intensificar la explotación de la fuerza de trabajo.

El tema de realizar esfuerzos suplementarios vuelve por lo tanto como un leitmotiv en todos los discursos oficiales desde hace varios meses. Porque, incluso si la prensa occidental casi no lo ha hecho resaltar —pero ni siquiera se interesa más a su clase obrera que a la de la URSS, al lado de las consignas de moda "reestructuración" "transparencia" "democratización" las de "disciplina en el trabajo" y "aceleración del trabajo" figuran en buen lugar. No sólo se trata de un problema de consignas como lo había demostrado en los años 82, Andropov, con un apretón en la disciplina dentro de las empresas y controles masivos en las calles para "cazar"

a los trabajadores ausentes de sus lugares de trabajo. Bajo Gorbachov se prosiguió incluso si fue en forma menos espectacular y menos brutal.

En las empresas, se ligó sistemáticamente el sueldo al rendimiento y desde ahora para la mayoría de los trabajadores la mayor parte de la paga depende de ello. Apparentemente, la mayoría de las medidas para ejercer presiones individuales, no han tenido el éxito esperado, la burocracia llegó a intentar de que fueran los mismos trabajadores quienes ejercieran presiones los unos sobre los otros: es en este sentido que se puso en pie, recientemente, el sistema de sobresueldos colectivos a de brigada que ligan el sueldo de cada uno a la productividad de todos. ¡Y no se equivocaron los trabajadores ya que no se atropellaron para entrar en esas brigadas, en donde tienen la posibilidad de ser voluntarios!

En la URSS ya se sabe, oficialmente, no existe cesantía y los dirigentes regularmente lamentan la escasez de

URSS : comment faire un changement radical sans rien changer de fondamental

la pénurie de main-d'œuvre. Cette situation tient notamment à ce que les entreprises embauchent le plus de main-d'œuvre possible afin, quoi qu'il arrive, d'être en mesure de remplir les objectifs de production fixés par le Plan. Dans de telles conditions, même si le droit de licenciement existe, il ne permet guère aux directions d'entreprises de faire pression sur les travailleurs puisque ceux-ci n'ont généralement guère de problème pour trouver un autre emploi. La réforme instituant l'autonomie financière des entreprises vise, entre autres, à résoudre ce problème. Avec des objectifs fixés non plus en terme de volume de production mais de bénéfices, les entreprises auront tendance à alléger leurs coûts et donc à cesser de sur-embaucher, voire à débaucher. Cela a déjà commencé à se faire dans les secteurs de services et, depuis quelques mois, cela s'est étendu aux usines où on cite des réductions d'effectifs qui peuvent aller jusqu'à 30%.

Pour l'instant, aux travailleurs "excédentaires" on propose, prudence oblige, d'être reclassés. Mais

comme c'est le plus souvent dans des travaux plus durs et moins bien payés, si le travailleur concerné refuse, il est licencié sans indemnités (celles-ci ne sauraient exister dans un pays qui, officiellement, ignore le chômage!). Ce mouvement de "libération de main d'œuvre" — destiné à exercer sur les travailleurs le même type de pressions que le chômage en Occident — concernerait cinq millions de postes de travail industriel d'ici à 1990, et 13 à 19 millions d'ici à l'an 2000 selon les experts du Plan — du moins si la prudence ne les incite pas à s'arrêter bien avant!

Un des problèmes économiques que toute la population — sauf les bureaucrates qui ont accès aux magasins spéciaux — vit quotidiennement, est celui de la pénurie de nombre d'articles de consommation. Les magasins privés ou coopératifs qui s'ouvrent dans le cadre de la réforme semblent y remédier. Ils sont en effet mieux achalandés que les magasins d'Etat. Mais les prix sont en moyenne deux fois plus élevés.

URSS : How to Make a Radical Change Without Changing Anything Fundamental

complain about the shortage of laborers. One of the reasons for this problem is that the firms hire as many laborers as possible so that, no matter what might happen, they would be in a position to fulfill the Plan's production goals. Under these conditions, even though the directors of the firms have the right to fire workers, they are not in a good position to put pressure on them, as the workers generally have little trouble finding another job. The reform which sets up the firms' financial autonomy is geared to resolve this problem, among others. With objectives no longer placed on volume of production but on profits, the firms will have a tendency to lighten their costs and therefore to stop over-hiring, and even to dismiss some of the work force. This has already begun to happen in the service sectors, and this has been extended for the last few months now, in the factories where it has been noted that reductions of the work force could go as high as 30 percent.

For the moment, "excess" workers are, with all due caution, being proposed a reclassification. But as it is

most often a reclassification to a harder and less paid work, the concerned worker might refuse to be reclassified, and is, in that case, fired without compensation, without indemnity (which could not possibly exist in a country where, officially, unemployment is unknown!). This movement, "the freeing up of labor" (designed to put the same kind of pressure on the workers that unemployment does in the West) will involve 5 million industrial jobs between now and 1990, and 13 to 19 million between now and the year 2,000 according to the experts of the Plan — unless caution forces them to stop this well ahead of time!

One of the economic problems which the whole population lives with daily (except the bureaucrats who have access to special stores) is the shortage of numerous consumer articles. The private or cooperative stores which open as part of this reform, apparently will remedy this. They are better stocked than the state stores. However their average prices are twice as much.

URSS: cómo hacer un cambio radical sin cambiar nada fundamental

mano de obra. Esta situación se debe en particular a que las empresas contratan el máximo de mano de obra posible, a fin de, llegue lo que llegue, estar en medida de cumplir los objetivos de producción fijados por el Plan. En estas condiciones, incluso si existe el derecho de despedir, permite apenas a las direcciones de empresa ejercer presiones sobre los trabajadores ya que éstos no tienen en general problemas para conseguir otro empleo. La reforma que instituye la autonomía financiera de las empresas trata, entre otras cosas, de resolver este problema. Con objetivos fijados ya no en términos de volumen de producción sino de ganancias, las empresas tendrán tendencia a disminuir los costos y en particular a cesar de contratar más de lo necesario, incluso a despedir. Esto ya ha empezado en el ramo de los servicios y desde hace unos meses ello se extendió a las fábricas en donde se notan reducciones de los efectivos que pueden elevarse hasta el 30%.

Por el momento, a los trabajadores "sobrantes" se les propone, prudencia obliga, nuevos empleos. Pero como

lo más a menudo son trabajos más duros y menos remunerados, si los trabajadores en esa situación lo rechazan son despedidos sin subsidios (estos subsidios no pueden existir en un país que oficialmente no tiene desempleo). El movimiento de "liberación de la mano de obra" destinado a ejercer sobre los trabajadores el mismo tipo de presiones que la del desempleo en el Occidente — concerniría 5 millones de puestos de trabajo industriales de aquí a 1990 y 13 a 19 millones de aquí al año 2000 según los expertos del Plan — ¡por lo menos si la prudencia no les incita a cesar mucho antes!

Uno de los problemas económicos que tiene toda la gente —salvo los burócratas que tienen acceso a almacenes especiales— que vive todos los días es el de la escasez de varios artículos de consumo. Los almacenes privados o cooperativos que se abren en el cuadro de la reforma parecen remediar el problema. En efecto son más surtidos que los almacenes del Estado. Pero los precios son en término medio dos veces más altos.



Panneau d'usine annonçant qu'il y a de l'embauche pour diverses catégories (1984). Aujourd'hui, ce sont les licenciements qui commencent.

A factory panel announcing hiring for various categories (1984). Today, the firings are beginning.

Cartel de fábrica anunciando que hay contrata para diversas categorías (1984). Hoy, empiezan los despidos.



Queue devant un magasin de chaussures à Moscou. Il y avait de nouveaux modèles pour les femmes.

A line of people in front of a shoe store in Moscow. It had some new styles for women.

Cola delante de una zapatería en Moscú. Había nuevos modelos para mujeres.

Là, il y a encore le choix, bien qu'un choix guère enthousiasmant, entre la pénurie ou la baisse du pouvoir d'achat. Mais si, comme il est question, la "vérité des prix" aboutit à supprimer les subventions sur le logement, les transports et certains produits d'usage courant, cela signifierait une très nette atteinte au pouvoir d'achat de la classe ouvrière.

Mais là encore, il n'est pas dit que la bureaucratie s'avance trop brutalement. Elle sait que toucher au bas prix de quelques produits, biens ou services de première nécessité, c'est risqué. D'autant que, contrairement à l'économie capitaliste, où les mécanismes économiques dissimulent souvent les rapports entre hommes — comme chacun sait par exemple, l'inflation, ce n'est la faute à personne — les décisions d'augmenter les prix sont, en URSS, des décisions politiques. Et la bureaucratie soviétique a dû garder un souvenir cuisant de la Pologne 1981...

Alors, bien sûr, si la classe ouvrière ne se manifeste

URSS

Here again, there is a choice, albeit not much of a choice, between shortages or less purchasing power. But if the result of imposing "true prices" is, as envisioned, to suppress the subsidies for lodging, transportation, and everyday needs, this would mean a substantial lowering of the purchasing power of the working class.

Here again, the bureaucracy might not advance too brusquely. It knows that it is risky to touch the low prices of some products, goods or services of primary necessity. Contrary to the capitalist economy where the economic mechanisms usually cover over the relationships between people (as everyone knows, for example, inflation cannot be blamed on anyone), in the USSR, the decisions to increase prices are political decisions. And the Soviet bureaucracy must have the souvenir of Poland 1981 burned into its memory...

Of course even if the working class does not appear

URSS: cómo hacer un cambio radical sin cambiar nada fundamental

Allí aún existe la posibilidad de elegir, —aunque esto no sea entusiasmante, entre la escasez —o la baja del poder adquisitivo. Pero si, como es cuestión, la "verdad de los precios" llegara a suprimir las subvenciones sobre los arriendos, los transportes y ciertos productos de uso corriente, esto significaría un neto atropello al poder adquisitivo de la clase obrera.

Pero aún ahí, no es seguro que la burocracia se adelante brutalmente. Sabe que tocar los precios bajos de algunos productos, bienes o servicios de primera necesidad, es arriesgado. Al contrario de la economía capitalista en donde los mecanismos económicos disimulan muchas veces las relaciones entre hombres —cada uno sabe por ejemplo que la inflación no es culpa de nadie— las decisiones de aumentar los precios son en la URSS, decisiones políticas. Y la burocracia soviética ha debido guardar el crudo recuerdo de la Polonia de 1981...

Entonces, por supuesto, si la clase obrera no se

URSS : comment faire un changement radical sans rien changer de fondamental

pas politiquement, les travailleurs se défendent. Individuellement surtout, mais aussi, de temps en temps, par des explosions de colère collective dans un atelier ou une usine pour protester contre les salaires, le mauvais approvisionnement en ville, les conditions de travail ou les menaces de réduire les effectifs. Et pour autant que l'on puisse le savoir, la bureaucratie préfère souvent céder rapidement que de risquer une extension du conflit, et surtout que cela se sache. Car la bureaucratie ne peut pas faire n'importe quoi, dès lors qu'elle se trouve confrontée aux travailleurs. Si son Etat est un régime policier avec un appareil répressif hypertrophié, ce n'est évidemment pas qu'elle craigne quelques centaines de dissidents, ni même quelques milliers de Juifs qui demandent à partir; pour régler ces problèmes-là, le plus simple, comme le montre aujourd'hui Gorbatchev, reste encore d'ouvrir les portes de l'émigration. En revanche, la population, elle, reste susceptible de se mobiliser. A l'occasion d'un règlement de compte interne à la bureaucratie, comme

à Alma Ata cet été, parce qu'il a des relents de nationalisme russe. Ou comme en 1961-62 lors de la réforme khrouchtchévienne des prix, quand dans quatorze grandes villes eurent lieu des grèves, des manifestations et même des émeutes (réprimées par l'armée) pour protester contre une augmentation de la viande et des produits laitiers.

L'intelligentsia soviétique — la seule dont la presse occidentale rapporte quelques réactions — semble nourrir des illusions à l'égard de Gorbatchev et de ses intentions. Encore qu'elle ait été assez échaudée lorsque la bureaucratie avait en son temps mis fin au dégel, pour qu'elle en garde au moins une certaine méfiance. Il serait évidemment autrement plus hasardeux de tenter d'apprécier ce que pensent de Gorbatchev et de ses réformes ces travailleurs soviétiques dont on rapporte en revanche rarement les réactions.

On peut supposer que nombre d'entre eux sont conscients que les aspects économiques des réformes

URSS : How to Make a Radical Change Without Changing Anything Fundamental

on the political scene, the workers still defend themselves, individually most of the time, but also sometimes through collective fits of anger, on a shop floor or in a plant, protesting against low wages, shortages in town, bad working conditions or threats of reducing the number of workers. As far as we know, the bureaucracy prefers to give up rapidly rather than risk having the conflict spread and, above all, be known. The bureaucracy cannot do just anything when it finds itself face to face with the workers. If the bureaucracy's state is a police regime with a hypertrophic repressive apparatus, it is obviously not because they fear a few hundred dissidents, or even a few thousand Jews who demand to leave the country: the easiest way to settle that kind of problem remains to open the doors for emigration as Gorbachev does nowadays. However, unrests of the population itself might still occur, when, for instance, the bureaucracy settles internal accounts,

like in Alma-Ata during last summer, where it had the musty smell of Russian nationalism. Or for instance in 1961-62 under Khrushchev's price reform, when strikes, demonstrations and even riots (crushed by the army) burst out in fourteen big cities in protest against the increase of the price of meat and milk products.

The Soviet intelligentsia — the only ones whose reactions are somewhat reported in the press — seems to foster illusions on Gorbachev and on his intentions, although it was rather scalded when the bureaucracy had put an end to the "thaw" and it remains rather suspicious. For sure it would be much more risky to try to guess what the Soviet workers think of Gorbachev and his reforms since the press very seldom reports their reactions.

One can guess that a number of them — be they only those who are victims of the reforms — are conscious

URSS: cómo hacer un cambio radical sin cambiar nada fundamental

manifiesta políticamente, los trabajadores se defienden. Sobre todo individualmente, pero también de vez en cuando, por explosiones colectivas de ira en un taller o en una oficina para protestar en contra de los sueldos, el pésimo abastecimiento de la ciudad, las condiciones de trabajo o las amenazas de reducir los efectivos. Y por lo que se puede saber, la burocracia prefiere muchas veces ceder rápidamente que tener que tomar el riesgo de una extensión del conflicto, y sobre todo de que se sepa. Porque la burocracia no puede hacer cualquier cosa cuando se encuentra confrontada a los trabajadores. Si su Estado es un régimen policiaco con un aparato represivo hipertrofiado, no es, es evidente, porque tema unos cientos de los disidentes ni siquiera unos miles de judíos que piden partir: para solucionar esos problemas, lo más sencillo, como la demuestra hoy Gorbachov, es aún abrir las puertas de la emigración. En cambio, la población, ella, sigue capaz de movilizarse. Con motivo de un ajuste de cuentas interno a la

burocracia, como el verano pasado en Alma-Ata, porque eso huele a nacionalismo ruso. O como en 1961-1962 durante la reforma de los precios de Krúchov, cuando en catorce grandes ciudades estallaron huelgas, manifestaciones e incluso saqueos (reprimidos por el ejército) para protestar contra el aumento de los precios de la carne y de los productos lácteos.

La intelligentsia soviética — la única cuyas reacciones relata la prensa occidental — parece abrigar muchas ilusiones respecto a Gorbachov y a sus intenciones. Aunque haya sido suficientemente escarmentada cuando la burocracia puso fin al deshielo en aquella época, para que, por lo menos, quedara un cierto recelo. Sería evidentemente mucho más arriesgado tratar de apreciar lo que piensan de Gorbachov y de sus reformas esos trabajadores soviéticos cuyas reacciones se relata raramente.

Se puede suponer que varios de ellos son conscientes que los aspectos económicos de las reformas de

URSS : comment faire un changement radical sans rien changer de fondamental

de Gorbatchev n'amènent pas d'amélioration — ne serait-ce que ceux qui en sont directement les victimes. Quant aux autres aspects, à cette sorte de réédition du "dégel" de Khrouchtchev, elle ne concerne au mieux, outre la bureaucratie, que la petite-bourgeoisie intellectuelle. Pour l'instant, la liberté un peu plus grande de s'exprimer se traduit, du point de vue de la classe ouvrière, surtout par des discussions sur l'art... de mieux faire travailler les travailleurs.

Jusqu'à maintenant, les réformes de Gorbatchev sont décidées d'en haut et rigoureusement contrôlées. Il se peut cependant, si l'intelligentsia sortait des débats soigneusement canalisés d'aujourd'hui, si un certain climat de discussion se développait et s'approfondissait, que la classe ouvrière puisse en profiter.

C'est encore chanson d'avenir. Mais c'est certainement le mieux que l'on puisse souhaiter : que la classe ouvrière ne se fasse pas d'illusions, qu'elle n'attende rien de Gorbatchev parce que de toute façon; il ne lui

rapportera rien. Parce que bien plus généralement, la possibilité de réformes en faveur de la classe ouvrière, à supposer même que l'on veuille en effectuer, n'est jamais allée bien loin, même dans les riches pays d'Occident.

Ce qu'on peut souhaiter de mieux pour la classe ouvrière, s'il y a un certain dégel et la possibilité de discuter, c'est que les travailleurs retrouvent le chemin des préoccupations politiques, qu'une fraction consciente d'entre eux cherche une réponse à la question de comment la classe ouvrière a été dépossédée de sa victoire sur la bourgeoisie de 1917, au profit d'une bureaucratie; et comment renouer avec les traditions communistes révolutionnaires, avec la tradition de Lénine et de Trotsky □



URSS : How to Make a Radical Change Without Changing Anything Fundamental

that the economic aspects of the reforms will not bring about any improvement. As for the other aspects, a kind of remake of Khrushchev's "thaw", only the intellectual petty bourgeoisie is concerned, at best, beside the bureaucracy. For the time being, the slightly greater freedom mainly means, for the working class, discussions about the art... of getting more work out of the workers.

Up to now, Gorbachev's reforms were decided at the top and thoroughly controlled. However if the intelligentsia enlarged the currently restricted debate, if a mood of discussion developed and strengthened, the working class could take advantage of it.

This still belongs to the world of dreams. We certainly hope that the working class will foster no illusions, expect nothing from Gorbachev because, in any event,

he will bring them nothing; because more generally, the possibility for reforms which favor the working class — supposing that some people want to carry some out — has never gone very far even in the rich Western countries.

If there is some "thaw" and the possibility to carry out discussions, the best hope for the working class is that the workers become politically concerned, that a conscious fraction among them try to find an answer to the question of how the working class has been deprived of its 1917 victory over the bourgeoisie, to the advantage of the bureaucracy; and how to link up again with the revolutionary communist traditions, with the tradition of Lenin and Trotsky □



URSS: cómo hacer un cambio radical sin cambiar nada fundamental

Gorbachov no introducen mejoras —aunque no fuese sino a los que son directamente víctimas. En cuanto a los otros aspectos de esta especie de reedición del "deshielo" de Krúchov, esto sólo concierne al máximo, además de la burocracia, a la pequeña burguesía intelectual. Por el momento, la libertad un poco más grande de expresarse se traduce, del punto de vista de la clase obrera, sobre todo en discusiones sobre el arte... de hacer trabajar más a los trabajadores.

Hasta ahora, las reformas de Gorbachov son decididas desde arriba y rigurosamente controladas. Es posible por lo tanto, si la intelligentsia saliera de los debates cuidadosamente canalizados hoy, si un cierto clima de discusión se desarrollara y se profundizara que la clase obrera pudiese aprovechar de ello.

Todavía es música para el futuro. Pero seguramente es lo mejor que se puede desear: que la clase obrera no se haga ilusiones, que no espere nada de Gorbachov porque de todas maneras él no le aportará nada. Porque

más generalmente, la posibilidad de reformas en favor de la clase obrera, suponiendo que se quieran hacer, nunca han ido muy lejos, aun en los países ricos del Occidente.

Lo mejor que se puede desear a la clase obrera, si hay un cierto deshielo y las posibilidades de discutir, es que los trabajadores encuentren el camino de las preocupaciones políticas, que una fracción consciente de ellos busque una respuesta a la cuestión de cómo la clase obrera ha sido desposeída de su victoria de 1917 sobre la burguesía, en provecho de la burocracia; y cómo reanudar con las tradiciones comunistas revolucionarias, con la tradición de Lenin y de Trotsky □



FRANÇAIS

Antilles : nationalisme et culture, le problème du créole en Guadeloupe et en Martinique

Depuis maintenant une vingtaine d'années, il existe en Guadeloupe et en Martinique tout un débat à propos du créole, qui est la langue parlée, conjointement avec le français.

Ce débat se déroule essentiellement dans les milieux de la petite-bourgeoisie.

Ces milieux sont travaillés par les militants nationalistes qui proclament la nécessité d'enseigner le créole ou en créole. Que l'on parle — où que l'on écrive — en créole dans des pays où le créole est la langue maternelle de tous, et même la langue exclusive pour certains dans les couches populaires, cela est pour le moins normal. Que des militants qui assurent parler "au nom du peuple", ou qui veulent s'adresser aux travailleurs, s'expriment dans la langue qui est comprise par tous, c'est la moindre des choses. (Rappelons que les militants qui sont à l'origine de *Combat Ouvrier*, organisation antillaise de notre tendance, en éditant dès le milieu des années soixante un bulletin régulier, le "Gros Kâ",

ENGLISH

West Indies: Nationalism and Culture, The Problem of Creole in Guadeloupe and Martinique

For some twenty years now, Creole has been the subject of a heated debate in Martinique and Guadeloupe where it is — together with French — used as the everyday language.

The debate has been going on essentially in the petty-bourgeois circles influenced by the nationalist militants who want Creole to be taught as a subject, or other subjects taught in Creole. It is perfectly normal that people speak or write in Creole in the countries where Creole is everyone's mother tongue and even the only language for some in the poor layers of the population. For militants who claim to speak "in the name of the people", or for those who want to address themselves to the workers, the least they can do is to express themselves in the language which is understood by everyone. (We would like to point out that the militants who started *Combat Ouvrier*, our tendency's West Indian organization, were the first to systematically write in Creole in order to be understood by West Indian immigrant workers in France when they edited

ESPAÑOL

Antillas : Nacionalismo y cultura, El problema de la lengua criolla en Guadalupe y en Martinica

Hace ahora unos veinte años que existe en Guadalupe y en Martinica todo un debate a propósito de la lengua criolla que es la lengua hablada conjuntamente con el francés.

Este debate se desarrolla esencialmente en los ambientes pequeño-burgueses.

Estos círculos están trabajados por militantes nacionalistas quienes proclaman la necesidad de enseñar la lengua criolla o en lengua criolla. Que se hable — o se escriba — en lengua criolla en países en donde la lengua criolla es la lengua maternal de todos, e incluso la lengua exclusiva para unos dentro de las capas populares, es en lo mínimo normal. Que militantes que aseguran hablar "en nombre del pueblo", o que quieren dirigirse a los trabajadores, se expresen en la lengua que todos entienden, es la más mínima cosa. (Cabe recordar que los militantes que están al origen de *Combat Ouvrier*, organización antillesa de nuestra tendencia, al editar, a partir de mediados de los años sesenta un boletín regular, el "Gros Kâ", han sido los primeros en escribir



La "Conférence des dernières colonies françaises" en Guadeloupe, en avril 1985. La banderole est écrite en créole.

The "Conference of France's Last Colonies" held in Guadeloupe, April 1985. The banner is in Creole.

La "Conferencia de las últimas colonias francesas" en Guadalupe, en abril de 1985. La banderola está escrita en lengua criolla.



Dans les couches pauvres de la population le créole est souvent la seule langue parlée couramment.

Creole is often the only language fluently spoken among the poorer sections of the population.

En las capas pobres de la población la lengua criolla es a menudo la única lengua hablada con soltura.

Le problème du créole en Guadeloupe et en Martinique

ont été les premiers à écrire systématiquement en créole pour s'adresser aux travailleurs de l'émigration antillaise en France.

Mais pour les nationalistes, ce dont il s'agit, c'est que le créole soit la langue nationale exclusive, qui devrait avoir dans un futur État indépendant le statut de langue officielle.

Les militants nationalistes ont choisi d'en faire un de leurs chevaux de bataille dans la lutte contre leurs adversaires politiques.

Pourquoi les nationalistes ont-ils cette politique — car c'est bien un choix politique ?

LE CRÉOLE, LANGUE ISSUE DE LA COLONISATION

Le créole est la langue créée lors des rapports entre colons français et esclaves noirs originaires d'Afrique. Il s'est imposé assez rapidement comme idiome, vu la faiblesse du peuplement blanc de langue française par rapport

au nombre élevé d'esclaves ; vu aussi l'origine géographique très diverse des esclaves, qui ne se comprenaient pas entre eux, pas plus qu'ils ne comprenaient la langue du propriétaire d'esclaves.

C'est donc une langue simplifiée au départ qui s'est construite avec, comme principal apport, le français et ses différentes variantes de l'Ouest de la France, d'où était originaire un fort pourcentage de colons.

L'essentiel du vocabulaire est d'origine française, avec des apports anglais et espagnols, Anglais et Espagnols ayant été eux aussi grands colonisateurs de la région. L'apport africain est faible, de même que celui des Amérindiens que les colons français ont massacrés en arrivant dans les îles.

Avec ces différents apports, le créole a évolué, s'est constamment modifié et transformé. D'autant que les Antilles (à part Haïti, indépendante depuis 1804 et victime pendant longtemps d'un blocus de fait par l'État français) ont été jusqu'à la fin du XIX^e siècle une région

The Problem of Creole in Guadeloupe and Martinique

a regular newsletter, *Gros Kâ*, in the mid-1960s).

But for the nationalists, the problem is to make Creole the exclusive national language, which, in a future independent state, should have an official language status.

The nationalist militants have chosen to make this one of their battle cries in the struggle against their political adversaries.

Why do the nationalists have this policy (for it is a political choice) ?

CREOLE, A LANGUAGE ORIGINATING FROM COLONIZATION

Creole is a language originating from the relationships between the French colonists and the black slaves who came from Africa. It quite rapidly became the dialect of the region due to the small number of white French-speaking colonists compared to the

number of slaves; and also due to the varied geographical origins of the slaves, who did not understand each other — any more than they understood the language of the slave-owners.

Creole was, therefore, from the beginning, a simplified language based mainly on French and its various dialects from the west of France, where a great proportion of the colonists originated from.

Most of the vocabulary is of French origin, with a number of additions from English and Spanish, left over from the colonial influence of those countries in the region. Only a small number of words were taken from African sources or borrowed from the native American tribes — most of whom were slaughtered by the French settlers who came to the islands.

On the basis of these various contributions, Creole continued to evolve and was constantly modified and transformed as the West Indies (except Haiti, which became independent in 1804 and was for a long time

El problema de la lengua criolla en Guadalupe y en Martinica

sistemáticamente en lengua criolla para dirigirse a los trabajadores de la emigración antillesa en Francia).

Pero para los nacionalistas, lo que se trata es que la lengua criolla sea el idioma nacional exclusivo, que debería tener en un futuro Estado independiente el estatus de idioma oficial.

Los militantes nacionalistas han elegido hacer de ella uno de sus caballos de batalla en la lucha contra sus adversarios políticos.

¿Por qué tienen esta política —ya que es efectivamente una opción política— los nacionalistas?

LA LENGUA CRIOLLA ES DE ESTIRPE COLONIAL

La lengua criolla es el idioma creado durante el trato entre colonos franceses y esclavos negros procedentes de África. Se impuso bastante rápidamente como idioma, teniendo en cuenta la escasez del asentamiento blanco de lengua francesa con relación al mayor número de esclavos y teniendo también en cuenta la

gran diversidad de origen geográfico de los esclavos, quienes no se entendían entre ellos, como tampoco podían entender la lengua del propietario de esclavos.

Fue pues un idioma simplificado al principio el que se construyó, teniendo como principal aporte el francés y sus diferentes variantes del Oeste de Francia de donde procedía un fuerte porcentaje de colonos.

Lo esencial del vocabulario es de origen francés, con aportes ingleses y españoles, los Ingleses y los Españoles habiendo sido ellos también grandes colonizadores de la región. El aporte africano es escaso al igual que el de los amerindios a quienes los colonos franceses masacraron al llegar a las islas.

Con esos diferentes aportes, la lengua criolla ha evolucionado, se ha modificado constantemente y se ha transformado. Tanto más que las Antillas (aparte Haití, independiente desde 1804 y víctima durante mucho tiempo de un bloqueo de facto por parte del Estado francés) han sido hasta fines del siglo 19 una región de

Le problème du créole en Guadeloupe et en Martinique

d'immigration, avec des apports nouveaux diversifiés.

Nous parlerons ici essentiellement du problème du créole tel que les nationalistes le posent en Martinique et en Guadeloupe. Mais le créole est aussi parlé, dans la région, dans plusieurs îles où la langue officielle est l'anglais — La Dominique ou Sainte-Lucie par exemple — et surtout à Haïti où, si la bourgeoisie et "l'élite" utilisent le français, la langue unique de l'écrasante majorité de la population est le créole.

Aux Antilles dites "françaises" où le français et le créole s'utilisent côte à côte, c'est le français qui est la langue exclusive de l'administration.

Le créole est la langue maternelle pour à peu près tout le monde. Mais dans les couches pauvres de la population, le créole est souvent la seule langue parlée couramment, bien que le français soit compris. Pendant longtemps le créole, langue des pauvres, a été méprisé et humilié parce que ceux qui le parlaient l'étaient.

Dans la petite-bourgeoisie, on parle aujourd'hui couramment les deux langues — le créole étant d'autant plus utilisé que l'on s'éloigne de la sphère des relations officielles et protocolaires. Mais jusqu'à une période récente, la petite-bourgeoisie de Guadeloupe et de Martinique — comme d'ailleurs celle de Haïti — affichait envers le créole un mépris qui reflétait son ambition de faire partie de "l'élite" et d'en avoir les privilèges économiques.

Les véritables richesses matérielles, la terre, les capitaux les plus importants, le contrôle de l'import-export, et la prédominance sociale appartenaient — et appartiennent aujourd'hui encore dans une large mesure — aux "békés", ces Blancs locaux descendants des anciens propriétaires d'esclaves. Restaient donc les professions dites libérales, qui étaient l'enjeu de la course aux diplômes : c'était la voie pour accéder à la couche des notables, vivant dans l'ombre des "békés". La petite-bourgeoisie a été longtemps farouchement partisan du français, langue de cet enseignement qui devait leur

The Problem of Creole in Guadeloupe and Martinique

the victim of a *de facto* blockade by the French state) were populated by immigrants of various origins until the end of the nineteenth century.

We will deal mainly with the problem of Creole as it is raised by the nationalists in Martinique and Guadeloupe. However, Creole is also spoken throughout the region in islands where English is the official language — Dominica or St. Lucia for instance — as well as in Haiti, where Creole is the only language of the overwhelming majority of the people, even if the bourgeoisie and the so-called "elite" use French.

In the so-called "French" West Indies, French is used alongside Creole, but is the exclusive language of the administration.

Creole is almost everyone's mother tongue, but is usually the only fluent language of the poorer layers of the population, though French is understood. For a very long time, Creole, the language of the poor, was scorned and shamed because those who spoke it were looked down upon and despised.

Today, the petty bourgeoisie speaks both languages, though Creole is used increasingly as one moves further away from the sphere of official situations and ceremonies. Until fairly recently however, in Guadeloupe and Martinique — as well as in Haiti — the petty bourgeoisie used to consider Creole with a scorn that reflected its ambition of becoming part of the "elite" — and of enjoying its economic privileges.

The real material wealth — land, big capital, control over foreign trade — and social dominance, used to belong and to a large extent still belongs to the *Békés*, the native white descendants of the slave-owners of the past. The only road that was left open to enter the ruling circle subsisting in the shadow of the *Békés* was through becoming a member of the liberal professions: hence the race for diplomas and the petty bourgeoisie's unflinching support of French. French was the language in which they were taught, it allowed them to

El problema de la lengua criolla en Guadalupe y en Martinica

inmigración con nuevos y diversificados aportes.

Hablaremos aquí esencialmente del problema de la lengua criolla tal como los nacionalistas lo plantean en Martinica y en Guadalupe. Pero la lengua criolla también es hablada, en la región, en varias islas en donde la lengua oficial es el inglés — La Dominica o Santa-Lucía por ejemplo — y sobre todo en Haïti donde, si bien la burguesía y la "élite" emplean el francés, el único idioma de la aplastante mayoría de la población es la lengua criolla.

En las Antillas llamadas "francesas" donde el francés y la lengua criolla se utilizan juntas, el francés es la lengua exclusiva de la administración.

La lengua criolla es la lengua maternal para casi todo el mundo. Pero en las capas pobres de la población, la lengua criolla es a menudo la única lengua hablada con soltura, aunque se entienda el francés. Durante mucho tiempo la lengua criolla, lengua de los pobres, ha sido despreciada y humillada porque así lo eran aquéllos que la hablaban.

La pequeña burguesía habla ahora fluidamente los dos idiomas: la lengua criolla utilizándose más a medida que uno se aleja de las esferas oficiales y protocolares. Pero hasta hace un período reciente, la pequeña burguesía de Guadalupe y Martinica — como por otro lado la de Haïti — pregonaba hacia la lengua criolla un desprecio que reflejaba su ambición por formar parte de la "élite" y de tener los privilegios económicos.

Las verdaderas riquezas materiales, las tierras, los capitales más importantes, el control de la importación-exportación, y la predominancia social, pertenecían — y pertenecen aún ahora en gran medida — a los "békés", esos blancos locales descendientes de los antiguos propietarios de esclavos. Quedaban pues las profesiones llamadas liberales que eran el objetivo de la carrera por obtener diplomas: era la vía de acceso al nivel de los notables, que viven bajo el manto de los "békés". La pequeña burguesía fue mucho tiempo ferozmente partidaria del idioma francés, idioma cuyo aprendizaje

Le problème du créole en Guadeloupe et en Martinique

ouvrir la possibilité de devenir médecins, enseignants ou avocats ; langue aussi de ces "békés" qu'on enviait et cherchait à imiter.

En Haïti, la petite-bourgeoisie noire se trouvait là aussi socialement écartée, mais par la bourgeoisie mulâtre. D'où une course similaire aux diplômes.

Mais cette promotion sociale, quoique réelle, ne pouvait pas gommer la réalité coloniale, ni supprimer toutes les injustices dont pouvaient être victimes les petits-bourgeois, qui demeuraient colonisés, en dépit de leur assimilationnisme envers la métropole.

Aussi, d'assimilationniste, la petite-bourgeoisie ou du moins une fraction d'entre elle allait devenir anti-colonialiste. La prise du pouvoir par Fidel Castro à Cuba, ainsi que la guerre d'Algérie allaient favoriser la montée du sentiment national, notamment chez les étudiants. Ce tournant fut pris à la fin des années cinquante et au début des années soixante.

The Problem of Creole in Guadeloupe and Martinique

hope they would become doctors, teachers or lawyers one day; it was also the language of the *Békés* they envied so much and tried to imitate.

In Haiti, the black petty bourgeoisie was also left on the sidelines socially-speaking — by a mulatto bourgeoisie in this case — bringing about a similar race for diplomas.

Yet, this kind of social advancement, though it was a fact, could not erase the colonial reality, nor suppress all the injustices hitting the petty bourgeoisie, who remained under colonial rule, despite their wish to assimilate with the home country.

So the petty bourgeoisie, or at least part of it, switched from being assimilationists to being anti-colonialists. Both Fidel Castro's seizure of power in Cuba and the Algerian war encouraged an increase in national feelings, especially among students. This change took place in the late fifties and early sixties.

El problema de la lengua criolla en Guadalupe y en Martinica

debía abrirles la posibilidad de ser médicos, profesores o abogados; idioma también de esos "bekés" a los que se envidiaba y se quería imitar.

En Haití, la pequeña burguesía negra se encontraba también socialmente aislada, pero por la burguesía mulata. De ahí, una carrera similar por los diplomas.

Pero esa promoción social aunque verdadera, no podía borrar la realidad colonial ni suprimir todas las injusticias de las que podían ser víctimas los pequeño-burgueses que quedaban colonizados a pesar de su deseo de asimilarse con la metrópoli.

Por eso, de asimilacionista, la pequeña burguesía o por lo menos una fracción de ella iba a volverse anticolonialista. La toma del poder por Fidel Castro en Cuba, así como la guerra de Argelia iban a favorecer la ascensión del sentimiento nacional, en particular entre los estudiantes. Ese viraje se tomó al final de los años 50 y principios de los sesenta.

En ces quelques années, la revendication de l'indépendance se développa parmi les intellectuels de Guadeloupe et de Martinique.

QUE VEULENT LES NATIONALISTES ?

Concernant la question de la langue, la position des nationalistes a évolué avec le temps.

Tout d'abord, ils ont proclamé la nécessité "*d'aller aux masses*" pour donner une base populaire à la revendication d'indépendance nationale. Et pour mieux y parvenir, il fallait parler la langue qu'elles comprenaient le mieux : le créole.

En "*allant aux masses*" pour les gagner à leur politique, à la fin des années soixante et au début des années soixante-dix, les nationalistes ont effectivement rencontré le problème d'une population peu alphabétisée (l'alphabétisation aux Antilles sous domination française date du début des années cinquante), une population

Within a few years, the demand for independence developed among the intellectuals in Guadeloupe and Martinique.

WHAT DO THE NATIONALISTS WANT?

The nationalists' position on the question of the language has evolved over the years.

From the beginning, they proclaimed the necessity of "going to the masses" to find a popular base for their demand for national independence. But in order to go to the masses more easily, it was necessary to speak to the populations in the language they understood best, Creole.

In the late sixties and early seventies, when the nationalists went "to the masses" to win them over to their policy, they confronted the problem of a population most of whom were not literate (in the French-dominated West Indies, teaching people to

En esos pocos años, la reivindicación de la independencia se desarrolló dentro de los círculos intelectuales de Guadalupe y Martinica.

¿QUÉ QUIEREN LOS NACIONALISTAS?

En lo concerniente al problema de la lengua, la posición de los nacionalistas ha evolucionado con el tiempo.

En primer lugar, proclamaron la necesidad de "ir a las masas" para dar una base popular a la reivindicación de independencia nacional. Y para lograrlo mejor, era necesario hablar la lengua que ellas comprendían mejor: la lengua criolla.

"Yendo a las masas" para ganarlas a su política, a fines de los años 1960 y principios de los años 1970, los nacionalistas encontraron en efecto el problema de una población poco alfabetizada (la alfabetización de las Antillas bajo dominio francés se hizo a principios de los años 1950), una población que hablaba casi únicamente

Le problème du créole en Guadeloupe et en Martinique

qui parlait presque uniquement le créole. C'est au cours des luttes de masse et des grèves à la campagne qu'ils se lièrent aux paysans au début des années soixante-dix et acquirent le début de l'influence qui est la leur aujourd'hui en Guadeloupe.

A la recherche d'un support pour étayer leur revendication de l'indépendance, les nationalistes ont trouvé la langue, comme ils ont trouvé, par exemple, le "gros-ka" (la musique d'origine africaine qui est vivace avant tout à la campagne). Ce qu'ils n'ont pas trouvé, ils l'ont inventé : le drapeau, l'hymne national.

Il n'y eut pas de débat sur le drapeau, ni sur l'hymne "national", parce que c'étaient des éléments purement artificiels. Il y eut quelques discussions à propos du "gros-ka".

Seul le créole a réellement posé problème, soulevant débats et discussions parce que le créole est partie intégrante de la vie de la population. A ce problème, les nationalistes ont répondu par... le symbole.

La langue nationale allait entrer parmi les symboles du nationalisme : il y avait l'organisation nationale, avec le drapeau national, il y avait la musique nationale, la culture nationale. Il y aura donc avec tout cela, la langue nationale. Si une langue créole, différente du français, n'avait pas existé, les nationalistes auraient trouvé autre chose.

Si leur problème était, un temps, d'être compris par les couches populaires, leur préoccupation politique est de faire ressortir — et au besoin d'inventer — des différences prétendument "nationales". Il s'agit d'orienter, de canaliser le sentiment d'oppression coloniale et raciale ressenti par les masses dans le sens d'un "micro-nationalisme" guadeloupéen ou martiniquais, destiné à servir de justification à la création d'États indépendants de la puissance colonisatrice — la France — oui, bien sûr, mais indépendants aussi les uns par rapport aux autres, c'est-à-dire isolés les uns des autres.

C'est bien là le fond politique dans l'utilisation du créole par les nationalistes. Les nationalistes veulent leur

The Problem of Creole in Guadeloupe and Martinique

read and write was undertaken only in the early fifties), and who spoke almost exclusively Creole. In the early seventies, they developed close ties with the peasants during mass struggles and strikes in rural areas, and laid the basis of the influence which they now have in Guadeloupe.

In their search for a prop to back up their claim for independence, the nationalists came across the problem of language, in the same way as they came across *gros-kâ* for example (the music of African origin which is still popular in the countryside). The rest, that is, the flag, the national anthem, they simply made up.

There was no debate about the flag or the "national" anthem, because they were purely artificial devices; there were few discussions over *gros-kâ*.

But Creole really created a problem and gave rise to debates and discussions because it was an integral part of people's lives. However, to this problem, the nationalists have replied with... symbols.

The national language has been made into a symbol of nationalism. There was a national organization, with a national flag. There was a national music and a national culture. And on top of it, there was a national language. If a Creole language, different from French, had not existed, the nationalists would no doubt have found something else.

If, for a while, their problem was to make themselves understood by ordinary people, their present political preoccupation is to underline — and, if need be, invent — so-called "national" differentiations. They guide and steer the masses' feelings against colonial and racial oppression toward a Guadeloupean or Martiniquese "micro-nationalism", to justify the creation of independent states, independent from the colonial power — in this case France — to be sure, but also independent, that is, isolated, from one another.

This is what lies at the core of the political utilization of Creole by the nationalists. They are after their own

El problema de la lengua criolla en Guadalupe y en Martinica

la lengua criolla. Es en el curso de las luchas de masas y de las huelgas en el campo cuando se ligaron a los campesinos a principios de los años 70 y ganaron el inicio de la influencia que hoy en día tienen en Guadalupe.

En busca de un apoyo para sostener su reivindicación de independencia, los nacionalistas encontraron el idioma, como ellos encontraron por ejemplo el "Gros Ka" (la música de origen africano, vivaz sobre todo en el campo). Lo que no encontraron, lo inventaron: la bandera y el himno nacional.

No hubo debate sobre la bandera, ni sobre el himno "nacional", porque eran elementos puramente artificiales. Hubo algunas discusiones a propósito del "Gros Ka".

Sólo la lengua criolla ha planteado realmente un problema, ocasionando debates y discusiones porque la lengua criolla es una parte integrante de la vida de la población. A ese problema los nacionalistas han respondido por... el símbolo.

La lengua nacional iba a formar parte de los símbolos del nacionalismo: había la organización nacional, con la bandera nacional, había la música nacional, la cultura nacional. Habrá pues además de todo eso un idioma nacional. Si una lengua criolla, diferente del francés, no hubiera existido, los nacionalistas habrían encontrado otra cosa.

Si el problema de los nacionalistas fue, durante un tiempo, el de ser entendidos por las capas populares, su preocupación política es la de hacer sobresaltar — y en último caso inventar — diferencias pretendidamente "nacionales". Se trata de orientar, canalizar, el sentimiento de opresión colonial y racial experimentado por las masas en dirección a un "micronacionalismo" guadalupéño o martiniquense, destinado a servir de justificación a la creación de Estados independientes de la potencia colonizadora — Francia — sí, por supuesto, pero independientes los unos de los otros, es decir aislados los unos de los otros.

Este es el fondo político de la utilización de la lengua criolla para los nacionalistas. Ellos quieren su Estado

Le problème du créole en Guadeloupe et en Martinique

État national, celui qui défendra les intérêts des classes qu'ils ont pour ambition de représenter : la bourgeoisie et la petite-bourgeoisie autochtones. Ces bourgeoisies et petites-bourgeoisies guadeloupéennes ou martiniquaises n'ambitionnent pas, mais alors pas du tout, que soient brisées les barrières artificielles que les puissances coloniales ont dressées entre les Grandes Antilles et les Petites Antilles, entre les zones anglophones, créolophones ou hispanophones, entre chaque île ; que soit unifiée une région caraïbe que tout son passé comme son intérêt économique présent devraient unifier. Non, le nec plus ultra pour ce nationalisme étrié, comme pour la bourgeoisie petite et peureuse qu'il représente, c'est de disposer de l'appareil d'un micro-État, dérisoire face aux impérialismes de la région, mais suffisant pour assurer les tâches de police de la bourgeoisie nationale face à ses classes laborieuses.

Dans tous les domaines, le créole compris, les nationalistes soulignent, grossissent, mettent au pinacle, voire inventent, tout ce qui sépare, tout ce qui isole, tout

ce qui semble justifier l'idée que la Guadeloupe et la Martinique, malgré la taille minuscule de ces îles et la faiblesse de la population, une fois débarrassées de l'oppression coloniale, doivent chacune se replier sur son île, chacune avec son État, séparées l'une de l'autre, séparées même de La Dominique située entre les deux.

Alors, on souligne que la Guadeloupe c'est à part ; la preuve en est que le créole guadeloupéen est différent du français comme du créole martiniquais.

Même dans le choix d'une écriture et d'une orthographe pour le créole, c'est la préoccupation politique de se distinguer et même de se couper des origines françaises qui a conduit à condamner toute référence à l'étymologie ou à l'histoire de la langue créole.

Une écriture basée sur l'étymologie aurait au moins l'avantage de montrer la filiation entre le français et le créole, avantage important, au moment où la population est alphabétisée en français, et où la quasi-totalité de ce qui est écrit est en français.

The Problem of Creole in Guadeloupe and Martinique

national state which will stand for the interests of the classes they want to become the spokesmen of the native bourgeoisie and petty bourgeoisie. The Guadeloupean or Martiniquese bourgeois and petty bourgeois people do not at all want to do away with the artificial barriers which the colonial powers have erected between the Greater and Lesser Antilles, between the English-, Creole- and Spanish-speaking zones, and between each and every island; they do not want the unification of the whole Caribbean region which is what ought to happen in view of both the region's past history and its present economic interests. But no, the ultimate point of their narrow nationalism, as for the fearful and smallish bourgeoisie it speaks for, is to control the state machine of a micro-state — a very ridiculous thing given the presence of the various imperialisms in the area, but quite sufficient for the national bourgeoisie to maintain its law and order against the working masses.

This is why nationalists are so eager to underline, magnify, eulogize or even invent any specific features — and Creole is one of them — which make Guadeloupe

or Martinique stand out and appear as being different, in an attempt to justify the idea, that once colonial oppression is over, such tiny islands with such a small population should withdraw into themselves, have their own "national" state, separated from each other, separated even from Dominica which lies between the two of them.

So, the fact that Guadeloupe is different is magnified — the proof being that the Guadeloupean Creole is different from French as well as from the Creole spoken in Martinique.

Their political preoccupation is to distinguish Creole from French or even to cut it off from its French roots even when they deal with the written form and orthographic rules for Creole. This has led them to condemn any kind of reference to the etymology of words or to the history of the Creole language.

A written language based on etymology at least would have the advantage of showing the relationship between French and Creole — a crucial advantage when people are taught to read and write in French and when almost anything that is written is in French.

El problema de la lengua criolla en Guadalupe y en Martinica

nacional, aquél que defenderá los intereses de las clases que ambicionan representar: la burguesía y la pequeña burguesía autóctonas. Estas burguesías y pequeño-burguesías guadalupeñas o martiniquenses no ambicionan, pero en absoluto, que se rompan las barreras artificiales que las potencias coloniales han levantado entre las Grandes Antillas y las Pequeñas Antillas, entre las zonas anglofonas, criollofonas o hispanofonas, entre cada isla; que sea unificada una región caribeña cuyo pasado como su interés económico actual, debería unificar. No, el nec plus ultra para ese nacionalismo estrecho, como para la burguesía pequeña y miedosa que representa, es el de disponer del aparato de un micro-Estado, irrisorio ante los imperialismos de la región, pero suficiente para asegurar el cumplimiento de las tareas policiacas de la burguesía nacional ante sus clases trabajadoras.

En todos los dominios, incluyendo la lengua criolla, los nacionalistas señalan, agrandan, ponen en el pináculo, incluso inventan, todo lo que separa, todo lo que

aísla, todo lo que parece justificar la idea de que Guadalupe y Martinica, a pesar del tamaño minúsculo de las islas, la población reducida, una vez liberada de la opresión colonial deben replegarse cada una sobre su isla, cada una con su Estado, separadas las unas de las otras, separadas incluso de La Dominica situada entre las dos.

Entonces, se señala que Guadalupe, es aparte: la prueba está en que la lengua criolla guadalupeña es diferente tanto del francés como del "criollo" martiniquense.

Inclusive en la elección de una escritura y de una ortografía para el "criollo", es la preocupación política en distinguirse e incluso en cortarse de los orígenes franceses la que condujo a condenar toda referencia a la etimología o a la historia de la lengua criolla.

Una escritura sobre la base de la etimología hubiera tenido por lo menos la ventaja de demostrar la filiación entre el francés y la lengua criolla, ventaja importante en un momento en el cual la población está alfabetizada en francés y cuando la casi totalidad de lo que se escribe está en francés.



"Nous pas Français", inscription en créole à côté du drapeau de la Guadeloupe lors d'une campagne électorale.

During an election campaign: "We are not French", written in Creole, is next to the Flag of Guadeloupe.

"Nosotros no franceses", inscripción en lengua criolla, al lado de la bandera de Guadalupe, durante una campaña electoral.

The Problem of Creole in Guadeloupe and Martinique

Furthermore, by cutting Creole off from the main source of its vocabulary, from its etymology and from its history, the nationalists stand for a written form which varies from one Creole-speaking island to the next! Which does not help communication . . . but that is not their aim. Basically, the petty bourgeoisie's attitude toward the poorer classes has not changed. Yesterday, it was in favor of assimilation. Today, a whole section of it goes for nationalism. And just like yesterday, when this petty bourgeoisie forbade the use of Creole "for the good" of the illiterate majority who needed French to achieve some sort of social promotion, today it pretends to impose Creole as the only language — even if the people are opposed to its exclusive use.

In both cases, we see the same contempt for the feelings and interests of the people, the same lack of democratic spirit. Today's nationalist petty bourgeoisie has not come up with anything new: it is simply adopting yesterday's pro-assimilation attitude — turned inside out.

El problema de la lengua criolla en Guadalupe y en Martinica

Además, cortando voluntariamente al "criollo" de la fuente principal de su vocabulario, de su etimología y de su historia, ¡los nacionalistas defienden una escritura que varía de una isla criollofona a otra! Lo que no favorece la comunicación... pero no está hecho para eso. En cuanto al fondo, la actitud de la pequeña burguesía hacia las capas pobres no ha cambiado. Ayer estaba por la asimilación. Hoy, toda una fracción de ella se dirige hacia el nacionalismo. Pero al igual que ayer prohibía el empleo de la lengua criolla "para el bien" de los ignorantes que debían a toda costa aprender el francés para su ascensión social, hoy pretenden imponer la lengua criolla, incluso si la población está opuesta a su uso exclusivo.

En un caso como en el otro aparece el mismo desprecio por los sentimientos y los intereses de la población, la misma falta de espíritu democrático. La pequeña burguesía nacionalista de hoy no ha inventado nada: hoy no hace sino volver a tomar, pero en sentido contrario, la actitud en favor de la asimilación que tenía ayer.

De plus, en coupant volontairement le créole de la source principale de son vocabulaire, de son étymologie et de son histoire, les nationalistes défendent une façon d'écrire variant d'une île créolophone à une autre! Ce qui ne favorise pas la communication... mais ce n'est pas fait pour. Quant au fond, l'attitude de la petite-bourgeoisie envers les couches pauvres n'a pas changé. Hier, elle était assimilationniste. Aujourd'hui, toute une fraction d'entre elle verse dans le nationalisme. Mais de même qu'hier elle interdisait l'emploi du créole "pour le bien" des ignorants qui devaient à tout prix apprendre le français pour leur promotion sociale, aujourd'hui elle prétend imposer le créole, même si la population est opposée à son usage exclusif.

Dans un cas comme dans l'autre, il y a le même mépris des sentiments et des intérêts de la population, le même manque d'esprit démocratique. La petite-bourgeoisie nationaliste d'aujourd'hui n'a rien inventé: elle ne fait que reprendre aujourd'hui, mais en sens inverse, l'attitude assimilationniste qu'elle avait hier.

It must be added that the nationalist petty bourgeoisie's present attitude on Creole might well be forgotten if and when they come to power. After Creole has fulfilled its role at the service of the nationalist policies, it might well be that the "elite" at the head of the state of Guadeloupe or Martinique will no longer consider using it as an official language — at least not on a parity with French.

The example of Haiti is an eloquent one in this respect. The national bourgeoisie has not been able to give even a minimum of education to the enormous majority of the population so that they could speak or write French — which the bourgeoisie itself uses. But neither has it bothered to use Creole in the administration, in the political life, or the functioning of the state apparatus. (In fact, after two centuries of being independent, the Haitians are still discussing whether Creole should be recognized as an official language by their future constitution!)

Dicho sea de paso, la actitud de la pequeña burguesía nacionalista con respecto a la lengua criolla no prejuzga la actitud que tomará mañana si llega al poder. Nada garantiza que, en cuanto la lengua criolla haya desempeñado su rol como tema de agitación en la propaganda nacionalista, la "élite" al frente del Estado de Guadalupe o de Martinica, se preocupe solamente de hacerla considerar como un idioma de comunicación oficial por lo menos al mismo nivel que el francés.

El ejemplo de Haití es elocuente al respecto. No sólo la burguesía nacional de dicho país fue incapaz de dar a la población una instrucción escolar, que le permita hablar y escribir en el francés que la burguesía, ella, utiliza, sino que ni siquiera ha permitido el uso de la lengua criolla, idioma exclusivo de la aplastante mayoría de la población, en la vida administrativa, en la vida política, en el funcionamiento del Estado. (Luego de casi dos siglos de independencia, ¿se está discutiendo hoy si la lengua criolla debe ser reconocida como idioma oficial en la futura constitución!) Para la burguesía

Le problème du créole en Guadeloupe et en Martinique

Soit dit en passant, l'attitude de la petite-bourgeoisie nationaliste vis-à-vis du créole ne préjuge pas de l'attitude qu'elle adoptera demain, si elle accède au pouvoir. Rien ne dit même que, dès lors que le créole aura rempli son rôle au service de la politique nationaliste, "l'élite" à la tête de l'État de la Guadeloupe ou de la Martinique se soucie même seulement de le considérer comme une langue de communication officielle, au moins au même titre que le français.

L'exemple de Haïti est éloquent à cet égard. Non seulement la bourgeoisie nationale de ce pays n'a pas été capable de donner à la population l'instruction scolaire lui permettant de parler et d'écrire le français que la bourgeoisie, elle, utilise, mais elle n'a même pas permis que le créole, la langue exclusive de l'écrasante majorité de la population, soit utilisé dans la vie administrative, dans la vie politique, dans le fonctionnement de l'État. (Après près de deux siècles d'indépendance, on en est à discuter aujourd'hui si le créole doit être reconnu comme langue officielle dans la future constitution!)

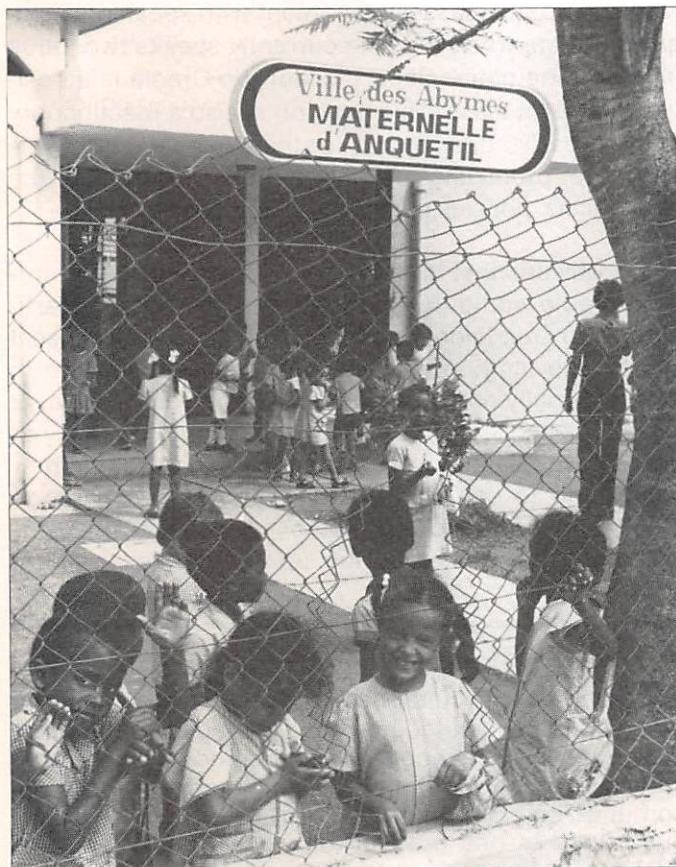
Pour la bourgeoisie, pour les dirigeants de l'État, il n'y a pas de problème : ils ont le choix des langues. Au français qui est leur langue officielle, et au créole, s'ajoutent bien souvent l'anglais ou/et l'espagnol.

LE PROBLÈME RÉEL EST UN PROBLÈME DE CLASSE

En Guadeloupe et en Martinique, les plus pauvres n'utilisent pas le français, car ils ont le minimum possible de relations avec le monde officiel. Le peu de français qu'ils ont appris à l'école, ils l'ont oublié en grande partie, car ils n'ont pas les moyens d'accéder à ces concentrés de culture que sont par exemple les livres.

Alors, il leur reste le créole, car la société coloniale ne leur a pas permis d'avoir autre chose, ni plus. Et un grand nombre d'entre eux ressentent comme une véritable promotion, pour eux ou leurs enfants, le fait d'avoir accès au français. Ce n'est pas un hasard si l'opposition à l'enseignement du créole ou en créole est très forte

The Problem of Creole in Guadeloupe and Martinique



Ecole maternelle à la Guadeloupe. Pour beaucoup de pauvres l'accès au Français est ressenti comme une promotion.

A kindergarden in Guadeloupe. For many poor people, the access to French is felt to be a promotion.

Escuela para infantes en Guadalupe. Para muchos pobres el acceso a la lengua francesa es resentido como una promoción.

As for the bourgeoisie and the leaders of the state, they have no problem: they have a choice of languages. To French, their official language, and Creole, they often add English or Spanish or both.

THE REAL PROBLEM IS A CLASS PROBLEM

In Guadeloupe and Martinique, the poorer people do not use French, having as little relations as possible with officialdom. Most of whatever French they learned at school they have forgotten, as they have been deprived of the means of coming into contact with culture as concentrated in books for example.

They are thus left with Creole: the colonial system has nothing else, nothing better to offer them. A good number of them view the access to French for themselves or for their children as a real promotion. It is no surprise then that the opposition to the teaching of Creole or education in Creole is so strong among the

El problema de la lengua criolla en Guadalupe y en Martinica

sía, para los dirigentes del Estado, no hay problema: pueden elegir los idiomas. Al francés que es su idioma oficial, y a la lengua criolla se suman muy a menudo el inglés o/y el español.

EL VERDADERO PROBLEMA ES EL PROBLEMA DE CLASE

En Guadalupe y Martinica, los más pobres no utilizan el francés, porque tienen el mínimo de relaciones posibles con el mundo oficial. Lo poco de francés que han aprendido en la escuela, lo han olvidado en gran parte, porque no han tenido los medios para acceder a esos concentrados de cultura que son por ejemplo los libros.

Entonces, les queda la lengua criolla, porque la sociedad colonial no les permitió tener otra cosa, ni más. Y varios de ellos sienten como un verdadero ascenso, para ellos mismos o sus hijos, el hecho de poder acceder al francés. No es una casualidad si la oposición a la enseñanza de la lengua criolla o en len-

Le problème du créole en Guadeloupe et en Martinique

dans les milieux populaires — qui vivent cela comme un moyen de les empêcher d'accéder à la culture.

Il est plus facile de réclamer l'enseignement du créole ou en créole quand on s'exprime déjà en deux ou trois langues (ce qui est à la portée des intellectuels), que d'avoir la même position quand on ne possède que le créole.

Le "*créole est opprimé*", disent volontiers les nationalistes, qui parlent aussi à propos du créole de "*force jugulée*" qui ne demanderait qu'à se libérer.

Mais ce sont les classes exploitées, les pauvres qui sont opprimés. Les nationalistes mettent les choses à l'envers. Volontairement.

Pour ne pas dire, volontairement, que ce n'est pas le créole qu'il faudrait délivrer de son oppression, mais c'est la population pauvre, c'est la classe ouvrière qui doivent se libérer de l'exploitation et de toutes les formes d'oppression, y compris culturelle, qui en découlent! Pour ne pas répondre, volontairement, à la ques-

tion : pourquoi, alors que l'élite parle couramment deux, trois ou quatre langues, la masse du peuple doit-elle se contenter d'une seule? La position des nationalistes sur le créole est une position de classe... C'est aussi une position réactionnaire, rétrograde, qui n'ouvre pas plus les portes de l'avenir devant les classes exploitées, sur le plan culturel, que la politique nationaliste ne les ouvre sur le plan politique.

Bien sûr, en cas de révolution prolétarienne, le créole trouverait tout naturellement sa place, en Martinique, en Guadeloupe, aussi bien qu'en Haïti d'ailleurs, simplement parce que ce sera la langue des classes pauvres au pouvoir. Et bien évidemment, un pouvoir révolutionnaire prolétarien favoriserait le créole, tout simplement pour que les classes les plus pauvres non seulement s'expriment, mais pour qu'elles puissent contrôler le pouvoir et y participer, pleinement. Il n'y a pas de pouvoir réellement démocratique, c'est-à-dire réellement exercé et contrôlé par les classes les plus pauvres sans le créole,

The Problem of Creole in Guadeloupe and Martinique

poorer people — who consider it as a way of keeping them away from culture.

It is easy to demand that Creole be taught or subjects be taught in Creole when you already speak two or three languages (which is the privilege of the intellectuals). It is a different story when your only language is Creole.

"Creole is oppressed", the nationalists say: they also speak of it as a "restrained force" waiting to be liberated.

But in fact, it is the exploited classes, the poor who are oppressed. The nationalists put things upside down. Willfully.

They do it to avoid saying that what needs to be liberated is not Creole but the poor people, the working class: they are the ones who must free themselves from exploitation and from all ensuing forms of oppression, including cultural oppression! The nationalists put things upside down to avoid answering the question:

why should the masses be content with speaking a single language when the elite currently speaks two, three or four? The nationalists' position on Creole is a position based on class. This position is also a reactionary and regressive one, which, for the exploited classes, is no more promising on the cultural level than the nationalists' policies are on the political one.

It is obvious that in the event of a proletarian revolution, Creole would thus naturally find its place in Martinique and Guadeloupe, as well as in Haiti — because it will be the language of the poor classes who are in power. Equally obvious, a proletarian power would favor Creole, because the poorer classes would need it not only to express themselves but also to control the new power and to participate fully in it. There can be no really democratic power, that is, no power really exercised and controlled by the poorer classes, without

El problema de la lengua criolla en Guadalupe y en Martinica

gua criolla es muy fuerte en los medios populares, donde se percibe como una forma de impedirles el acceso a la cultura.

Es más fácil reclamar la enseñanza de la lengua criolla o en lengua criolla cuando uno ya se expresa en dos o tres lenguas (lo que está al alcance de los intelectuales) que tener la misma posición cuando sólo se domina la lengua criolla.

"la lengua criolla es oprimida" dicen de buena gana los nacionalistas, quienes también hablan a propósito de la lengua criolla como de una "fuerza yugulada" que tan sólo quisiera liberarse.

Pero son las clases explotadas, los pobres, quienes están oprimidos. Los nacionalistas ponen las cosas al revés. Voluntariamente.

Para no decir, voluntariamente, que no es a la lengua criolla a la que se debería liberar de la opresión, sino que es la población pobre, es la clase obrera, las que deben liberarse de la explotación y de todas las formas de

opresión, incluso culturales, que resultan de ella! Para no responder, voluntariamente, a la pregunta: entonces, ¿por qué, si la élite habla con soltura dos, tres o cuatro idiomas, la mayoría del pueblo debe contentarse sólo con una? La posición de los nacionalistas sobre la lengua criolla es una posición de clase. También es una posición reaccionaria, retrógrada, que no abre más las puertas del futuro ante las clases explotadas, en el plano cultural, que la política nacionalista lo hace en el plano político.

Por supuesto, en caso de revolución proletaria, el "criollo" tomaría naturalmente su lugar, en la Martinica, en la Guadalupe, como también en Haití además, simplemente porque será la lengua de las clases pobres en el poder. Y por supuesto, un poder revolucionario proletario favorecería la lengua criolla, sencillamente para que las clases más pobres no sólo se expresen, sino para que puedan controlar el poder y participar en él plenamente. No existe poder verdaderamente democrático, es decir realmente ejercido y controlado por las clases más

Le problème du créole en Guadeloupe et en Martinique

ni aux Antilles aujourd'hui colonisées par la France, ni encore moins à Haïti.

Mais les communistes révolutionnaires ne proposeront pas aux classes aujourd'hui exploitées de s'enfermer dans le ghetto du créole, langue unique. Le socialisme c'est le partage des biens de l'humanité. Les masses doivent avoir accès à la culture de l'humanité, à toute sa culture, exprimée dans toutes ses langues. Les révolutionnaires communistes ne regardent pas vers le passé, ni le passé réel, ni le passé inventé. Ils regardent vers l'avenir. L'avenir, ce n'est pas le cloisonnement national rétrograde, mais la suppression des barrières, y compris les barrières nationales. C'est la suppression du monopole d'une classe sociale privilégiée sur la culture, par la suppression de son monopole sur les moyens de production et sur les richesses. L'humanité dispose aujourd'hui des richesses et des moyens de production nécessaires pour satisfaire les besoins, aussi bien matériels que culturels, de tous ses membres. Elle n'en dis-

pose pas pays par pays : mais elle en dispose à l'échelle du monde. C'est à cette échelle que le partage doit se faire. Seule la révolution prolétarienne internationale ouvrira devant de larges masses populaires la porte vers la culture véritable, celle de l'ensemble de l'humanité □



The Problem of Creole in Guadeloupe and Martinique

Creole — neither in the West Indies, colonized today by France, nor even less in Haiti.

However, communist revolutionaries will not propose to today's exploited classes that they shut themselves up inside the trap of a single language, Creole. Socialism is the sharing out of all the riches of humanity. The masses must have access to the culture of humanity, that is, to all its culture, expressed in all its languages. Revolutionary communists do not look back to the past, neither a real nor an invented one. They look forward, to a future that will be rid of regressive national divisions, a future that will suppress a number of barriers, including national ones, that will suppress the monopoly of a privileged social class over culture, by way of the suppression of its monopoly over society's wealth and the means of production. Today there are sufficient means of production and wealth to satisfy the material as well as the cultural needs of all. They are not available on a

country-by-country basis, but worldwide. The sharing out must therefore be carried out on the scale of the world. Only the international proletarian revolution will open the door to genuine culture — that of all of humanity — for the great mass of the people □



El problema de la lengua criolla en Guadalupe y en Martinica

pobres sin la lengua criolla, ni en las Antillas hoy en día colonizadas por Francia, ni aún menos en Haití.

Pero los comunistas revolucionarios no propondrán a las clases explotadas hoy encerrarse en el ghetto de la lengua criolla, lengua única. El socialismo, es el reparto de los bienes de la humanidad. Las masas deben tener acceso a la cultura de la humanidad, a toda su cultura, expresada en todas sus lenguas. Los revolucionarios comunistas no miran hacia el pasado; ni el pasaso real, ni el pasado inventado. Ellos miran hacia el porvenir. El porvenir, no es el compartimento nacional retrógrado, sino la supresión de las barreras, incluyendo las barreras nacionales. Es la supresión del monopolio de una clase social privilegiada sobre la cultura, mediante la supresión de su monopolio sobre los medios de producción y sobre las riquezas. Hoy la humanidad dispone de la riquezas y de los medios de producción necesarios para satisfacer las necesidades, tanto materiales como culturales, de todos sus miembros. No dis-

pone de ellas país por país, pero sí a escala mundial. Es a esa escala que el reparto debe hacerse. Sólo la revolución proletaria internacional abrirá, ante las amplias masas, la puerta a la verdadera cultura, aquella del conjunto de la humanidad □





Protestation à New-York contre l'agression dont furent victimes trois jeunes noirs.

A demonstration in New York against an attack on three young blacks

Protesta en Nueva York contra la agresión de la que fueron víctimas tres jóvenes negros.

Etats-Unis, 1987 : les noirs toujours en butte à la violence raciste.

The United States, 1987: black people are always victims of racial violence.

Estados Unidos, 1987: los negros siempre confrontados a la violencia racista.

Manifestation contre les violences du Ku Klux Klan dans le comté de Forsyth.

Demonstration against the violence of the Ku Klux Klan in Forsyth County

Manifestaciones contra las violencias del Ku Klux Klan en el condado de Forsyth.



FRANÇAIS

Etats-Unis : Un renouveau du mouvement des droits civiques ?

Récemment deux agressions ont montré qu'aux États-Unis, en 1987, les noirs se voient toujours interdire certains secteurs du pays et sont toujours en butte à la violence raciste. Le premier incident a eu lieu à la fin décembre à New York. Trois noirs, traversant le quartier blanc de Howard Beach, après que leur voiture était tombée en panne, furent assaillis par une bande de jeunes blancs. Une douzaine de racistes s'en prirent aux noirs à coups de battes de baseball et de matraques, puis donnèrent la chasse à l'un d'eux qui en fuyant sur une voie express fut renversé et tué.

Bien que cette agression ait été dénoncée par les autorités municipales, personne ne fut immédiatement inculpé pour meurtre. Au contraire, une des deux victimes qui avaient survécu fut traitée par la police et par le procureur comme si elle était accusée d'un autre crime alors que tous ceux de la bande étaient relâchés. Ce n'est que six semaines plus tard, après une série de protestations et de manifestations, que tombèrent fina-

ENGLISH

United States: A Revival of the Civil Rights Movement?

Two recent attacks show that black people in the United States are still, in 1987, denied the simple right to be in certain areas of this country and still face violence at the hands of racists. The first incident took place at the end of December in New York City. Three black men, walking through the predominantly white neighborhood of Howard Beach, after their car had broken down, were set upon by a gang of young white men. A dozen racists brutally attacked the black men with baseball bats and clubs, then chased one of them directly into expressway traffic to be run over and killed.

Although the attack was denounced by city authorities, no one was immediately charged with murder. Instead, one of the surviving victims was treated by the police and the District Attorney as though he was going to be charged with another crime, while every one of the gang was released. It was not until six weeks later, after a series of protest and demonstrations, that indictments for murder were

ESPAÑOL

Estados Unidos: ¿Una renovación del movimiento por los derechos cívicos?

Dos agresiones han mostrado recientemente que en los Estados Unidos, en 1987, se sigue negando a los negros el simple derecho de estar en ciertas zonas del país y que éstos siguen expuestos a la violencia racista. El primer incidente tuvo lugar a fines de diciembre en Nueva York. Tres negros, cuando atravesaban el barrio predominantemente blanco de Howard Beach, luego de que su automóvil se malograra, fueron atacados por una banda de jóvenes blancos. Una docena de racistas atacaron brutalmente a los negros con bates de baseball y cachiporras, después corretearon a uno de ellos hasta una vía expresa donde, tratando de huir, fue atropellado y murió.

Aunque esta agresión fue denunciada por las autoridades municipales, nadie fue inculcado inmediatamente por asesinato. Al contrario, una de las dos víctimas sobrevivientes fue tratada por la policía y por el fiscal del distrito como si ella fuera a ser acusada por otro crimen mientras que todos los de la banda eran puestos en libertad. No fue sino hasta seis semanas más tarde, luego de una serie de protestas y de manifestaciones que las inculpaciones

Etats-Unis : un renouveau du mouvement des droits civiques ?

lement des inculpations pour meurtre.

Le second incident a eu lieu dans une zone rurale de Géorgie. Au mois de janvier, quand un groupe de soixante-quinze personnes tenta d'organiser une marche à travers le comté de Forsyth, à l'occasion de l'anniversaire de Martin Luther King, il se heurta à un rassemblement de plus de quatre cents individus conduit par le Ku Klux Klan et autres racistes notoires comme l'ex-gouverneur de Géorgie, Lester Maddox. Nombre de marcheurs, attaqués à coups de bâtons et de bouteilles, furent blessés. La police locale ne fit pratiquement rien pour empêcher l'agression : quand elle intervint, ce fut seulement pour conduire les marcheurs hors du comté.

Une semaine plus tard une manifestation d'une trentaine de milliers de personnes d'après les estimations, revint dans le comté de Forsyth pour protester contre la violence raciste. Devant une manifestation aussi importante, conduite par des gens connus dans tout le pays et

un certain nombre de politiciens de Géorgie, les autorités ne tinrent apparemment pas à laisser les réseaux de télé montrer dans tous les Etats-Unis la pagaille créée par le Ku Klux Klan dans le comté de Forsyth. Quelque trois mille policiers et soldats de la garde nationale furent dépêchés par le gouvernement de Géorgie pour s'interposer entre les manifestants et les mille contre-manifestants racistes qui se tenaient sur le parcours de la manifestation.

Ces deux affaires qui ne sont que les plus connues pour avoir attiré l'attention du pays parmi beaucoup d'autres, soulignent la situation dans laquelle se trouvent les noirs aujourd'hui. Même si leur lutte dans les années cinquante et soixante a liquidé la ségrégation raciale dans le Sud et mis fin à beaucoup d'aspects de la discrimination de fait dans le reste du pays, même si ce mouvement a mis en grande partie un terme à la violence quotidienne que les noirs de ce pays subissaient de la part de l'appareil d'État ou des racistes, il reste qu'ils se voient toujours refuser dans les faits sinon dans

United States: A Revival of the Civil Rights Movement?

finally handed down.

The second incident took place in rural Georgia. In January of this year, when a group of 75 people tried to march through all-white Forsyth County in honor of Martin Luther King's birthday, they were met by a mob of over 400, led by the Ku Klux Klan and other avowed white racists like former Georgia Governor Lester Maddox. A number of demonstrators were injured when they were attacked with sticks and bottles. The local police force did little to stop the attack; when they intervened, it was only to carry the demonstrators out of the area.

One week later, a demonstration, estimated to be as large as 30,000 people, returned to Forsyth County to protest against the racist violence. Confronting such a large demonstration, led by nationally known figures and a number of leading state politicians, the

authorities apparently did not want to let the KKK create a nationally televised mess in Forsyth. Some 3,000 police and soldiers from the National Guard were sent out by the governor of Georgia to separate the demonstrators from the 1,000 racist hecklers who rallied on the sidelines of the march route.

These two incidents, which are symbolic of many others which may not find the same national attention, underline the situation that confronts black people today. Even though the black struggle of the 1950s and 1960s tore down the legal barriers of Jim Crow segregation and did away with many aspects of informal discrimination; even though this movement put an end to much of the daily violence used against black people by the state and by racists; the fact remains that black people in this country are still denied basic democratic rights, in fact, if not in law,

Estados Unidos: ¿una renovación del movimiento por los derechos cívicos?

por asesinato fueron dictadas.

El segundo incidente tuvo lugar en una zona rural de Georgia. En enero de este año, cuando un grupo de 75 personas trató de organizar una marcha a través del condado de Forsyth, para conmemorar el aniversario de Martin Luther King tuvo que encarar a una turba de más de 400 individuos conducida por el Ku Klux Klan y otros racistas declarados como el ex-gobernador de Georgia Lester Maddox. Numerosos manifestantes resultaron heridos al ser atacados con palos y botellas. La policía local no hizo prácticamente nada para impedir la agresión: cuando intervino fue solamente para sacar a los manifestantes fuera del condado.

Una semana más tarde una manifestación, estimada en unas 30 mil personas, regresó al condado de Forsyth para protestar contra la violencia racista. Ante una manifestación tan numerosa, conducida por gentes conocidas en todo el país y algunos hombres políticos

de Georgia, las autoridades no quisieron, aparentemente, dejar que las redes de televisión mostraran a todo el país los desórdenes creados por el Ku Klux Klan en el condado de Forsyth. Unos 3 000 policías y soldados de la guardia nacional fueron enviados por el Gobierno de Georgia con el fin de interponerse entre los manifestantes y los 1 000 contra-manifestantes racistas que se encontraban agrupados en los bordes del trayecto de la manifestación.

Estos dos incidentes, que son solamente los más conocidos entre muchos otros por haber concitado la atención nacional, señalan la situación que confrontan los negros hoy en día. Incluso si sus luchas de los años cincuenta y sesenta suprimieron la segregación legal en el Sur y pusieron término a muchos aspectos de la discriminación de hecho en el resto del país, incluso si este movimiento, en gran parte, dio fin a la violencia cotidiana que sufrían proveniente del aparato estatal o de los racistas, los negros continúan en este país viéndose rehusar, en los hechos si no legalmente, ciertos dere-

Etats-Unis : un renouveau du mouvement des droits civiques ?

la loi, certains droits démocratiques fondamentaux et doivent faire face à des agressions et des violences simplement parce qu'ils sont noirs. Telle est la situation des États-Unis aujourd'hui, une situation qui pourrait aller s'aggravant avec l'actuelle crise économique.

Evidemment la population noire ressent amèrement cette inégalité et ces injustices, malgré le calme et la tranquillité dont elle a fait preuve durant la dernière décennie, une nouvelle explosion est toujours possible à tout moment et même une nouvelle mobilisation. Une question à laquelle sont confrontés en permanence les dirigeants et les organisations de la communauté noire.

UNE NOUVELLE COUCHE DE POLITIENS NOIRS...

La plupart des hommes politiques ou des dirigeants religieux qui se trouvaient à la tête des manifestations de New York ou de Forsyth sont liés au Parti Démocrate. Directement pour ce qui concerne des politiciens

démocrates comme Andrew Young et Hosea Williams respectivement maire et conseiller municipal d'Atlanta, John Lewis représentant de la Géorgie au Congrès des États-Unis, ou l'avocat Vernon Mason candidat démocrate malheureux à New York. Mais c'est vrai aussi des responsables des organisations religieuses ou des droits civiques comme Coretta Scott King (la veuve de Martin L. King), et les dirigeants de la NAACP (l'Association Nationale pour la Promotion des Gens de Couleur) et du SCLC (la Conférence des Dirigeants Chrétiens du Sud) qui soutiennent plus ou moins directement le Parti Démocrate. Les liens entre tous ces gens et le Parti Démocrate étaient ostensiblement mis en lumière par le fait que Gary Hart, un des candidats démocrates les plus importants lors des dernières élections présidentielles (et probablement aussi des prochaines), marchait en tête de la manifestation de Forsyth.

Bien sûr, des liens entre le Parti Démocrate et les dirigeants des droits civiques existaient déjà durant les

United States: A Revival of the Civil Rights Movement?

and still face the threat of violent attack simply because they are black. This is the situation in the United States today, a situation which, under current circumstances, could be aggravated by the economic crisis.

Quite obviously, this inequality and injustice is still felt bitterly by the black population. Despite the relative calm and quiet of the black population over the last decade, there is a permanent potential for a new outburst, or even a mobilization, against this situation. That means that the leaders and the organizations of the black community permanently face the question of how to direct or use this potential.

A NEW LAYER OF BLACK POLITICIANS...

Those at the head of these two demonstrations were mostly political figures and religious leaders tied to the Democratic Party. There were Democratic politicians like Mayor Andrew Young and City Councilman Hosea

Williams of Atlanta, U.S. Congressman John Lewis of Georgia, or the lawyer Vernon Mason who ran unsuccessfully for office in New York as a Democrat. Then there were those from religious and civil rights organizations which more or less directly support the Democratic Party, people like Coretta Scott King (Martin L. King's widow) and the leaders of the NAACP (National Association for the Advancement of Colored People) and of the SCLC (Southern Christian Leadership Conference). The links between all these people and the Democratic Party were demonstratively symbolized by the fact that Gary Hart, one of the leading candidates for the Democratic Party's last presidential nomination (and probably of the next one also), marched at the head of the Forsyth demonstration.

Links between the Democratic Party and the leaders of the civil rights movement certainly existed during the 1950s and the 1960s. But what is new is the existence of a sizable layer of black Democratic

Estados Unidos: ¿una renovación del movimiento por los derechos cívicos?

chos democráticos fundamentales y deben enfrentar agresiones y violencias simplemente porque son negros. Tal es la situación de hoy en los Estados Unidos; una situación que podría continuar agravándose con la actual crisis económica.

Es obvio que la población negra experimenta amargamente esta desigualdad e injusticia. A pesar de la calma y de la tranquilidad de la que ha hecho prueba durante la última década, a cada momento una nueva explosión es posible e inclusive una nueva movilización contra esta situación. Problema frente al cual se encuentran en permanencia confrontados los dirigentes y las organizaciones de la comunidad negra.

UNA NUEVA CAPA DE POLÍTICOS NEGROS...

La mayoría de los hombres políticos o de los líderes religiosos que encabezaban las manifestaciones de Nueva York o de Forsyth están ligados al Partido Demócrata. Directamente en lo que concierne a los políticos

demócratas como Andrew Young y Hosea Williams, respectivamente alcalde y consejero municipal de Atlanta, John Lewis, representante de Georgia ante el Congreso de los Estados Unidos, o el abogado Vernon Mason candidato demócrata derrotado en Nueva York. O que lo apoyan más o menos directamente como los líderes de organizaciones religiosas o por los derechos cívicos como Coretta Scott King (viuda de Martin L. King) y los dirigentes de la NAACP (Asociación Nacional para la Promoción de Gentes de Color) y de la SCLC (Conferencia de los Dirigentes Cristianos del Sur). Los lazos entre toda esa gente y el Partido Demócrata estaban ostensiblemente demostrados por el hecho de que Gary Hart, uno de los principales candidatos a la nominación demócrata en las últimas elecciones presidenciales (y probablemente en las próximas también) marchaba a la cabeza de la manifestación de Forsyth.

Por supuesto los lazos entre el Partido Demócrata y los líderes del movimiento por los derechos cívicos exis-

Etats-Unis : un renouveau du mouvement des droits civiques ?

années cinquante et soixante, mais ce qui est nouveau c'est l'existence d'une couche importante de responsables noirs démocrates, directement intégrés dans le système politique et dans l'appareil d'État ; c'est un résultat du mouvement noir. En 1963, il y avait seulement cent élus noirs dans tout le pays. A la fin de 1986 on en comptait 6 424. Il y a plus de 280 maires, notamment dans quatre des six plus grandes villes —Chicago, Los Angeles, Philadelphie, Detroit— ainsi que dans d'autres villes importantes du pays comme Washington D.C., La Nouvelle-Orléans, Atlanta, Newark et Birmingham. Il y a dix ans, il y avait un seul chef de la police noir. Maintenant il y en a plus de soixante, notamment dans ces quatre plus grandes villes du pays. Il y a maintenant vingt représentants noirs au Congrès, parmi lesquels certains président des commissions de ce Congrès, c'est-à-dire qu'ils comptent parmi les dirigeants du Parti Démocrate. Et dans les élections primaires de 1984 pour la désignation du candidat du Parti Démocrate à la Présidence, la candidature de Jesse Jackson n'était plus seulement symbolique comme l'étaient celles des can-

didats noirs avant lui.

...ET UNE NOUVELLE COUCHE DE BOURGEOIS NOIRS

Ce développement dans le secteur politique reflète plus généralement la croissance d'une bourgeoisie noire dans les vingt dernières années. Comparée à la bourgeoisie américaine en général, la bourgeoisie noire reste faible à tous points de vue. Par exemple toutes les entreprises noires mises ensemble pourraient être achetées par Mobil Oil avec ses seules liquidités. Le pourcentage de ceux qu'on appelle les "professionnels" aux États-Unis (professions libérales et techniciens de toutes sortes) dans la population noire n'est que la moitié du pourcentage qu'on trouve dans la population blanche. Et en dépit de la croissance spectaculaire du nombre des élus noirs, ceux-ci ne représentent encore qu'un peu plus de 1 % du total des élus.

Cependant il y a eu une augmentation significative de la petite bourgeoisie relativement à l'ensemble de la

United States: A Revival of the Civil Rights Movement?

officials, directly integrated into the political system and into the state apparatus; this is one of the results of the black movement. In 1963, there were only one hundred black elected officials in the country. As of the end of 1986, the number had jumped to 6,424. There are over 280 black mayors, including in four of the six largest cities in the country — Chicago, Los Angeles, Philadelphia and Detroit — as well as in other major cities around the country, such as Washington D.C., New Orleans, Atlanta, Newark and Birmingham. Ten years ago there was only one black police chief. Now there are over sixty, including in four of the six largest cities in the country. There are now twenty black representatives in the U.S. House, a number of whom have become chairmen of House committees, that is, leading figures in the national Democratic Party. In the 1984 primaries for the presidential nomination of the Democratic Party, the candidacy of Jesse Jackson was something more than the symbolic

one that a previous black candidate had presented.

... AND A NEW BLACK BOURGEOIS LAYER

This development in the political field reflects the more general growth of a black bourgeoisie over the past twenty years. Compared to that of the broader society, the black bourgeoisie remains small in all areas. For example, all the major black corporations combined could be purchased by Mobil Oil Corporation with its liquid assets. The number of black professionals relative to the size of the black population is only about half of what it is in the white population. And, despite the spectacular growth in the number of black elected officials, they still represent only slightly more than one per cent of the total.

Nonetheless, there has been a significant growth of the petty bourgeoisie relative to the whole black

Estados Unidos: ¿una renovación del movimiento por los derechos cívicos?

tían ya durante los años 50 y 60. Pero lo que es nuevo, es la existencia de una importante capa de líderes demócratas negros directamente integrados en el sistema político y en el aparato estatal; ello es uno de los resultados del movimiento negro. En 1963 había solamente 100 elegidos negros en todo el país. A fines de 1986, el número saltó a 6 424. Hay más de 280 alcaldes, particularmente en 4 de las 6 ciudades más importantes del país —Chicago, Los Angeles, Filadelfia y Detroit— así como en grandes ciudades como Washington DC, Nueva Orleans, Atlanta, Newark y Birmingham. Hace diez años sólo había un jefe de la policía negro. Ahora hay más de 60, principalmente en estas cuatro grandes ciudades del país. Ahora hay 20 representantes negros en el Congreso, entre los cuales algunos presiden Comisiones, es decir que se encuentran entre los dirigentes del Partido Demócrata. Y en las elecciones primarias de 1984 para la nominación del candidato del Partido Demócrata a la presidencia, la candidatura de Jesse Jackson no fue solamente simbólica como lo fue-

ron las de los candidatos negros anteriores.

...Y UNA NUEVA CAPA DE BURGUESES NEGROS

Este desarrollo en el sector político refleja de manera más general el crecimiento de una burguesía negra durante los veinte últimos años. Comparada a la burguesía americana en general, la burguesía negra se queda corta en todo punto de vista. Por ejemplo, todas las empresas negras juntas podrían ser compradas por la Mobil Oil solamente con sus activos. El porcentaje de los que se llaman "profesionales" en los Estados Unidos (profesiones libérales y técnicos de diversas especialidades) dentro de la población negra no es más que la mitad del porcentaje que representan en la población blanca. Y a pesar del crecimiento espectacular del número de elegidos negros, éstos sólo representan todavía apenas algo más del 1% del total de los elegidos.

Sin embargo, ha habido un aumento significativo de la pequeña burguesía con relación al conjunto de la

Etats-Unis : un renouveau du mouvement des droits civiques ?

population noire. Selon le bureau du recensement US le pourcentage de la population noire ayant terminé ses quatre années d'université est passé de 6% en 1970 à plus de 13% en 1982. Les statistiques montrent que les hommes d'affaire, les directeurs d'entreprise, les techniciens et les "professionnels" constituent maintenant 15% de la population active noire. Le double de ce qu'il était en 1960.

La croissance en nombre de cette petite bourgeoisie noire s'accompagne d'une amélioration des conditions de vie, ce qui est démontré par les statistiques sur le revenu. Selon un rapport de la National Urban League (une association noire) publié en 1987, le nombre de familles noires avec un revenu de plus de trente-cinq mille dollars (en dollars constants 1985) est passé de 19,7% à 25,8% en 1985.

Pourtant malgré l'accroissement en nombre de ces petits bourgeois noirs et l'amélioration de leur niveau de vie, ils vivent toujours dans une société qui reste fonda-

mentalement raciste. Malgré leurs places et leurs richesses nouvelles il y a toujours des secteurs dans le pays où ces petits-bourgeois doivent craindre les violences racistes comme à Howard Beach. Quelques-uns peuvent être assez riches pour acheter la moitié du comté de Forsyth, ils ne peuvent pourtant pas y entrer sans craindre le Ku Klux Klan. C'est pourquoi malgré ses progrès la petite bourgeoisie noire peut être amère et prête en certaines circonstances à riposter à des incidents comme ceux des mois passés. C'est ce qui explique l'attitude des politiciens démocrates noirs d'Atlanta qui furent à l'origine de la marche dans Forsyth.

MAIS LA MAJORITÉ TOUJOURS AU PLUS BAS DE L'ÉCHELLE SOCIALE

Certainement cette ségrégation durement ressentie par la petite bourgeoisie noire l'est aussi par la population noire tout entière, et même davantage étant donné qu'elle n'a pas d'argent pour adoucir sa situation, mais

United States: A Revival of the Civil Rights Movement?

population. The percentage of the black population completing four full years of college has now increased from six per cent in 1970 to over thirteen per cent by 1982 according to the U.S. Census Bureau. Occupational data shows that the total combined figure of those who are either self-employed, or in the managerial, technical or professional fields now constitutes nearly fifteen per cent of the black employed labor force. This figure is more than double what it was in 1960.

The growth of this black petty bourgeoisie is translated into improved conditions of life, which is demonstrated by the family income data. According to a 1987 National Urban League report, the number of black families with an income of over \$35,000 in constant 1985 dollars has increased from 19.7 per cent in 1970 to 25.8 per cent in 1985.

Nonetheless, despite the increase in the numbers of this black petty bourgeoisie, and the improvements in their standard of living, they still live in a society that

remains racist to the core. Despite their new positions and affluence, there are still many areas in the country where this petty bourgeoisie must fear racist violence like that in Howard Beach. Some of them might have the wealth to buy half the land in Forsyth County, yet they still can't go there without fear of the KKK. It is why the black petty bourgeoisie can be bitter despite all the improvements; ready in some circumstances to try to organize a response to incidents like those of the past few months, as was the case with the black Democratic politicians in Atlanta who initiated the march on Forsyth.

THE MAJORITY — STILL ON THE LOWEST RUNG OF THE SOCIETY

Certainly the remnants of open segregation which are felt by the black petty bourgeoisie are also felt by the whole black population, even worse, given the lack of money to buffer the situation. But at the same time,

Estados Unidos: ¿una renovación del movimiento por los derechos cívicos?

población negra. Según la Oficina de Censos estadounidense, el porcentaje de la población negra que termina sus cuatro años de carrera universitaria pasó del 6% en 1970 a más del 13% en 1982. Las estadísticas demuestran que los hombres de negocios, los directores de empresas, los técnicos y los "profesionales" constituyen actualmente el 15% de la población activa negra. El doble de lo que era en 1960.

El aumento numérico de esta pequeña burguesía negra está acompañada del mejoramiento de las condiciones de vida, lo que está demostrado por las estadísticas sobre los ingresos. Según un informe de la *Liga Nacional Urbana* (una asociación negra) publicado en 1987, el número de familias negras con ingresos de más de 35 000 dólares (en dólares constantes 1985) pasó del 19,7% en 1970 al 25,8% en 1985.

Sin embargo, a pesar del aumento numérico de estos pequeño-burgueses negros y de la mejora de sus condiciones de vida, ellos continúan viviendo dentro de una sociedad que permanece básicamente racista. A pesar

de su nueva posición social y de su riqueza existen todavía muchos lugares, como Howard Beach, donde estos pequeño-burgueses deben temer la violencia racista. Algunos de ellos pueden ser suficientemente ricos como para comprar la mitad del condado de Forsyth, pero no pueden, sin embargo, ir allá sin temor del Ku Klux Klan. Es por ello que, a pesar de sus mejores condiciones, la pequeña burguesía negra puede estar amargada y lista en ciertas circunstancias a reaccionar ante incidentes como los de los meses pasados. Es lo que explica la actitud de los politicistas demócratas negros de Atlanta que originaron la marcha de Forsyth.

PERO LA MAYORÍA SIEMPRE EN EL NIVEL MÁS BAJO DE LA JERARQUÍA SOCIAL

Ciertamente esta segregación sufrida duramente por la pequeña burguesía negra, lo es también por la población negra en su totalidad, e incluso con mucho más fuerza, ya que le falta el dinero para aliviar su situación. Al mismo

Etats-Unis : un renouveau du mouvement des droits civiques ?

en même temps, la masse des noirs doit subir l'oppression raciste de bien d'autres façons touchant plus directement ses conditions de vie. Les travailleurs noirs dans l'ensemble sont toujours maintenus dans les plus basses couches du prolétariat, ayant les plus mauvaises conditions de travail et les salaires les plus bas. La masse des noirs fournit une part disproportionnée de l'armée de réserve des chômeurs, et en conséquence, aussi des pauvres. Selon l'index brut du chômage du gouvernement, qui inclut les travailleurs découragés ne cherchant même plus de travail et les travailleurs à mi-temps involontaires, le taux actuel des sans-travail dans la population noire est d'environ 28% comparé à environ 12% dans la population en général. Ce taux pour ceux âgés de 16 à 24 ans approche les 60%. Aujourd'hui quelque 34% de la population noire dans ce pays vit en dessous du seuil de pauvreté tel qu'il est officiellement fixé par le gouvernement.

Ainsi la situation de la majorité des noirs est très précaire. En fonction des fluctuations de l'économie, ils

sont rejetés périodiquement au chômage ou dans la pauvreté, comme le montrent les statistiques gouvernementales concernant le pourcentage de ceux vivant en dessous du seuil de pauvreté. En 1959, 55% de la population noire vivaient en dessous de ce seuil. En 1970 ce pourcentage était tombé à 34% et en 1971 il atteignit son point le plus bas à 29%. Mais il était remonté à 34% en 1984. En 1970, 37% des familles noires avaient un revenu de moins de dix mille dollars (exprimés en dollars constant 1985); en 1983 ce chiffre était remonté à 49%; ce n'est qu'avec la reprise en 1985 qu'on pouvait noter à nouveau une légère amélioration, ce pourcentage retombant à 44%.

L'oppression que subit la masse des noirs est entièrement liée à leur situation de classe dans la société. C'est parce qu'ils sont noirs qu'ils sont laissés aux plus bas échelons de la société; c'est parce qu'ils occupent cette position qu'ils sont les premières victimes à chacun des tournants de cette société.

Pour les travailleurs et les autres couches pauvres de

United States: A Revival of the Civil Rights Movement?

the black masses confront racist oppression in many directly economic ways. Black workers still remain trapped overall within the lowest layers of the proletariat, facing the worst conditions and the lowest wages. The black masses make up a disproportionate share of the reserve army of the unemployed and, consequently, also of the poor. According to the government's gross unemployment index, which includes discouraged and involuntary part-time workers, the current jobless rate in the black population is about 28 per cent, compared to about 12 per cent in the whole population. The rate for those between 16 and 24 years of age approaches 60 per cent. Today some 34 per cent of the black population in this country live below the government's official poverty level.

Thus, the position of the majority of the black population is very precarious. People are thrown in and out of work, and in and out of poverty, with the

fluctuations of the economy. This pattern can be seen in the government's figures for those in the black population living below the poverty level. In 1959, 55 per cent of the black population were living in poverty; by 1970 it had dropped to 34 per cent; in 1971 it reached the low point of 29 per cent; only to rise to 34 per cent by 1984. Thirty-seven per cent of black families were receiving incomes under \$10,000 in constant 1985 dollars in 1970; the number increased to 49 per cent by 1983; improving only slightly to 44 per cent with the recovery in 1985.

The oppression faced by the black masses is completely intertwined with their position in class society. It is because they are black that they have been trapped within the lowest rungs of the society; it is because they occupy this position that they are society's first victims at every turn.

For the black workers and other poor layers of the

Estados Unidos: ¿una renovación del movimiento por los derechos cívicos?

tiempo, las masas negras deben experimentar la opresión racista de muchas otras maneras que tocan más directamente a sus condiciones de vida. Los trabajadores negros en general están siempre relegados en las capas más bajas del proletariado, sufren de las peores condiciones de trabajo y de los salarios más bajos. La mayor parte de los negros forman una parte desproporcionada del ejército de reserva de los desempleados y, en consecuencia, también de los pobres. Según las estadísticas del gobierno sobre el desempleo que incluye a los trabajadores que desalentados no siguen, incluso, buscando trabajo y a los trabajadores a medio-tiempo forzados, el índice actual de desempleados dentro de la población negra es de un 28% comparado a un 12% dentro de la población en general. El mismo índice se acerca al 60% cuando se trata de edades entre 16 y 24 años. Hoy un 34% de la población negra en este país vive por debajo de los límites de pobreza tal como son oficialmente fijados por el gobierno.

Por todo esto la situación de la mayoría de los negros es precaria. En función de las fluctuaciones económicas,

son lanzados periódicamente al desempleo o a la indigencia, como lo muestran estadísticas gubernamentales que conciernen al porcentaje de los que viven por debajo de los límites de pobreza. En 1959, el 55% de la población negra vivía en este estado. En 1970 el porcentaje había disminuido al 34% y en 1971 alcanzaba su punto más bajo de 29%, aumentando nuevamente a 34% en 1984. En 1970, el 37% de familias negras contaban con un ingreso de menos de 10 000 dólares (en dólares constantes de 1985); en 1983 esta cifra había subido hasta 49%; fue solamente con la reactivación económica en 1985 que se pudo notar nuevamente una ligera mejora, el porcentaje disminuyó hasta el 44%.

La opresión que sufren las masas negras está completamente ligada a su situación de clase dentro de la sociedad. Es porque son negros que se les mantiene en los niveles más bajos de la sociedad; y es porque ellos ocupan esta posición que constituyen las primeras víctimas de la sociedad en cada uno de sus virajes.

Para los trabajadores y las otras capas pobres de la

Etats-Unis : un renouveau du mouvement des droits civiques ?

la population noire, le combat contre l'oppression raciale ne peut être séparé du combat contre l'exploitation. Pour eux il n'y a pas de séparation entre les deux qui sont liés et s'entretiennent l'un l'autre.

LE ROLE DES DÉMOCRATES NOIRS

En tant que représentants de la communauté noire, se voulant les dirigeants de la lutte contre le racisme, les politiciens noirs parlent au nom de tous les noirs. Mais, en tant que Démocrates, occupant une place dans le système, ils agissent comme les autres politiciens bourgeois, c'est-à-dire comme les défenseurs d'un système qui pèse sur les pauvres et sur la classe ouvrière; ils s'opposent aux intérêts de toute la classe ouvrière noire et blanche.

En même temps ils poussent la masse des noirs vers le bercail du Parti Démocrate contribuant à créer ou à maintenir les illusions de ceux-ci en un possible changement à travers le système électoral.

United States: A Revival of the Civil Rights Movement?

black population, the fight against racial oppression cannot be separated from the fight against capitalist exploitation. For them, there is no separation between racial oppression and capitalist exploitation, which are intertwined and nourish each other.

THE ROLE OF THE BLACK DEMOCRATS

As representatives of the black community, as leaders of the struggle against racism, the black politicians speak in the name of all black people. But, as Democrats, holding positions in the system, they act like the other bourgeois politicians, that is, as defenders of a system which weighs on the poor and the working class; they oppose the interests of the black poor and the black workers, just as they oppose the interests of the whole working class, black and white.

At the same time, they bring the black masses into the fold of the Democratic Party, helping to raise or maintain the masses' illusion that a change is possible within the electoral system.

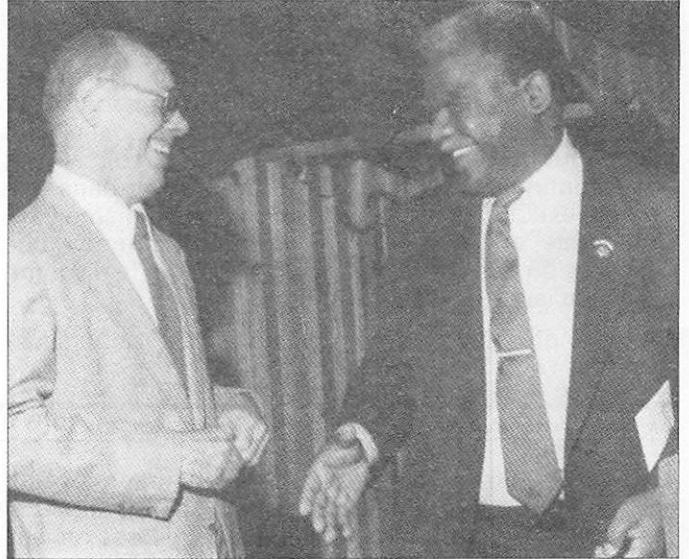
Estados Unidos: ¿una renovación del movimiento por los derechos cívicos?

población negra, el combate contra la opresión racial no puede separarse del combate contra la explotación. Para ellos no hay separación posible entre ambos, pues están ligados y se mantienen la una a la otra.

EL PAPEL DE LOS DEMÓCRATAS NEGROS

En tanto que representantes de la comunidad negra, considerándose los dirigentes de la lucha contra el racismo, los hombres políticos negros hablan en nombre de todos los negros. Pero, en tanto que demócratas, ocupando un puesto dentro del sistema, ellos operan como los otros hombres políticos burgueses, es decir, como los defensores de un sistema que pesa sobre los pobres y la clase obrera; oponiéndose a los intereses de toda la clase obrera negra y blanca.

Al mismo tiempo empujan a las masas de negros hacia el redil del Partido Demócrata, contribuyendo así a crear o a mantener sus ilusiones sobre un cambio posible a través del sistema electoral.



Harold Washington (à droite), le maire de Chicago.

Harold Washington (right), Mayor of Chicago.

Harold Washington (a la derecha), el alcalde de Chicago.



Jesse Jackson s'était présenté à la présidence comme le candidat des minorités.

Jesse Jackson ran for president as a candidate of the minorities.

Jesse Jackson se había presentado a la presidencia como el candidato de las minorías.

Etats-Unis : un renouveau du mouvement des droits civiques ?

Quand Harold Washington, l'actuel maire de Chicago, joue sur les sentiments de la population noire, lui demandant de voter pour lui afin de faire échec au racisme que son concurrent blanc encourage, ce n'est pas seulement une façon pour lui d'assurer sa réélection, c'est aussi une façon de concentrer l'attention de la population noire sur les élections... dans une ville où la situation des pauvres n'a pas changé sous son administration, où les travailleurs et les pauvres ont été victimes des réductions des services sociaux, où 10% des travailleurs municipaux ont été licenciés, où on a laissé les logements municipaux se dégrader... alors que tout allait très bien pour les riches de la Gold Coast. Tout cela aboutit à ce que les votes — et les espoirs — des noirs continuent à aller au Parti Démocrate dans une ville qui est dominée depuis toujours par ce même Parti Démocrate, et qui reste, même avec un maire noir, une des villes où la ségrégation dans l'habitat et la discrimination raciale sont les plus grandes.

Washington joue même précisément sur cette situa-

tion. Il essaie de masquer ses propres attaques contre la population noire pauvre en prétendant qu'il ne peut faire autrement à cause de ce que les blancs, qui tenaient l'administration avant lui (Démocrates comme lui-même) ont fait, ou parce que ceux-ci qui continuent à dominer le conseil municipal (les Démocrates donc eux aussi) bloquent ce qu'il voudrait faire.

Au niveau national Jesse Jackson joue un rôle similaire. En se présentant comme le candidat des minorités à la présidence, il ne s'assure pas seulement une place dans le monde politique. Il ressuscite aussi les espoirs et les illusions de nombreux noirs, dont un grand nombre avait commencé à tourner le dos au Parti Démocrate et au système politique américain en général.

N'ayant pas été élu, Jackson lui-même a évité de ternir son image — du moins jusqu'ici. Mais une fois en place, tous ces politiciens ont montré quels intérêts ils représentent réellement et ils défendent. On en a eu de multiples exemples ces dix dernières années.

United States: A Revival of the Civil Rights Movement?

When Harold Washington, the current mayor of Chicago, plays on the feelings of the black population that they have to vote for him in order to defeat racism, which his white opponent encourages, it is not only a way for him to assure his reelection; it is also a way to focus the concerns of the black people on the elections — in a city where the situation for the poor has not changed under his administration, where the workers and poor have faced cuts in social services, where ten per cent of the municipal workers have been laid off, where public housing has been left to deteriorate... while the wealthy of the Gold Coast have fared very well. It all comes down to keeping the votes — and the hopes — of the black people resting on the Democratic Party in a city which has been dominated by this same Democratic Party, and which remains, even with a black mayor, one of the cities with the most racially segregated housing patterns and with the highest levels of racial discrimination.

It is precisely on this latter situation that Washington

plays. He tries to cover over the attacks he has made on the poor black population by claiming that he is prevented from doing otherwise because of what the prior white administration (Democratic, as he himself is) had done, and because those who dominate the City Council (also Democrats) block what he wants to do.

On the national level, Jesse Jackson plays a similar role. By presenting himself as the presidential candidate of the minorities, not only did he assure himself a place in the political establishment. He also resuscitates the hopes and the illusions of a number of black people, a great many of whom had started to turn their backs on the Democratic Party and on the American political system as a whole.

Once in office, all these politicians have shown what interests they really represent and defend. While Jackson has escaped tarnishing his image — up until now — by not having been in office, the examples have continued to multiply over this last decade.

Estados Unidos: ¿una renovación del movimiento por los derechos cívicos?

Quando Harold Washington, el actual alcalde de Chicago, juega con los sentimientos de la población negra pidiéndoles que voten por él con el fin de derrotar el racismo que su contrincante blanco alienta, no se trata solamente de una manera de asegurarse una re-elección, es también una manera de concentrar la atención de la población negra sobre las elecciones... en una ciudad donde la situación de los pobres no ha cambiado bajo su administración, donde los trabajadores y los pobres han sido las víctimas de reducciones en los servicios sociales, donde el 10% de los trabajadores municipales han sido despedidos, donde se ha dejado deteriorarse las viviendas municipales... mientras que todo iba muy bien para los ricos de la Gold Coast. Todo esto da como resultado que los votos — y las esperanzas — de los negros continúen dirigiéndose hacia el Partido Demócrata, en una ciudad que ha sido siempre dominada por ese mismo Partido Demócrata, y que sigue siendo, incluso con un alcalde negro, una de las ciudades donde la segregación en las viviendas y la discriminación racial son las más grandes.

Washington se sirve inclusive de esta situación precisa.

Trata de disimular sus propios ataques contra la población negra pobre pretendiendo que él no puede proceder de otra forma a causa de lo que hicieron los blancos que tenían la administración antes que él (demócratas como él mismo) o porque aquéllos que siguen dominando el concejo municipal (demócratas también) bloquean todo lo que él quiere hacer.

A nivel nacional Jesse Jackson juega un papel similar. Presentándose como el candidato de las minorías a la Presidencia, se asegura no solamente un lugar en el mundo político sino que resucita también las esperanzas y las ilusiones de numerosos negros, un gran número de los cuales había comenzado a volver la espalda al Partido Demócrata y al sistema político norteamericano en general.

El no haber sido elegido sirvió al mismo Jackson para no empañar su imagen, al menos hasta ahora, pero todos esos politicasts una vez elegidos han demostrado cuáles son los intereses que representan y defienden realmente. Los ejemplos se han multiplicado durante los diez últimos años.

Etats-Unis : un renouveau du mouvement des droits civiques ?

L'an dernier, à Detroit ou à Philadelphie, ce sont des maires noirs qui ont imposé de nouveaux sacrifices aux travailleurs municipaux, travailleurs dont la plupart sont noirs, lors du renouvellement de leur contrat. Ce sont eux qui ont contribué à briser les grèves quand ces travailleurs ont essayé de résister. A Atlanta, place forte de beaucoup de dirigeants de la marche de Forsyth, il en fut de même dès 1977, sous le premier maire noir de la ville, Maynard Jackson. A peine entré en fonction — en partie grâce au soutien des travailleurs noirs — il licencia neuf cents travailleurs noirs des services d'hygiène quand ils entrèrent en grève contre le nouveau contrat qui leur était proposé.

Ces Démocrates noirs ont aidé aussi à imposer des sacrifices aux travailleurs du privé. A Detroit, où la majorité de la population et de la classe ouvrière est noire, Coleman Young mit tout son poids pour obtenir que les travailleurs de l'automobile acceptent les sacrifices demandés par les compagnies, tout cela au nom de la

nécessité pour tout le monde de s'employer à sauver la ville, Young joua le rôle principal dans l'expulsion de quelque dix mille travailleurs — dont la moitié était noire — et la suppression de milliers d'emplois d'un secteur de la ville sur lequel General Motors voulait construire une nouvelle usine. Et il propose maintenant de faire la même chose en faveur de Chrysler. A Atlanta, l'administration de la ville dit qu'il n'y a pas suffisamment d'argent pour les travailleurs et les pauvres, mais s'est arrangée pour subventionner les gros investisseurs immobiliers qui construisaient un grand complexe de luxe, Peach Tree.

Ces politiciens n'ont pas hésité non plus à faire donner les forces de l'ordre contre la population. En 1985, Wilson Goode, maire de Philadelphie, donna l'ordre d'attaquer à la bombe incendiaire l'immeuble où vivaient des membres de MOVE, une secte noire marginale, tuant onze personnes et incendiant tout un quartier habité par les travailleurs noirs, du même coup.

United States: A Revival of the Civil Rights Movement?

Last year, in both Detroit and Philadelphia, black mayors forces concessionary contracts on the workers, most of whom were black, and then tried to break strikes when the workers tried to resist. In Atlanta, which is the base of so many of the leaders of the Forsyth march, the same thing happened in 1977, under Atlanta's first black mayor, Maynard Jackson. Shortly after he took office — thanks in part to the support of black workers — he fired 900 black sanitation workers when they went out on strike against a proposed new contract.

These black Democrats have helped to impose concessions on other workers also. In Detroit, where the majority of the population and of the working class is black, Coleman Young brought the weight of his office on the workers to help get concessions for the auto companies, all in the name of saving the city for

everyone. Young played the key role in pushing through the removal of some 10,000 working class people — half of whom were black — as well as many thousands of jobs from an area of the city that General Motors wanted for a new factory. And he now proposes to do the same thing for Chrysler. In Atlanta, the city administration, which said there were not sufficient funds for the workers or for the poor, nonetheless managed to subsidize the Peach Tree complex for the big real estate investors.

We have seen these politicians also direct the forces of order against the population. In 1985, Mayor Wilson Goode of Philadelphia ordered the delivery of an aerial incendiary bomb on a house where members of MOVE, a marginal black sect, lived, killing eleven people inside and burning down a whole black working class neighborhood in the process.

Estados Unidos: ¿una renovación del movimiento por los derechos cívicos?

El año pasado, en Detroit o en Filadelfia, fueron los alcaldes negros quienes impusieron nuevos sacrificios a los trabajadores municipales, la mayoría de los cuales eran negros, en el momento de la renovación de sus contratos. Fueron ellos quienes contribuyeron a romper las huelgas cuando los trabajadores trataron de resistir. En Atlanta, plaza fuerte de muchos de los dirigentes de la marcha de Forsyth, sucedió lo mismo en 1977 durante el período del primer alcalde negro de la ciudad, Maynard Jackson. Apenas entrado en funciones — gracias en parte al apoyo de los trabajadores negros — despidió a 900 trabajadores negros de los servicios sanitarios cuando éstos se pusieron en huelga contra el nuevo contrato que se les proponía.

Estos demócratas negros ayudaron también a imponer sacrificios a los trabajadores del sector privado. En Detroit, donde la mayoría de la población y de la clase obrera es negra, Coleman Young usó todo su peso para obtener que los trabajadores acepten los sacrificios exigidos por la compañías automotrices, todo ello en nom-

bre de la necesidad imperiosa de salvaguardar la ciudad. Young desempeñó un papel clave en la expulsión de cerca de 10 000 trabajadores — de los cuales la mitad eran negros — y en la supresión de miles de empleos en un sector de la ciudad en donde la General Motors quería construir una nueva fábrica. Y él está proponiendo ahora hacer la misma cosa a favor de Chrysler. En Atlanta, la administración de la ciudad, dijo que no había suficiente dinero para los trabajadores ni para los pobres, pero, sin embargo, se las ha arreglado para subvencionar a los grandes inversionistas inmobiliarios que construían un lujoso complejo habitacional, Peach Tree.

Estos politicastos no han dudado tampoco en enviar las fuerzas del orden contra la población. En 1985, Wilson Goode, alcalde de Filadelfia, dio la orden de atacar con bombas incendiarias un edificio donde vivían miembros de MOVE, una secta negra marginal, matando a 11 personas e incendiando al mismo tiempo todo un barrio habitado por trabajadores negros.

Etats-Unis : un renouveau du mouvement des droits civiques ?

Eh oui, ceux qui acceptent de faire partie de l'appareil d'État, qu'ils soient noirs ou blancs, doivent faire marcher le système en maintenant l'ordre, l'ordre de classe qui sous-tend l'exploitation capitaliste.

**UN SOUS-PRODUIT DU MOUVEMENT
DES ANNÉES SOIXANTE**

L'exemple de Detroit illustre clairement comment le mouvement noir des années soixante a produit une nouvelle couche de petits-bourgeois noirs qui furent intégrés dans le monde politique, en général autour du Parti Démocrate. Certains d'entre eux venaient d'ailleurs du mouvement lui-même.

Coleman Young, l'actuel maire de Detroit, s'installa dans la place en 1973 sur la lancée du mouvement noir, quelques années seulement après la rébellion massive de 1967 dans cette ville. L'administration de la ville qui

était blanche, avait été incapable durant ces années de maintenir son contrôle. L'utilisation de la police, qui était essentiellement blanche, contre la population, et particulièrement l'utilisation d'une force spéciale appelée STRESS, si elle provoqua la communauté noire, et même quelquefois une réaction armée de la part de celle-ci, ne permit pas de mieux contrôler la situation. Young devint maire en promettant de tenir la police. Une fois installé, il nomma un chef de la police noir et a dissous STRESS tellement haï. Mais le crédit gagné alors par Young lui donna les moyens de jouer son rôle pour calmer la révolte noire. En 1974, il put en se rendant lui-même dans les rues et en usant de son prestige personnel, étouffer les flammes d'une nouvelle émeute qui avait éclaté après un meurtre raciste.

Depuis, Young a utilisé son prestige qui, c'est vrai a beaucoup pâli ces derniers temps, pour imposer un couvre-feu permanent pour les jeunes, pour justifier les brutalités policières et pour imposer des conditions de vie qui vont en se dégradant, aux habitants de la ville. Et

United States: A Revival of the Civil Rights Movement?

Those who function as part of the state apparatus, be they black or white, have a job to do. That job is to make the system work by maintaining order, the class order underlying capitalist exploitation.

**A BY-PRODUCT OF THE MOVEMENT
OF THE SIXTIES**

The example of Detroit illustrates clearly how the black movement of the 1960s produced a more important layer of the black petty bourgeoisie who were integrated into the political establishment, usually around the Democratic Party; some of these people had come from the movement itself.

Coleman Young, the current mayor of Detroit, rode into office in 1973 on the strength of the black movement, only a few years after the massive 1967 rebellion in the city. The city administration, which was white, was unable during these years to maintain its

control. The use of the police, who were also predominantly white, against the population, and especially the use of a special forces group called STRESS, was at the same time provoking the black community, even in some cases to an armed reaction, while not bringing the situation back under control. Young came into office on the promise to hold the police in check. After taking office, he appointed a black police chief and did away with the hated STRESS force. The credit Young gained by such changes gave him the means to play a role to cool down the black revolt. He was able in 1974 to go into the streets, using his personal prestige to quench the flames of a new riot which had sprung up after a racist killing.

Over the years, Young has used his prestige, which, it is true, has been waning in the last years, to impose a permanent curfew on young people, to justify police brutality, as well as to impose steadily deteriorating living conditions on the city's residents. Today Young

Estados Unidos: ¿una renovación del movimiento por los derechos cívicos?

Efectivamente aquéllos que aceptan de formar parte del aparato estatal, sean negros o blancos, deben hacer funcionar el sistema, manteniendo el orden, un orden de clase implícito en la explotación capitalista.

**UN SUB-PRODUCTO DEL MOVIMIENTO
DE LOS AÑOS SESENTA**

El ejemplo de Detroit ilustra claramente cómo el movimiento negro de los años sesenta produjo una nueva capa de pequeño-burgueses negros que han sido integrados en el mundo político, generalmente alrededor del Partido Demócrata. Algunos de ellos venían del movimiento mismo.

Coleman Young, el actual alcalde de Detroit, se instaló en el puesto en 1973 con el impulso del movimiento negro, sólo algunos años después de la rebelión masiva de 1967 en esta ciudad. La administración de la ciudad que era blanca se había revelado incapaz de mantener el control durante estos años. El empleo de un cuerpo

de policía, esencialmente blanco, contra la población, y en particular el empleo de una fuerza especial llamada STRESS, si eran una provocación para la comunidad negra que incluso algunas veces la inducía a reaccionar con armas, no permitió controlar mejor la situación. Young fue elegido alcalde prometiendo encargarse de la policía. Una vez instalado, nombró a un negro como jefe de la policía y disolvió al tan odiado STRESS.

El crédito ganado en ese momento por Young le dio los medios para desempeñar su papel calmando la revuelta negra. En 1974, usando su prestigio personal, pudo salir él mismo a las calles para calmar las llamas de una nueva revuelta que había estallado luego de un asesinato racista.

Desde entonces, Young ha utilizado su prestigio, deslucido es verdad en los últimos años, para imponer un toque de queda permanente a los jóvenes, para justificar las brutalidades policíacas y para imponer a los habitantes de la ciudad unas condiciones de vida en constante deterioración. Y hoy Young dirige la ciudad con

Etats-Unis : un renouveau du mouvement des droits civiques ?

aujourd'hui Young dirige la ville avec une nouvelle force de police du type STRESS, mais avec un chef de la police noir et de nombreux officiers noirs.

A la fin des années soixante et au début des années soixante-dix, il y avait aussi à Detroit nombre d'avocats nationalistes radicaux, dont le plus renommé était Kenneth Cockrell, qui se tailla une réputation en défendant avec succès des gens dont les affaires en temps ordinaire leur auraient valu d'être condamnés. La plus fameuse de ces affaires fut celle de Hayward Brown, qui fut traîné devant les tribunaux pas moins de treize fois, sous différentes accusations, parce qu'il avait tué plusieurs policiers alors que lui et d'autres menaient campagne contre la drogue dans la communauté noire. Son affaire était significative d'une époque et d'une situation quand la population noire protestait contre les conditions qui lui étaient faites et était prête à se battre dans la rue. Il fut acquitté chaque fois par des jurys qui comprenaient enfin une majorité de noirs. La renommée que se tailla Cockrell dans ces affaires lui servit à se faire élire

lui et ses alliés, en prétendant transformer le conseil municipal et les tribunaux dans l'intérêt de tous. Aujourd'hui, ce conseil et les instances judiciaires sont en grande majorité noirs et défendent le système de classe exactement comme avant. Toujours à Detroit, à la même période, la Ligue des Travailleurs Noirs joua un rôle important en organisant et en dirigeant les luttes des travailleurs noirs à qui les émeutes de 1967 avaient ouvert les portes de l'industrie automobile. La Ligue engagea un combat contre le racisme à la fois dans l'entreprise et dans le syndicat. Mais dans quels buts ? Devant la colère des travailleurs noirs qui étaient sujets quotidiennement aux attitudes racistes des contremaîtres blancs, la Ligue imposa à la direction l'accès aux postes d'encadrement pour les noirs. La Ligue engagea aussitôt la lutte dans les syndicats pour obtenir des postes de responsables noirs.

Aujourd'hui les usines et les bureaux de Detroit sont remplis de cadres noirs dont certains anciens de la Ligue qui ont pris les places qu'ils ont contribué à ouvrir.

United States: A Revival of the Civil Rights Movement?

continues to head a city with a new STRESS-type special forces unit, but one run by a black chief of police with many black officers.

In Detroit in the late 1960s and early 1970s, there were a number of radical nationalist lawyers, the most important of whom was Kenneth Cockrell, who made his reputation by successfully defending a number of different people whose cases in ordinary times might have resulted in convictions. The most famous of these was Hayward Brown, who was brought to trial thirteen different times, on different charges because he had killed several cops when he and others were campaigning against dope in the black community. His case was representative of the time, of a situation when the black population was protesting its conditions and was ready to fight back in the streets. He was acquitted each time by juries which finally included black people as their majority. Cockrell used the fame these cases gave him to call on people to transform the city council

and the courts, by electing him and his allies, as if this would defend their interest. Today this council and the judicial system, which are predominantly black, defend the class system just as before.

In Detroit, at the same time period, the League of Revolutionary Black Workers played an important role in organizing and leading fights of black workers who had gained a real access to the auto industry only after the riot of 1967. The League carried on a fight against racism in both the workplace and in the union. But with what goals? As part of a response to the anger of black workers who were subjected daily to the racist attitudes of white foremen, the League successfully pushed management to integrate its ranks. The League carried on fights to open up the unions for black representatives as well.

Today, the plants and offices of Detroit are filled with black frontline supervisors, including some people from the League who took positions they had helped to

Estados Unidos: ¿una renovación del movimiento por los derechos cívicos?

una nueva fuerza policial del tipo de STRESS, pero con un jefe de policía negro y numerosos oficiales negros.

A fines de los años sesenta y comienzos de los setenta, había también en Detroit numerosos abogados nacionalistas radicales, entre los cuales el más famoso fue Kenneth Cockrell, quien se hizo una reputación defendiendo con éxito a gentes cuyos negocios en tiempos ordinarios habrían hecho condenar. El más célebre de estos casos fue el de Hayward Brown, quien fue llevado ante los tribunales no menos de 13 veces, bajo diferentes acusaciones, porque había matado a varios policías mientras que con otros hacía campaña contra la droga dentro de la comunidad negra. Su caso fue muy representativo de una época y de una situación en que la población negra protestaba contra las condiciones que se le imponían y estaba lista a batirse en las calles. Fue absuelto cada vez por jurados que incluían, finalmente, una mayoría de negros. La celebridad que conquistó Cockrell en estos casos, le sirvió para hacerse elegir, junto con sus aliados, pretendiendo que

iba a transformar los concejos municipales y los tribunales según el interés de todos. Hoy, el concejo y las instancias judiciales son en su gran mayoría compuestos por negros que defienden el sistema de clase exactamente como antes. En Detroit, durante el mismo período, la Liga de Trabajadores Negros desempeñó un importante papel en la organización y dirección de las luchas de los trabajadores negros a quienes las revueltas de 1967 habían abierto las puertas de la industria automotriz. La Liga entabló un combate contra el racismo dentro de la empresa y del sindicato a la vez. ¿Pero con qué objetivos? Ante la cólera de los trabajadores negros que se encontraban cotidianamente sujetos a las actitudes racistas de los contra maestres blancos, la Liga impuso a la dirección el acceso de los negros a los puestos de mando. La Liga entabló también la lucha en el seno de los sindicatos para obtener puestos de responsabilidad para los negros.

Hoy, las fábricas y las oficinas de Detroit están llenas de contra maestres negros entre los cuales algunos vienen de la Liga y han tomado los puestos que ellos mis-

Etats-Unis : un renouveau du mouvement des droits civiques ?

Et les cadres noirs font leur travail exactement comme n'importe qui d'autre, imposant actuellement une effroyable augmentation des cadences à tous les travailleurs, noirs et blancs.

Les syndicats locaux aussi sont remplis d'élus et de responsables noirs, y compris d'ex-membres de la Ligue, mais une fois dans l'appareil syndical, ces gens avaient-ils une politique différente à proposer aux travailleurs ? Dans bien des cas, ce sont les bureaucrates noirs qui sont utilisés en première ligne pour justifier les sacrifices que l'UAW, le syndicat de l'automobile, contribue à imposer aux travailleurs qui à Detroit sont en majorité noirs. Certes quelques ex-membres de la Ligue occupent maintenant des positions dans le syndicat, mais pour la masses des travailleurs noirs, les choses n'ont pas changé.

Tous ces gens, des élus et des hommes de loi jusqu'aux cadres et syndicalistes, ont une double attitude vis-à-vis de la masse des noirs. D'un côté ils se présen-

tent comme les représentants de la population noire, confrontés aux mêmes problèmes que tous les noirs dans une société raciste. Ils utilisent leur passé militant ou au moins, si ce passé n'existe pas, le fait qu'ils sont noirs, pour soutenir devant la masse des noirs que pour se défendre il faut qu'ils gagnent une place qui leur donnera influence et pouvoir. Mais le fait même d'être intégrés dans les structures de la société bourgeoise et d'avoir pour tâche le maintien de ces structures les amène à s'opposer à la masse des noirs quand il s'agit de l'exploitation de classe.

Ce qui s'est passé avec le mouvement noir des années cinquante et soixante est par beaucoup d'aspects analogue à ce qui s'est passé avec le mouvement ouvrier des années trente. Dans l'un et l'autre cas, ce furent des mouvements puissants de couches populaires de la société assez déterminés pour s'opposer à l'État, et même par certains côtés pour mettre en question le droit des classes dirigeantes. Mais il ne mirent pas fin à la domination bourgeoise de la société. Alors ces mou-

United States: A Revival of the Civil Rights Movement?

open up. The black supervisors do their duty just as anyone else, pushing the current horrifying speedup on the whole work force, black and white.

The local union structures are filled with black representatives and officers as well, including some former members of the League here, too. But one inside the union apparatus, what different policy did these people have to propose to the workers? In many cases, it is the black bureaucrats who are used as front men to justify the concessions the UAW is helping to impose on a work force which in Detroit, is predominantly black. Some of those once in the League now occupy positions in the union, but for the mass of the black workers, things remain the same.

All of these people, from the elected officials and lawyers to the supervisors and union officials, have a kind of double stance in relation to the black masses. On the one hand they appear as the representatives of the black population confronting the common

problems they face as black people in a racist society. They use their militant past, or, if not that, at least the fact that they are black, to argue to the black masses that the way for black people to fight is to put them in positions of influence and power. But the very fact of being integrated into the structures of bourgeois society and having roles to play to maintain those structures, brings them to oppose themselves to the black masses when the problems at hand are those embedded in class exploitation.

What took place to the black movement of the 1950s and 1960s is in many ways analogous to what happened to the workers movement of the 1930s. In both situations, powerful movements coming out of the popular layers in society, determined enough to stand up to the state, and even in some ways questioning the right of those who ruled to rule, nonetheless did not put an end to the bourgeois domination of society. Those movements ended up

Estados Unidos: ¿una renovación del movimiento por los derechos cívicos?

mos contribuyeron a abrir. Y, los supervisores negros desempeñan su trabajo exactamente como cualquier otro, imponiendo actualmente un aumento terrible de cadencias a todos los trabajadores, negros y blancos.

Los sindicatos locales también están llenos de elegidos y de responsables negros, incluyendo también aquí a algunos provenientes de la Liga. Pero, una vez dentro del aparato sindical, ¿estas gentes tenían una política diferente a proponer a los trabajadores? En muchos casos es a los burócratas negros a quienes se utiliza en primer lugar para justificar los sacrificios que la UAW, el sindicato de la industria automotriz, contribuye a imponer a los trabajadores en Detroit, en su mayoría negros.

Por cierto algunos ex-miembros de la Liga ocupan buenas posiciones ahora en el sindicato, pero para la masa de trabajadores negros las cosas siguen siendo iguales.

Todas estas gentes, empezando por los elegidos y los abogados, hasta los contra maestres y los sindicalistas, tienen una doble actitud con relación a las masas negras.

Por un lado, aparecen como los representantes de la población negra, confrontados a los mismos problemas que todos los negros dentro de una sociedad racista. Utilizan su pasado militante o al menos, si ese pasado no existe, el hecho de que ellos son también negros, para sostener ante la masa de los negros que, para defenderse, es necesario que ellos ganen un puesto que les dará influencia y poder. Mas el hecho mismo de estar integrados en las estructuras de la sociedad burguesa y de tener como tarea el mantenimiento de estas estructuras los lleva a oponerse a las masas negras cuando los problemas son aquellos de la explotación de clase.

Lo que pasó con el movimiento negro de los años cincuenta es, en muchos aspectos, análogo a lo que pasó con el movimiento obrero de los años treinta. En uno y otro caso, fueron movimientos poderosos de capas populares de la sociedad, suficientemente determinadas como para oponerse al Estado, e incluso, de cierta manera, para cuestionar el derecho de las clases dirigentes. Sin embargo, no pusieron un término a la dominación burguesa de la sociedad. Esos movimientos terminaron por

Etats-Unis : un renouveau du mouvement des droits civiques ?

vements finirent pas être canalisés de nouveau dans les limites de la société bourgeoise.

La politique de la bourgeoisie américaine face à ces deux mouvements fut similaire. La bourgeoisie américaine, à la tête du plus riche impérialisme du monde, utilisa la richesse qu'elle possédait pour faire des concessions à la population, ou au moins à la fraction de celle-ci qui était mobilisée. Elle accepta la syndicalisation des travailleurs non qualifiés dans les années trente, et elle mit fin à la ségrégation légale dans les années soixante. Le résultat du mouvement noir fut qu'une partie des travailleurs noirs obtinrent d'être embauchés dans l'industrie pour la première fois, et que de nouvelles possibilités furent ouvertes à la petite bourgeoisie noire. En même temps la bourgeoisie aspira de nombreux leaders de ces mouvements — du moins ceux qui n'étaient pas licenciés, emprisonnés ou tués — en en faisant des cadres officiels de cette société, les intégrant dans son système politique et dans son appareil d'État. Du mouvement noir la bourgeoisie tira une

couche de politiciens noirs pour jouer un rôle similaire à celui que la bureaucratie syndicale joua par rapport au mouvement ouvrier. Par ce moyen, le mouvement fut canalisé sans douleur dans les limites de l'ordre social existant.

UNE CARICATURE DES ANNÉES SOIXANTE

Aujourd'hui, il y a des politiciens noirs qui, tentant de se présenter comme les porte-parole et les représentants des intérêts de tous les noirs, parlent d'un nouveau mouvement pour les droits civiques. Mais aujourd'hui, deux décennies après que le mouvement des droits civiques a en grande partie atteint son but de mettre fin à la discrimination et la ségrégation légales, un tel projet prend un sens bien différent de celui qu'il a pu avoir dans le passé, qu'elles qu'en aient été alors les limites. En fait, le projet de ceux qui font référence au mouvement des droits civiques est une caricature de ce mouvement. C'est tout un symbole que Benjamin Chavis Jr

United States: A Revival of the Civil Rights Movement?

being channelled back within the confines of bourgeois society and brought to an end.

The policies of the American bourgeoisie confronting these two movements were similar. The American bourgeoisie used the wealth it possessed as the head of the richest imperialism in the world to concede new gains to the population, or at least to sections of it which were mobilized. It accepted unionization of the unskilled in the 1930s, and it removed the barriers of legal segregation in the 1960s. As a result of the black movement, a part of the black workers gained industrial jobs for the first time, and new possibilities were opened for black petty bourgeoisie. At the same time, the bourgeoisie co-opted many of the leaders of these movements — or at least those who were not fired, imprisoned or killed — making them the official cadres of this society, integrating them into its political system and into its state apparatus. Out of the black movement, the

bourgeoisie fostered the growth of a layer of black politicians to play the role the trade union bureaucracy played in relation to the workers' movement: that is, to be the means by which the movement was channelled safely back within the confines of the existing social order.

A CARICATURE OF THE SIXTIES

Today, there are black politicians, trying to speak as the representatives of the interests of all black people, who call for another civil rights movement. Today, two decades after the Civil Rights Movement largely accomplished its goals to overcome legal segregation and legal discrimination, such a proposal has a very different meaning than did the movement of the past, whatever were the limits of that movement. In fact, what is proposed by those who make references to the Civil Rights Movement is a caricature of that movement. Symbolic of this is the proposal by Benjamin Chavis, Jr. (a well-known black activist who

Estados Unidos: ¿una renovación del movimiento por los derechos cívicos?

ser canalizados nuevamente dentro de los límites de la sociedad burguesa.

La política de la burguesía norteamericana ante estos dos movimientos fue similar. La burguesía norteamericana, a la cabeza del imperialismo más rico del mundo utilizó la riqueza que poseía para hacer concesiones a la población, o al menos a la fracción de ella que estaba movilizada. Aceptó la sindicalización de los trabajadores sin calificación en los años treinta, y puso fin a la segregación legal en los años sesenta. El resultado del movimiento negro fue que una parte de los trabajadores negros obtuviera un contrato en la industria por primera vez; y que se abrieran nuevas posibilidades a la pequeña burguesía negra. Al mismo tiempo, la burguesía se apropió de numerosos líderes de estos movimientos — al menos de aquellos que no habían sido despedidos, encarcelados o muertos — para hacer de ellos cuadros oficiales de esta sociedad, integrándolos en su sistema político y en el aparato estatal. Del movimiento negro la burguesía sacó una capa de politicastros negros para

que desempeñen un papel similar al de la burocracia sindical dentro del movimiento obrero. Por este medio el movimiento fue canalizado, sin dolor, dentro de los límites del orden social existente.

UNA CARICATURA DE LOS AÑOS SESENTA

Hoy, hay politicastros negros que tratan de presentarse como los portavoces y los representantes de los intereses de todos los negros, hablando de un nuevo movimiento por los derechos cívicos. Pero hoy en día, dos décadas después de que el movimiento por los derechos cívicos haya en gran parte alcanzado su objetivo de poner un punto final a la discriminación y segregación legales, tal proyecto toma un sentido muy diferente al que tuvo el movimiento en el pasado, cualesquiera que hayan sido sus limitaciones. De hecho, el proyecto de los que hacen referencia al movimiento por los derechos cívicos es una caricatura de ese movimiento. Simboliza bien este hecho la proposición de Benjamin Chavis Jr (un militante negro muy conocido

Etats-Unis : un renouveau du mouvement des droits civiques ?

(un militant noir bien connu qui fut emprisonné pour ses activités antiségrégationnistes dans le Sud) propose d'organiser aujourd'hui une "marche de la liberté à rebours", du Sud vers Chicago... dans le but de soutenir la candidature de Washington. De telles propositions peuvent uniquement servir à lier plus fortement la masse des noirs au Parti Démocrate.

Des marches symboliques, comme à Forsyth ou à New York, sont bien loin des combats que certains de ces politiciens eux-mêmes menèrent dans les années soixante quand la masse des noirs descendait dans la rue. De plus des politiciens comme Andrew Young et Hosea Williams s'opposèrent toujours à une réelle mobilisation des travailleurs et des pauvres. Ils étaient de ceux alors qui défendaient l'idée que le mouvement devait rester dans les limites légales. A la fin des années soixante ils étaient déjà de ceux qui essayaient de convaincre les masses noires de ne pas descendre dans la rue ; c'est-à-dire qu'ils s'opposèrent à ce qui fit assez peur à la classe dirigeante américaine pour la pousser à

United States: A Revival of the Civil Rights Movement?

was imprisoned for his anti-segregationist activities in the South), to organize a "reverse freedom ride" from the South to Chicago — in order to support Washington's candidacy. Proposals like this only serve to tie the black masses more strongly to the Democratic Party.

Symbolic marches, like those in Forsyth or in New York, are far from the battles that even some of these same politicians may have found themselves at the head of in the 1960s when the black masses took to the streets in anger. Politicians like Andrew Young and Hosea Williams always opposed a real mobilization of the workers and the poor. They were the ones who argued for the movement to keep within its legalistic bounds. They were the ones who tried to convince the black masses not to go into the streets in the mid to late 1960s; that is, they opposed the very aspect of the movement which brought the American ruling class

Estados Unidos:

que fue encarcelado por sus actividades anti-segregacionistas en el Sur) de organizar una "marcha de la libertad hacia atrás", del Sur hacia Chicago... teniendo como objetivo sostener la candidatura de Washington. Tales proposiciones no pueden servir sino para atar con más fuerza a las masas negras con el Partido Demócrata.

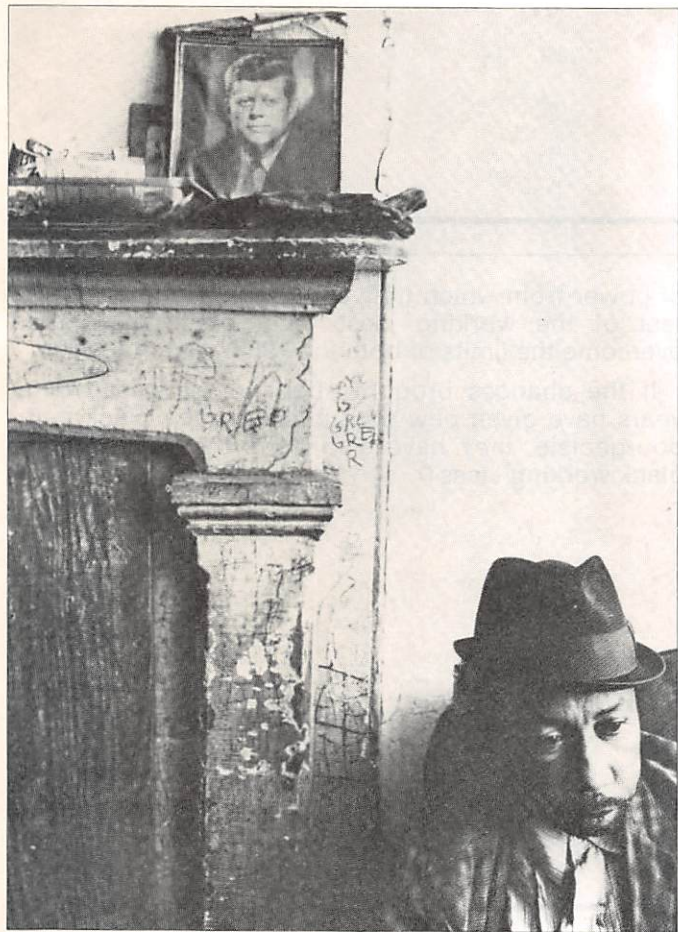
Las marchas simbólicas, como en Forsyth o en Nueva York, se encuentran muy lejos de los combates que algunos de estos politicastros mismos llevaron a cabo en los años sesenta cuando las masas negras invadieron las calles. Además los politicastros como Andrew Young y Hosea Williams se han opuesto siempre a una movilización real de los trabajadores y de los pobres. Ellos eran de los que defendían la idea de que el movimiento debía quedarse dentro de los límites legales. A fines de los años sesenta, eran ya de los que trataban de convencer a las masas negras de no tomar las calles, es decir que se opusieron a aquello que dio suficientemente miedo a la clase dirigente norteamericana como para forzarla a deshacerse de la segregación legal. Y,



Andrew Young, ex-ambassadeur des Etats-Unis aux Nations Unies : un des principaux politiciens noirs pour qui le mouvement ne doit pas transgresser les limites de la légalité

Andrew Young, ex-United States Ambassador to the United Nations: one of the main black politicians for whom the black movement must not transgress the limits of legality.

Andrew Young, ex-embajador de los Estados Unidos en La Naciones Unidas: uno de los principales hombres políticos negros para quien el movimiento no debe transgredir los límites de la legalidad.



Les noirs pauvres ne peuvent faire confiance aux politiciens qui voudraient lier leur sort au char du Parti démocrate.

The poorer blacks cannot have confidence in the politicians who would like to tie their fate to the Democratic Party.

Los negros pobres no pueden tener confianza a los politicastros que quisieran ligar su destino al carro del Partido Demócrata.

se débarrasser de la ségrégation légale. Et, alors qu'aujourd'hui il n'y a pas de mobilisation, ils la craignent déjà, parce qu'elle pourrait échapper à leur contrôle et menacer leurs positions. C'est pourquoi à Forsyth très consciemment ils firent en sorte de maintenir la marche dans d'étroites limites ; la présence de trois mille soldats servait un double but.

Ce n'est pas un hasard que ce soit des gens qui sont aujourd'hui parfaitement intégrés dans les structures politiques du système qui parlent d'un nouveau mouvement des droits civiques. Leur but est d'essayer d'utiliser la lutte de la masse des noirs pour défendre d'abord les intérêts de la petite bourgeoisie noire et pour l'aider à se pousser un peu plus dans l'échelle sociale... c'est-à-dire se séparer encore davantage de la masse de la population noire qui, elle, voit ses conditions de vie se dégrader.

Si une nouvelle lutte des noirs se développe, si les travailleurs noirs et les pauvres veulent se battre contre

United States

finally to get rid of legal segregation. Even before such a mobilization appears today, they fear it, because it holds the potential to get beyond their control and to threaten their positions. It is why in Forsyth they were conscious to keep the march contained and under their order: the presence of 3,000 troops served a double-edged purpose.

It is not an accident that these proposals are being made by people who today are thoroughly integrated within the political structures of this system, by those who would try to use any struggle of the black masses to further essentially the interests of the black petty bourgeoisie, to give them a push further up the social ladder of this society — that is, further separated from the mass of the black population who face only a deterioration of their lives.

When a new black struggle develops, when the black workers and poor want to fight against every aspect of

Estados Unidos

mientras que hoy, no hay movilización, ellos la temen ya, porque podría escapárseles el control y amenazar sus posiciones. Es por esto que, en Forsyth, obraron concientemente de tal manera a mantener la marcha dentro de estrechos límites bajo su control: la presencia de 3 000 soldados servía a un doble objetivo.

No es por casualidad que las gentes hoy perfectamente integradas en las estructuras políticas del sistema son aquéllas que hablan de un nuevo movimiento por los derechos civicos. Su objetivo, es el de tratar de utilizar las luchas de masas de los negros para defender, en primer lugar, los intereses de la pequeña burguesía negra y para ayudarla a subir un poco más en la jerarquía social... es decir separarse todavía más de la masa de la población negra la cual ve sus condiciones de vida en constante deterioro.

Si una nueva lucha de los negros se desarrollara, si los trabajadores negros y los pobres quisieran luchar

Etats-Unis : un renouveau du mouvement des droits civiques ?

tous les aspects de leur oppression, il est essentiel qu'ils ne mènent pas leur combat sous la direction de représentants de la petite-bourgeoisie. Il est nécessaire pour la masse des noirs de rompre avec ces politiciens qui les lieraient au Parti Démocrate, ou à quelque autre formation bourgeoise, qui limiteraient leur lutte dans les frontières de la société de classe.

Les masses noires auront besoin de bâtir leur propre organisation de classe indépendante, une organisation qui puisse exprimer l'intérêt des travailleurs noirs et des pauvres et conduire leurs luttes; une organisation qui fasse le lien entre le combat contre l'oppression raciale et le combat contre l'exploitation qui pèse si lourdement sur les masses noires.

Un des résultats de la lutte des noirs fut d'introduire des travailleurs noirs en grand nombre au cœur même de l'industrie moderne, dans les grandes usines, dans les grandes cités industrielles. Cette place dans la production donne aux travailleurs noirs une véritable force.

Elle peut leur donner une puissance qui leur permettrait d'entraîner derrière eux le reste de la classe ouvrière dans un combat qui pourrait dépasser les limites qu'eurent les mouvements aussi bien des années trente que des années soixante.

Si les changements apportés par les vingt dernières années ont donné de nouvelles possibilités à la petite-bourgeoisie noire, ils ont fait de même pour la classe ouvrière noire □



United States: A Revival of the Civil Rights Movement?

their oppression, it is essential that their fight not fall behind the representatives of the black petty bourgeoisie. It is necessary for the black masses to break with those politicians who would tie them to the Democratic Party, or some other bourgeois political formation, who would limit their struggle within the confines of class society.

The black masses will need to build up their own independent class organization; one that can give expression to and lead a fight for the interests of the black workers and poor; one that links the fight against racial oppression with the fight against the exploitation that weighs heavily on the black masses.

One of the results of the black struggle was to bring black workers in big numbers into the very core of modern industry, into the large factories, into the big industrial cities. This position in production gives black workers a veritable force. It can give them a base

of power from which they could pull behind them the rest of the working class in a battle that could overcome the limits of both the 1960s and the 1930s.

If the changes brought about in the past twenty years have given new possibilities to the black petty bourgeoisie, they have also done the same for the black working class □



Estados Unidos: ¿una renovación del movimiento por los derechos cívicos?

contra todos los aspectos de su opresión, sería esencial que no lleven adelante su combate bajo la dirección de los representantes de la pequeña burguesía. Es necesario para las masas negras romper con los politicastros que las atarían al Partido Demócrata, o a cualquier otra formación burguesa que limitarían sus luchas dentro de las fronteras de la sociedad de clase.

Las masas negras tendrán la necesidad de construir su propia organización de clase independiente, una organización que pueda expresar el interés de los trabajadores negros, de los pobres y dirigir sus luchas, una organización que haga la unión entre el combate contra la opresión racial y el combate contra la explotación que pesa tan duramente sobre las masas negras.

Uno de los resultados de la lucha de los negros fue el acceso de un gran número de trabajadores negros al corazón mismo de la industria moderna, en las grandes fábricas, en las grandes ciudades industriales. Este lugar en la producción entrega a los trabajadores negros una

verdadera fuerza. Puede darles una potencia que les permitiría arrastrar con ellos al resto de la clase obrera en un combate que podría rebasar los límites que tuvieron los movimientos tanto de los años treinta como de los años sesenta.

Si los cambios aportados por los 20 años pasados han traído nuevas posibilidades a la pequeña burguesía negra, éstos hicieron lo mismo por la clase obrera negra □



FRANÇAIS

Etats-Unis Mouvement noir des années 60 : victoires et occasions manquées

Le mouvement noir qui occupa une place prépondérante dans la vie politique américaine pendant près de trente ans, semble si loin, que ses événements marquants dont on célèbre l'anniversaire sont maintenant entrés dans l'histoire. Il est vrai que la révolte de la prison d'Attica, qui témoigna de l'éventuelle capacité du mouvement noir à entraîner derrière lui les blancs pauvres, les hispaniques, tous les opprimés, fut aussi l'annonce du commencement de la fin pour lui. Attica eut lieu en 1971, il y a plus de quinze ans.

Au moment d'Attica, ce mouvement noir avait réussi ce qui pouvait sembler impossible en 1947, quand des vétérans revenant de la Seconde guerre mondiale étaient lynchés parce qu'ils n'avaient plus les manières serviles exigées des noirs dans le Sud ; ce qui pouvait sembler impossible même encore en 1955, quand un noir fut lynché dans le Mississippi parce qu'il s'était inscrit sur les listes électorales, vingt et un autres étant tués par des bandes racistes la même année dans ce même Etat. En quelques années la lutte des noirs avait

ENGLISH

United States The Black Movement in the Sixties: Victories and Lost Opportunities

The movement of black people, which was so dominant a part of American political life for the better part of thirty years, has receded to the point that we are now marking even its last important anniversaries as historic events. The prison revolt at Attica, which attested to the potential the black movement had to pull after it the poor whites, Hispanics — all the oppressed — was also an announcement of the beginning of the end of that movement. Attica was 1971, more than fifteen years ago.

By the time of Attica, this black movement had accomplished what might have seemed impossible in 1947, when returning veterans of World War II were lynched because they no longer had the acquiescent manner demanded of black people in the South; what might have seemed impossible even as late as 1955, when a black man was lynched in Mississippi because he had registered to vote and 21 others were killed by racist bands in that same state. Within a few years, the

ESPAÑOL

Estados Unidos El movimiento negro de los años 60: victorias y ocasiones perdidas

El movimiento negro que ocupó un sitio preponderante en la vida política norteamericana durante casi treinta años, parece tan lejano, que los acontecimientos relevantes cuyo aniversario se celebra han entrado ahora en la historia. Es cierto que la sublevación de la prisión de Attica, la cual demostró la eventual capacidad del movimiento negro para arrastrar tras de sí a los blancos pobres, a los hispánicos, a todos los oprimidos, fue también el anuncio del comienzo de su final. Attica tuvo lugar en 1971, hace más de quince años.

En el momento de Attica, este movimiento negro había logrado lo que podía parecer imposible en 1947, cuando los veteranos que volvían de la Segunda Guerra mundial eran linchados porque no tenían ya las maneras serviles exigidas a los negros en el Sur; lo que podía parecer imposible aún en 1955, cuando un negro fue linchado en el Misisipi porque se había inscripto sobre las listas electorales, veintún otros eran muertos por bandas racistas el mismo año en ese mismo Estado. En pocos años la lucha de los negros había puesto fin a la

États-Unis - Mouvement noir des années 60 : victoires et occasions manquées

mis fin à la ségrégation légale dans le Sud et aux pires aspects de sa version plus insidieuse mais pas moins réelle dans le Nord. Les noirs montrèrent que quand les gouvernants craignent suffisamment un mouvement social, ils peuvent être amenés à liquider eux-mêmes des maux sociaux qui semblaient pourtant faire partie des traits inhérents à cette société.

L'impact que leur lutte a eu sur leur place dans la société peut être mesuré en quelques chiffres. Le nombre de noirs inscrits sur les listes électorales, dans le Sud, qui était de 250 000 en 1940, était monté à 3,5 millions en 1971. Le revenu moyen d'une famille noire qui était de 40% de celui d'une famille blanche en 1940 était passé à 65% en 1975. Certainement ce changement fut dû pour une part au déplacement des noirs des régions rurales vers les villes, mais il est dû aussi à l'ouverture de professions qui leur étaient jusque là pratiquement fermées : les postes les mieux payés de la grande industrie, du bâtiment ou des bureaux. Un changement significatif du système scolaire fait qu'au-

jourd'hui il y a proportionnellement plus d'étudiants noirs que de blancs à l'université. Les lynchages publics, qu'on comptait jadis par plusieurs douzaines en une année, ont maintenant virtuellement disparu de la scène.

Ces changements furent le résultat d'un mouvement social de masse, qui secoua profondément la société américaine. Ce fut le combat de plusieurs générations. Tout le pays fut finalement touché par la lutte des noirs pour se libérer des entraves que leur imposait une société raciste qui avait légalisé leur oppression : les grandes villes du Sud mais aussi ses petites villes et ses régions rurales, les ghettos du Nord, les écoles, les prisons, l'armée, les cités industrielles et les usines... tous les secteurs où la concentration de noirs était forte.

Bien que la lutte des noirs ait changé la position d'infériorité dans laquelle ils étaient historiquement maintenus dans ce pays, elle ne l'a pas supprimée. Un

United States - The Black Movement in the Sixties: Victories and Lost Opportunities

black struggle had torn down the legal recognition of segregation in the South and the worst aspects of its more insidious, institutionalized version in the North. The black people showed that when the rulers of this society fear a social movement sufficiently, they can be brought to overturn long-standing social ills, even to change the face of society.

The impact the struggle of the black people had on their own place in this society can be measured in stark terms. The number of blacks registered to vote in the South, which had stood at 250,000 in 1940, increased to 3.5 million by 1971. The average income of a black family increased from 40% of that of a white family in 1940 to 65% in 1975. Certainly part of that change was accounted for by the movement of black people from rural areas into the cities, but part was accounted for by the opening up of jobs hitherto practically closed to blacks: better paying jobs in heavy industry, as well as construction and white collar jobs. There was also a significant change in the educational

system, so that today there are proportionately more black students in the junior colleges, colleges and universities, taken together, than there are whites. Public lynchings, which were once registered in dozens per years, now have virtually disappeared from the scene.

These changes were produced by a massive social movement, one which shook American society. It was a movement which engaged several generations of people in the fight. Before it was over, the struggle of black people to free themselves from the shackles forged on them by a racist society which had legalized their oppression had touched essentially all parts of the country: the big cities of the South, as well as its small towns and even rural areas; the Northern ghettos; the schools; the prisons; the armed forces; the industrial cities and their factories — every sector where black people were concentrated.

Although the struggle of the black people modified the disadvantageous position to which they had historically been subjected in this country, it did not

Estados Unidos - El movimiento negro de los años 60: victorias y ocasiones perdidas

segregación legal en el Sur y a los peores aspectos de su versión más insidiosa y no menos real en el Norte. Los negros mostraron que cuando los gobernantes temen suficientemente un movimiento social, pueden ser llevados a liquidar ellos mismos los males sociales que parecían sin embargo formar parte de los rasgos inherentes a esta sociedad.

El impacto que su lucha ha tenido sobre su lugar en la sociedad puede ser medido en pocas cifras. El número de negros inscritos en las listas electorales, en el Sur, que era de 250 000 en 1940, subió a 3,5 millones en 1971. El ingreso medio de una familia negra que era el 40% del de una familia blanca en 1940 pasó al 65% en 1975. Ciertamente este cambio fue debido por un lado al desplazamiento de los negros de las regiones rurales hacia las ciudades, pero también a la apertura de profesiones que les estaban prácticamente cerradas hasta entonces: los puestos mejor pagados de la gran industria, de la construcción o de las oficinas. Un cambio significativo del sistema escolar hace que hoy haya

proporcionalmente más estudiantes negros que blancos en la Universidad. Los linchamientos públicos, que antes se contaban por docenas en un año, han ahora desaparecido virtualmente de la escena.

Estos cambios fueron el resultado de un movimiento social de masa, que sacudió profundamente a la sociedad norteamericana. Fue éste el combate de varias generaciones. Todo el país fue finalmente tocado por la lucha de los negros para liberarse de las trabas que les imponía una sociedad racista que había legalizado su opresión: las grandes ciudades del Sur pero también las pequeñas y sus regiones rurales, los ghettos del Norte, las escuelas, las prisiones, el ejército, las localidades industriales, y las fábricas... todos los sectores donde la concentración de negros era fuerte.

Aunque la lucha de los negros haya cambiado la posición de inferioridad en la que habían sido históricamente mantenidos en ese país, no la ha suprimido. Un

Etats-Unis - Mouvement noir des années 60 : victoires et occasions manquées

meilleur accès à différentes professions n'a pas effacé l'énorme différence qui demeure toujours entre noirs et blancs ce n'était pas possible, pour la simple raison que la plupart des noirs sont des travailleurs. En fait la disproportion a de nouveau grandi depuis 1975, du fait que les travailleurs noirs, de même que les autres couches de la classe ouvrière, mais encore plus durement que le reste de la classe ouvrière font les frais de la crise économique. Le mouvement noir s'est finalement effondré à cause de son incapacité à vaincre les inégalités sociales fondamentales résultant d'une société divisée en classes.

Etait-il possible que ce mouvement de masse se termine d'une autre façon ? Contenait-il des potentialités qui ne se réalisèrent pas, non pas à cause de la situation, mais à cause du mouvement lui-même — les buts qu'il se donna, les organisations qui en prirent la direction — potentialités qui auraient pu se réaliser en se donnant d'autres buts, et d'autres organisations ?

United States - The Black Movement in the Sixties: Victories and Lost Opportunities

overcome it. The improved access to jobs did not erase the still enormous difference which remained between black and white incomes; it could not, for the simple reason that most black people are workers. In fact the disproportion has become greater in the years since 1975, as the black workers were forced to pay the cost of the economic crisis, along with other layers of the working class, and at the same time more severely than the rest of the working class. The black movement itself finally foundered on its inability to overcome the basic social inequality produced by a society divided into classes.

Was something more possible than for that massive social movement to come to this end? Were there possibilities not realized because of limits that came essentially not out of the situation, but out of the movement itself — the goals it set for itself, the organizations which gave it direction — possibilities that might have been realized with different goals, different organizations?

Estados Unidos - El movimiento negro de los años 60: victorias y ocasiones perdidas

mejor acceso a diferentes profesiones no ha borrado la enorme diferencia que existe aún entre negros y blancos; no era posible, por la sencilla razón que la mayoría de los negros son trabajadores. En realidad, la proporción ha nuevamente crecido desde 1975, por el hecho de que los trabajadores negros, al igual que las otras capas de la clase obrera, pero aún más duramente que el resto de la clase obrera, pagan la crisis económica. El movimiento negro se derrumbó finalmente, a causa de su incapacidad para vencer las desigualdades sociales fundamentales resultantes de una sociedad dividida en clases.

¿Era posible que ese movimiento de masa se terminara de otra manera? ¿Contenía potencialidades que no se realizaron, no a causa de la situación, sino a causa del propio movimiento — los objetivos que se dio, las organizaciones que tomaron la dirección — potencialidades que hubieran podido realizarse dándose otros objetivos y otras organizaciones?

Ces questions aujourd'hui pour nous, révolutionnaires communistes, ne sont pas seulement un débat sur un point d'histoire, mais elles demeurent posées parce que ce problème se posera certainement à nouveau à nous, étant donné la continuation de l'oppression raciste à laquelle la masse des noirs est toujours soumise.

**DE L'ANNULATION D'UNE MARCHÉ
SUR WASHINGTON
AUX CHAMBRES DE LA COUR SUPRÊME**

Depuis la Seconde guerre mondiale il y a avait des signes montrant que les noirs, au premier rang quand il s'agissait d'aller se sacrifier à la guerre, n'entendaient plus être traités par ailleurs comme des citoyens de seconde classe. Une série de luttes durant la guerre fit la preuve de cette détermination : l'organisation en 1941 de la fameuse "marche sur Washington", annulée à la dernière minute quand Roosevelt signa un décret

If we, revolutionary communists, ask these questions, it is not because we want to enter into a debate on a point of history, but because this is a question which is likely to be raised in front of us again, given the continued racist oppression to which the black masses are subjected.

**FROM A CANCELLED MARCH ON WASHINGTON
TO THE CHAMBERS OF THE SUPREME COURT**

As far back as World War II, there had been signs that black people, put in the first rank when it came to sacrificing for the war, were not willing to continue to be treated as "second class citizens" in every other regard. A series of struggles during the war years gave proof of that determination: the organizing for the famous 1941 "March on Washington", annulled at the last minute when Roosevelt signed an executive order creating the

**DE LA ANULACIÓN DE UNA MARCHA
A WASHINGTON
A LAS CÁMARAS DE LA CORTE SUPREMA**

Después de la Segunda Guerra mundial había signos de que los negros, en primera fila cuando se trataba de ir a sacrificarse a la guerra, no querían más ser tratados como ciudadanos de segunda clase. Una serie de luchas durante la guerra hizo prueba de esta determinación: la organización en 1941 de la famosa "marcha a Washington", anulada en el último minuto cuando Roosevelt firmó un decreto creando la "Comisión de la

Etats-Unis - Mouvement noir des années 60 : victoires et occasions manquées

créant la "Commission de l'égalité pour l'emploi"; les résistances dans l'armée elle-même durant la guerre; la défense opposée par les noirs aux policiers et aux bandes de blancs au cours des émeutes raciales de 1943.

La fin de la guerre, avec le retour des anciens combattants noirs dans le Sud ségrégationniste, vit des luttes éclater un peu partout même si elles restèrent isolées. Dans les Etats du centre il y eut des manifestations, des campagnes pour l'inscription sur les listes électorales et les premières "marches pour la liberté". Dans le Sud profond, un boycott des bus par les noirs à Baton-Rouge, en Louisiane, réussit à imposer la fin de la ségrégation dans les transports en commun de la ville en 1953.

Les premiers objectifs du mouvement noir tournaient essentiellement autour de la nécessité de mettre fin aux lois sur la ségrégation qui étaient imposées aux noirs vivant dans le Sud. Les premiers qui lui proposè-

rent clairement ces objectifs lui proposaient aussi de diriger leurs efforts vers le gouvernement, en particulier le gouvernement fédéral, de l'influencer de façon qu'il impose ces changements et d'amener les autorités fédérales à imposer à un Sud récalcitrant la "loi de tout le pays". Ils ne dirent jamais à la masse des noirs qu'ils ne contraindraient le gouvernement à intervenir que si celui-ci sentait la pression, la détermination et la mobilisation massive des noirs. Au contraire, ils firent tout ce qu'ils purent pour canaliser les luttes dans un cadre étroit et légaliste. Ils affirmaient que les autorités fédérales seraient amenées à changer d'attitude par la "persuasion morale". Cette argumentation prit plus tard le nom de "résistance non-violente".

La décision de la Cour Suprême en 1954 d'interdire la ségrégation dans les écoles était la reconnaissance de l'existence d'un mouvement menaçant déjà de sortir de ces limites. Pourtant, à l'époque, cette décision servit à renforcer l'idée que la "persuasion morale" marchait.

United States - The Black Movement in the Sixties: Victories and Lost Opportunities

Fair Employment Practices Commission; the resistance within the army itself during the war; the defense made by black people against the cops and marauding bands of whites during the race riots of 1943.

The end of the war, with the return of black veterans into the "Jim Crow" South, saw a number of struggles, which, if they still remained isolated, were nonetheless widespread. In the Border States, there were sit-ins, voter registration drives and the first freedom rides. In the Deep South, a city-wide bus boycott by blacks in Baton Rouge, Louisiana, successfully desegregated that city's bus system in 1953.

Essentially, the first goals of the black movement revolved around the overturning of the Jim Crow laws, the legally imposed segregation under which black people lived in the South. Those who first enunciated the movement's goals called on black people to direct

their efforts to influence the government, especially the federal government, to bring about these changes; to bring the federal authorities to enforce, on a recalcitrant South, the "law of the land". They never said to the black masses that if that government was to be forced into action it would only be because it felt the pressure of the determination and the massive mobilization of the black people. Instead, they did everything they could to channel the struggles within a very narrow, legal framework. They argued that the federal authorities could be changed by the pressure of "moral suasion". It was this argument which later became known as "Nonviolent Resistance".

The 1954 Supreme Court decision forbidding legal segregation in the schools was a recognition of an already existing movement, threatening to get outside these limits. Nonetheless, at the time that decision was used to reinforce the view that moral suasion worked.

Estados Unidos - El movimiento negro de los años 60: victorias y ocasiones perdidas

igualdad para el empleo"; las resistencias en el propio ejército durante la guerra; la defensa opuesta por los negros a los policías y a las bandas de blancos en el transcurso de los motines raciales de 1943.

El final de la guerra, con el retorno de los antiguos combatientes negros en el sur segregacionista, vio estallar luchas un poco por todas partes aunque éstas hayan permanecido aisladas. En los Estados del Centro hubo manifestaciones, campañas por la inscripción en las listas electorales y las primeras "marchas por la libertad" en el Sur profundo, un boicót de los autobuses por los negros en Baton Rouge, en Luisiana, logró imponer el fin de la segregación en los transportes colectivos de la ciudad en 1953.

Los primeros objetivos del movimiento negro giraban esencialmente en torno a la necesidad de poner fin a las leyes sobre la segregación que era impuesta a los negros que vivían en el Sur. Los primeros que propusieron

claramente estos objetivos le proponían también dirigir sus esfuerzos hacia el gobierno, en particular al gobierno federal, influenciarlo de forma tal que impulsara estos cambios y llevara a las autoridades federales a imponer a un Sur recalcitrante la "ley de todo el país". No dijeron nunca a la masa de los negros que ellos sólo forzarían al gobierno a intervenir si éste, la presión masiva sentía la determinación y la movilización de los negros. Al contrario, hicieron todo lo que pudieron para canalizar las luchas dentro de un marco estrecho y legalista. Ellos afirmaban que las autoridades federales serían llevadas a cambiar de actitud por la "persuasión moral". Este argumento tomó más tarde el nombre de "resistencia no violenta".

La decisión de la Corte Suprema en 1954 de prohibir la segregación en las escuelas era reconocer la existencia de un movimiento amenazando ya con salir de sus límites. Sin embargo, en esa época, esta decisión sirvió la idea de que la "persuasión moral" cuajaba.

Etats-Unis - Mouvement noir des années 60 : victoires et occasions manquées

On comprend les méthodes du mouvement à ses débuts, étant donné ceux qui lui donnaient son orientation : les pasteurs des églises noires du Sud, seules organisations à avoir une réelle existence sous un système de ségrégation légale du type de l'apartheid ; les hommes de loi qui dirigeaient la NAACP (l'Association Nationale pour la Promotion des Gens de Couleur) et qui lui donnaient, du moins au niveau national, son allure legaliste ; les syndicalistes en particulier ceux des syndicats sociaux-démocrates, dont le but était de faire pression sur les Démocrates, pour les rendre plus sensibles aux plaintes des noirs, exactement comme, selon eux, Roosevelt avait été sensibilisé à la condition des travailleurs durant les luttes des années trente.

Malgré cette attitude polie et legaliste, la masse des noirs, même alors, nourrissait une profonde défiance envers la société blanche et ses structures gouvernementales. Dès ces années-là, des vétérans noirs revenus dans le Sud, organisaient de jeunes noirs pour les amener à refuser le service militaire. Au même

moment, la *Nation de l'Islam* (les Musulmans Noirs) développait son influence et bâtissait une organisation dans les ghettos du Nord en prêchant ouvertement contre les "Diabls Blancs".

MONTGOMERY : LA VICTOIRE QUI DÉCLENCHA LE MOUVEMENT NATIONAL

S'appuyant sur les expériences passées, renforcé par les luttes similaires d'autres villes, le mouvement à Montgomery, en Alabama, en 1955-1956, donna le branle aux autres luttes à travers le Sud. Commencé comme une protestation contre la ségrégation dans les bus, il finit en une mobilisation d'une année pour toute une série de revendications. Le comité établi pour organiser le boycott des transports en commun se trouva à la tête d'une organisation à l'échelle de la ville qui eut à fournir des transports de remplacement et à s'occuper de tous les problèmes posés par le boycott. Pour celui-ci, presque toute la communauté noire de

United States - The Black Movement in the Sixties: Victories and Lost Opportunities

That these would be the methods of the movement in its early stages was understandable, given those who first gave the movement its direction: the ministers of the black churches in the South, the only organizations which had a real existence under the apartheid-like system of legal segregation; the lawyers who headed the NAACP (National Association for the Advancement of Colored People) and who gave it, at least on the national level, its legalistic approach; or the unionists, particularly those coming from the social-democratic unions, whose goal was to bring pressure to bear on the Democrats, to make them more responsive to the cries of black people, just as, according to them, Roosevelt had been brought to be more responsive to the workers during the struggle of the 1930s.

Despite this polite, legalistic stance, the black masses, even then, harbored a deep suspicion of white society and its governmental structures. Even in those early years, returning black veterans in the South organized other young blacks to refuse military service. At the

same time, the Nation of Islam (Black Muslims) developed an influence and built up an organization in the Northern ghettos while speaking out against the "White Devils".

VICTORY IN MONTGOMERY SPARKS A NATIONAL MOVEMENT

Drawing on what had gone before, reinforced by similar fights starting in other cities, the movement in Montgomery, Alabama in 1955-56 gave an impetus to still other struggles throughout the South. What started as a protest against segregated buses was transformed into a year-long mobilization of the black community against a whole range of grievances. The committee which was put together to organize the boycott of public transportation found itself at the head of a city-wide organization which provided alternate travel and dealt with the range of problems raised by the boycott. Almost the whole black community of Montgomery mobilized for the

Estados Unidos - El movimiento negro de los años 60: victorias y ocasiones perdidas

Comprendemos los métodos del movimiento en sus inicios dado quienes le daban su orientación: los pastores negros de las iglesias negras del Sur, únicas organizaciones que tenían una existencia real bajo un sistema de segregación legal del tipo del apartheid; los juristas que dirigían la NAACP (Asociación Nacional para la Promoción de Gente de Color) y que le daban al menos a nivel nacional, su aspecto legalista; los sindicalistas, en particular aquellos de los sindicatos social-demócratas, cuyo objetivo era presionar sobre los Demócratas, para sensibilizarlos ante las quejas de los negros, exactamente como, según ellos, Roosevelt había sido sensibilizado ante la condición de los trabajadores durante las luchas de los años treinta.

A pesar de esta actitud cortés y legalista, la masa de negros, aún entonces, alimentaba una profunda desconfianza hacia la sociedad blanca y sus estructuras gubernamentales. Desde aquellos años, veteranos negros vueltos al Sur, organizaban a jóvenes negros para llevarlos a rechazar el servicio militar. En el mismo

momento, la "Nación del Islam" (los Musulmanes Negros) desarrollaba su influencia y construía una organización en los ghettos del Norte predicando abiertamente contra los "Diablos Blancos".

MONTGOMERY: LA VICTORIA QUE DESENCADENÓ EL MOVIMIENTO NACIONAL

Apoyándose sobre las experiencias pasadas, reforzada por las luchas similares de otras ciudades, el movimiento en Montgomery, en Alabama, en 1955-56, puso en marcha otras luchas a través del Sur. Comenzado como una protesta contra la segregación en los omnibuses terminó en una movilización de un año por toda una serie de reivindicaciones. El comité establecido para organizar el boicot de los transportes colectivos se encontró a la cabeza de una organización a escala de la ciudad que tuvo que proporcionar transportes de remplazo y ocuparse de todos los problemas planteados por el boicot. Para éste casi toda la

Etats-Unis - Mouvement noir des années 60 : victoires et occasions manquées

Montgomery fut mobilisée. Il y avait des réunions de masse presque quotidiennement, attirant en temps ordinaire 200 ou 300 personnes, beaucoup plus quand survenait quelque chose d'important.

La victoire remportée à Montgomery renforça sans aucun doute le moral des noirs dans tout le sud, et ils commencèrent à organiser des actions semblables dans leurs propres villes.

La lutte du Sud prit une forme plus massive et plus organisée. Ce qui commença souvent comme une simple action de protestation limitée —contre la ségrégation dans les bus, l'inégalité dans les restaurants, le manque d'une piscine convenable pour les jeunes noirs— finit par l'engagement d'une masse de gens dans une lutte d'ampleur. Les gens apprirent à se réunir et à mettre sur pied leurs propres organisations, à mener à bien les nombreuses activités qui s'avéraient nécessaires pour maintenir l'action de protestation face à une résistance déterminée. Ils commencèrent

même à poser la question de la défense de leurs réunions et activités. A maintes occasions les gouvernements ségrégationnistes du Sud furent contraints de rencontrer les représentants des noirs dont l'existence était ainsi reconnue de fait, imposée par la lutte. Bien avant que les lois sur la déségrégation soient formellement adoptées, les noirs s'étaient imposés comme des acteurs principaux de la scène politique.

A la fin de 1956 l'administration de vingt et une autres villes du Sud, ayant affaire à un boycott, et se souvenant sans aucun doute de la mobilisation de Montgomery, avaient mis fin à la ségrégation dans les transports en commun.

Les victoires plus faciles qui suivirent celle de Montgomery, combinées avec les décisions qui commençaient à tomber des cours fédérales, renforcèrent l'idée que pour atteindre ses buts le mouvement n'avait pas besoin d'autre chose que de ces actions modérées et de ces procédures judiciaires qui lui gagnaient alliés

United States - The Black Movement in the Sixties: Victories and Lost Opportunities

boycott. There were almost daily mass meetings in Montgomery, drawing ordinarily 200 to 300 people, many more than that when something important was happening.

The victory gained in Montgomery undoubtedly reinforced the morale of black people all over the South, who started to organize similar protests in their own cities. The struggle in the South took more massively organized form. What might have started as a simple protest against a particular wrong — the segregation of the buses, the lack of equal accommodations for eating, the lack of a safe swimming pool for black youngsters — ended by engaging massive numbers of people in a real struggle; people who learned to meet and build up their own organizations, carrying out the numerous other activities required just to maintain their protest in the face of determined resistance; people who began to

defend their own meetings and activities. Repeatedly, the segregation governments of the South were forced to meet with representatives of the black people whose struggles forced a kind of *de facto* recognition of their existence. Long before the desegregation laws were thrown out formally, black people had placed themselves on the political stage as one of its principal actors.

By the end of 1956, the governments of 21 other Southern cities, facing boycotts, and undoubtedly remembering the mobilization in Montgomery, had desegregated their bus systems.

The easier victories which followed Montgomery, combined with the rulings then beginning to come out of the federal courts, reinforced the view that the movement could attain its goals by carrying out the kinds of temperate actions and court procedures which could

Estados Unidos - El movimiento negro de los años 60: victorias y ocasiones perdidas

comunidad negra de Montgomery fue movilizada. Había reuniones de masa casi cotidianamente, acercando de ordinario a 200 o 300 personas, mucho más cuando pasaba algo importante.

La victoria lograda en Montgomery reforzó sin ninguna duda el moral de los negros en todo el Sur, y empezaron a organizar acciones similares en sus propias ciudades.

La lucha del Sur tomó una forma más masiva y más organizada. Lo que a menudo comenzó como una simple acción de protesta limitada —contra la segregación en los omnibuses, la desigualdad en los restaurantes, la falta de una piscina conveniente para los jóvenes negros, terminó por el compromiso de una masa de gente en una lucha de amplitud. La gente aprendió a reunirse y a crear sus propias organizaciones, a llevar a buen término las numerosas actividades que se revelaban necesarias para mantener la acción de protesta ante una resistencia determinada. Incluso empezaron a

plantear el problema de la defensa de sus reuniones y actividades. En repetidas ocasiones los gobiernos segregacionistas del Sur fueron forzados a encontrar a los representantes negros cuya existencia era así reconocida de hecho, impuesta por la lucha. Antes de que las leyes sobre la desegregación fueran formalmente adoptadas, los negros se habían impuesto como actores principales de la escena política.

A finales de 1956 la administración de veintiuna otras ciudades del Sur, viéndoselas frente a un boicot, y acordándose sin duda alguna de la movilización de Montgomery, habían puesto fin a la segregación en los transportes colectivos.

Las victorias más fáciles que siguieron a la de Montgomery, combinadas con las decisiones que comenzaban a venir de las Cortes federales, reforzaron la idea de que para alcanzar sus objetivos el movimiento no tenía necesidad de otra cosa que de esas acciones moderadas y esas actuaciones jurídicas que la hacían ganar

Etats-Unis - Mouvement noir des années 60 : victoires et occasions manquées

et soutiens, des activités qui restaient soigneusement dans le cadre des lois bourgeoises, sinon dans celui de la ségrégation.

Cela ne veut pas dire qu'il n'y avait pas déjà des exemples, démontrant par la violence la nature désastreuse de la "non-violence", comme cette méthode fut nommée bien mal à propos. A Little Rock, en Arkansas, par exemple, une poignée d'enfants noirs furent envoyés au milieu d'une foule hurlante de racistes, dans l'espoir que les troupes fédérales les protégeraient, espoir déçu quand les troupes non seulement ne les protégèrent pas, mais tirèrent leurs baïonnettes pour leur interdire l'entrée de l'école. Et quand les soldats furent retirés, les enfants furent laissés seuls face à la populace.

Cela ne veut pas dire non plus qu'il n'y avait pas déjà des gens qui tournaient le dos à la prétendue "non-violence", qui laissait les noirs sans aucun moyen de défense, soumis à la violence des organisations

racistes et de l'appareil d'Etat. A travers le Sud bien des gens essayèrent d'organiser au moins la défense de fait de leur propre communauté. L'auto-défense en armes de Monroe, en Caroline du Nord, obtint une publicité nationale parce que l'un de ses organisateurs, Robert Williams, fut forcé de fuir le pays, les autorités fédérales s'étant mises elles aussi à lui donner la chasse, mais ce ne fut que l'exemple le mieux connu de cette activité. A la même époque les Musulmans Noirs à la fois à Harlem et à Détroit s'opposaient aux policiers, leur interdisant l'entrée de leurs mosquées, faisant une démonstration qui leur valut une énorme sympathie dans les ghettos du Nord. Dès 1960, la *Nation de l'Islam* comptait des dizaines de milliers de militants, venus souvent des couches les plus pauvres et les plus misérables de la population noire.

Cependant, à la fin des années cinquante, l'idée la plus communément avancée par les organisations du mouvement noir était qu'il était possible finalement de mettre à bas la ségrégation par la "persuasion morale",

United States - The Black Movement in the Sixties: Victories and Lost Opportunities

gain allies and supporters, activities that carefully stayed within the framework of the regular bourgeois —if not the segregation — laws.

It's not to say that there weren't already violent examples of the disastrous nature of "non-violence", as this approach was misappropriately named. In Little Rock, Arkansas, for example, a handful of black children were sent into the midst of a howling mob of racists in the hope that the federal troops would protect them, hopes disappointed when the troops not only didn't protect them, but drew their bayonets to prevent them from entering the school. And when the troops were withdrawn, the children were left to face the mob alone.

It's also not to say that there weren't already those who turned their backs on this so-called "non-violence", which left the black people to be subjected to the violence of both the organized racists and the state

apparatus, without any means of defense. Throughout the South, ordinary black people tried to organize at least an informal defense of their own communities. The armed self-defense in Monroe, North Carolina, which gained national publicity because one of the organizers, Robert Williams, was forced to flee the country when the federal authorities joined in the hunt for him, was only the best known example of this activity. In the same period, Muslims in both Harlem and Detroit stood up to the cops, preventing them from entering their mosques, making a demonstration which gained them enormous sympathy in the Northern ghettos. By 1960, the Nation of Islam numbered tens of thousands of militants, often drawn from the poorest, most desperate layers of the black population.

Nonetheless, in the last years of the 1950s, the view most commonly put forth by the organized black movement was that it was possible finally to bring down segregation through moral suasion, if the movement

Estados Unidos - El movimiento negro de los años 60: victorias y ocasiones perdidas

aliados y apoyos, de las actividades que entraban cuidadosamente en el marco de las leyes burguesas, si no en el de la segregación.

Esto no quiere decir que no hubiera ya ejemplos, demostrando por la violencia la naturaleza desastrosa de la "no-violencia", como este método fue llamado mal a propósito. En Little Rock, en Arkansas, por ejemplo, un puñado de niños negros fueron enviados al medio de una muchedumbre vociferante de racistas, con la esperanza de que las tropas federales los protegerían, esperanza decepcionada cuando las tropas no sólo no los protegieron, sino que sacaron sus bayonetas para impedirles la entrada a la escuela. Y cuando los soldados fueron retirados, los niños fueron dejados solos ante la muchedumbre.

Esto no quiere decir tampoco que no había ya gente que daba la espalda a la pretendida "no-violencia", que dejaba a los negros sin ningún medio de defensa, sometidos a la violencia de las organizaciones racistas y del

aparato de Estado. A través del Sur muchos trataron de organizar al menos la defensa de hecho de su propia comunidad. La auto-defensa en armas de Monroe, en Carolina del Norte, obtuvo una publicidad nacional porque uno de sus organizadores, Robert Williams, fue forzado a huir del país, ya que las autoridades federales también le dieron caza, pero éste no fue sino el ejemplo más conocido de esta actividad. En la misma época los Musulmanes Negros a la vez en Harlem y Detroit se oponían a los policías, impidiéndoles la entrada a sus mezquitas, haciendo una demostración que les valió una enorme simpatía en los ghettos del Norte. Desde 1960 la "Nación del Islam" contaba decenas de miles de militantes, venidos a menudo de las capas más pobres y miserables de la población negra.

No obstante, al final de los años cincuenta, la idea la más comunmente avanzada por las organizaciones del movimiento negro era que era posible finalmente tirar abajo la segregación por la "persuasión moral", si el

si le mouvement continuait à s'étendre et posait la question sur le plan moral à tout le pays.

Martin Luther King, qui prit la tête de la SCLC (la Conférence des Dirigeants Chrétiens du Sud) quand celle-ci fut formée en 1957, fut l'un de ceux qui systématisa cette idée. Voilà comment il la présentait au cours d'une discussion à propos du boycott de Montgomery : "D'abord il faut souligner que la résistance non-violente n'est pas une méthode pour des lâches ; c'est une résistance... Car si le résistant non-violent est passif dans le sens qu'il ne s'attaque pas physiquement à son adversaire, il est actif par son esprit et ses sentiments, cherchant constamment à persuader son adversaire que celui-ci a tort... Un second fait fondamental qui caractérise la non-violence est qu'elle ne cherche pas la défaite ou l'humiliation de l'adversaire, mais à gagner son amitié et sa compréhension... Une troisième caractéristique de cette méthode est que l'offensive est dirigée contre les forces du mal plutôt que contre les personnes qui font le mal... Un quatrième

point qui caractérise la résistance non-violente est d'accepter de souffrir sans chercher à se venger, d'accepter les coups de l'adversaire sans riposter. Des rivières de sang peuvent couler avant que nous gagnions notre liberté, mais ce doit être notre sang, disait Gandhi à ses compatriotes... Un cinquième point concernant la résistance non-violente est qu'elle évite non seulement la violence physique mais aussi la violence intérieure de l'esprit. Le résistant non-violent non seulement refuse de tirer sur son adversaire mais il refuse aussi de le haïr." (La marche vers la liberté : l'histoire de Montgomery de M.L. King, Jr).

LE MOUVEMENT S'ÉTEND AU PAYS DU KU KLUX KLAN

En 1960 le mouvement avait commencé à s'étendre, en dehors des grandes villes du Sud, dans lesquelles était basée l'organisation des noirs, aux régions rurales où la résistance des racistes était la plus féroce.

United States - The Black Movement in the Sixties: Victories and Lost Opportunities

continued to expand, keeping the moral issue in front of the country.

Martin Luther King, Jr., who was put at the head of the SCLC (Southern Christian Leadership Conference) when it was formed in 1957, was one of those who rationalized this view. The form that rationalization took can be seen in his discussion of the Montgomery boycott: "First it must be emphasized that nonviolent resistance is not a method for cowards; it does resist... For while the nonviolent resister is passive in the sense that he is not physically aggressive toward his opponent, his mind and his emotions are always active, constantly seeking to persuade his opponent that he is wrong... A second basic fact that characterizes nonviolence is that it does not seek to defeat or humiliate the opponent, but to win his friendship and understanding... A third characteristic of this method is that the attack is directed against forces of evil rather than against persons who happen to be doing the evil... A fourth point

that characterizes nonviolent resistance is a willingness to accept suffering without retaliation, to accept blows from the opponent without striking back. 'Rivers of blood may have to flow before we gain our freedom, but it must be our blood', Gandhi said to his countrymen... A fifth point concerning nonviolent resistance is that it avoids not only external physical violence but also internal violence of spirit. The nonviolent resister not only refuses to shoot his opponent but he also refuses to hate him." (from *Stride Toward Freedom: the Montgomery Story*, by M. L. King, Jr.)

THE MOVEMENT EXTENDS INTO THE HEARTLAND OF THE KLAN

By 1960, the movement had begun to spread outside the bigger cities of the South, where black people had some basic organization, into the rural areas where the resistance by racists was the most fierce. It was there,

Estados Unidos - El movimiento negro de los años 60: victorias y ocasiones perdidas

movimiento continuaba extendiéndose y planteaba el problema sobre el plano moral a todo el país.

Martin Luther King, quien tomó la dirección de la SCLC (Conferencia de los Dirigentes Cristianos del Sur) cuando ésta fue formada en 1957, fue uno de los que sistematizó esta idea. He aquí cómo la presentaba en el curso de una discusión a propósito del boicot de Montgomery: "Primero hay que subrayar que la resistencia no-violenta no es un método para cobardes; es una resistencia... Porque si el resistente no-violento es pasivo en el sentido de que no se ataca físicamente a su adversario, es activo por su espíritu y sus sentimientos, tratando constantemente de persuadir a su adversario de que está equivocado... Un segundo hecho fundamental que caracteriza la no-violencia es que ella no busca la derrota a la humillación del adversario, sino a ganar su amistad y su comprensión... Una tercera característica de este método es que la ofensiva está dirigida contra las fuerzas del mal antes que contra las personas que hacen el mal... Un cuarto punto que caracteriza la

resistencia no-violenta es la aceptación de sufrir sin buscar vengarse, la aceptación de los golpes del adversario sin replicar. "Ríos de sangre pueden correr antes de que ganemos nuestra libertad pero debe ser nuestra sangre", decía Gandhi a sus compatriotas... Un quinto punto concerniendo la resistencia no-violenta es que ella evita no sólo la violencia física sino también la violencia interior del espíritu. El resistente no-violento no solamente rechaza tirar sobre su adversario sino que rechaza también odiarlo" ("La marcha hacia la libertad: la historia de Montgomery" de M L King Jr).

EL MOVIMIENTO SE EXTIENDE AL PAÍS DEL KU KLUX KLAN

En 1960 el movimiento había empezado a extenderse fuera de las grandes ciudades del Sur, en las cuales estaba basada la organización de los negros, a las regiones rurales donde la resistencia de los racistas era

Etats-Unis - Mouvement noir des années 60 : victoires et occasions manquées

Ce fut là, où la population locale n'avait souvent pas la force d'affronter les racistes directement, que les étudiants jouèrent le rôle principal. Commenant avec le fameux sit-in dans les restaurants de Greensboro, en Caroline du Nord, les étudiants des villes universitaires du Sud, petites villes pour la plupart, commencèrent à occuper les lieux publics interdits aux noirs. Le mouvement s'étendit rapidement. Deux mois après le début du sit-in de Greensboro, d'autres avaient commencé au moins dans 70 autres villes, la plupart dans le Sud profond, mais aussi quelques-uns dans le centre et même dans le Sud-Ouest.

Au cours des sit-ins de Nashville, dans le Tennessee, les étudiants qui furent arrêtés refusèrent de payer la caution. Dans tout le Sud les prisons commencèrent à se remplir. Cela devint presque la tactique privilégiée du mouvement étudiant, un moyen d'embouteiller l'appareil d'Etat comme aussi un moyen de résoudre le problème d'avoir à trouver l'argent pour la caution.

A partir du mouvement des sit-ins, une nouvelle organisation fut formée en 1961, le SNCC (le Comité de Coordination des Etudiants Non-Violents). Les militants du SNCC, venus des campus universitaires, plutôt que des églises ou de la NAACP, reflétaient l'impatience des jeunes noirs.

Comme le SNCC commençait à grandir, il orienta son activité vers l'inscription sur les listes électorales, en progrès dans tout le Sud.

Au même moment, les étudiants du Nord étaient attirés par les "marches de la liberté" organisées par le CORE (le Congrès pour l'Egalité Raciale). Les marcheurs de la liberté, comme on les appelait, prenaient les bus longue distance pour le Sud profond, refusant la ségrégation que l'on imposait pratiquement dès que ces bus avaient quitté la capitale, Washington.

Il fallait sans doute le dévouement et l'impatience des étudiants pour s'aventurer dans le territoire du Ku Klux Klan. En tout cas, ce fut la tâche qu'ils accompli-

United States - The Black Movement in the Sixties: Victories and Lost Opportunities

where local people often did not have the forces to confront the racists directly, that the students took the forefront of the stage. Starting from the famous 1960 sit-in of lunch counters in Greensboro, North Carolina, students in the university towns across the South, most of which were small, began to occupy segregated facilities of all kinds. The movement spread quickly. Within two months of the start of the Greensboro sit-in movement, sit-ins had started in at least 70 other cities, mostly in the Deep South, but some also in the Border States, and even in the Southwest.

During the sit-ins in Nashville, Tennessee, the students who were arrested refused bail. All across the South, the jails began to fill. This became an almost privileged tactic of the student movement, a means to tie up the state apparatus, as well as a way to avoid the problem of raising money for bail.

Out of the sit-in movement, a new organization was formed in 1961, SNCC (the Student Non-Violent Coordinating Committee). The militants of SNCC, drawn from the university campuses, rather than from the churches or the NAACP, reflected the impatience of the younger black people.

As SNCC began to grow, it directed its activities to voter registration drives in progress throughout the South.

At the same time, Northern students were attracted to the Freedom Rides organized by CORE (Congress on Racial Equality). The Freedom Riders, as they were called, took the interstate buses into the Deep South, refusing to accept the segregated seating patterns demanded practically as soon as the buses rolled out of Washington, D.C.

Perhaps it required the selflessness, as well as the impatience, of the students to venture deep into Klan territory. At any rate, it was certainly the work they

Estados Unidos - El movimiento negro de los años 60: victorias y ocasiones perdidas

más feroz. Fue allí donde de la población local no tenía a menudo la fuerza de afrontar a los racistas directamente, que los estudiantes desempeñaron el papel principal. Comenzando con el famoso sit-in en los restaurantes de Greensboro, en Carolina del Norte, los estudiantes de las ciudades universitarias del Sur, pequeñas ciudades en su mayoría, comenzaron a ocupar los lugares públicos prohibidos a los negros. El movimiento se extendió rápidamente. Dos meses después del inicio del sit-in en Greensboro, otros habían empezado al menos en 70 otras ciudades, la mayoría en el Sur profundo, pero también algunas en el Centro e incluso en el Suroeste.

En el curso de los sit-ins de Nashville, en el Tennessee, los estudiantes que fueron detenidos rechazaron pagar la fianza. En todo el Sur las cárceles empezaron a llenarse. Esto se volvió casi la táctica privilegiada del movimiento estudiantil, un medio de embotellar al aparato de Estado como también un medio de resolver el problema de tener que encontrar el dinero para la fianza.

A partir del movimiento de los sit-ins, una nueva organización fue formada en 1961, el SNCC (Comité de Coordinación de los Estudiantes No-violentos). Los militantes del SNCC, venidos de los campus universitarios, antes que de las iglesias o de la NAACP, reflejaban la impaciencia de los jóvenes negros.

Como el SNCC comenzaba a crecer, orientó su actividad hacia la inscripción en las listas electorales en progreso en todo el Sur.

Al mismo tiempo, los estudiantes del Norte eran atraídos por las "marchas de la libertad" organizadas por el CORE (Congreso por la Igualdad Racial). Los caminantes de la libertad, como se les llamaba, tomaban los omnibuses larga distancia hacia el Sur profundo, rechazando la segregación que se les imponía prácticamente desde que esos omnibuses habían dejado la capital, Washington.

Sin duda hacían falta la abnegación y la impaciencia de los estudiantes para aventurarse dentro del territorio del Ku Klux Klan. En todo caso, fue la tarea que llevaron

rent, en particulier l'inscription sur les listes électorales dans les régions rurales, qui était la plus dangereuse. Ce fut là que la plupart des militants tombèrent, quelquefois victimes de lynchages publics, plus souvent des bandes d'assassins qui s'en prenaient à eux la nuit.

Malgré la volonté des étudiants d'affronter ces dangers, malgré leur impatience, le SNCC conservait les mêmes objectifs que les organisations plus anciennes et plus modérées. La déclaration de fondation du SNCC annonçait : *"Nous affirmons que l'idéal philosophique et religieux de la non-violence est le fondement de nos objectifs, la présupposition de notre foi et la forme de notre action..."*. En fait le SNCC, patronné par la Conférence des Dirigeants Chrétiens du Sud de King, était un moyen pour celle-ci de maintenir son influence sur ces jeunes qui sentaient que les organisations existantes allaient trop lentement.

United States - The Black Movement in the Sixties: Victories and Lost Opportunities

carried out, particularly the voter registration drives in rural areas, which was the most dangerous. It was there that the most militants fell, victims sometimes of public lynchings, more often of murderous gangs who set upon them at night.

Despite the willingness of the students to confront those dangers, despite their impatience, SNCC kept essentially the same goals as the already existing, more temperately paced older organizations had. SNCC's founding statement of purpose announced, "We affirm the philosophical or religious ideal of nonviolence as the foundation of our purpose, the presupposition of our faith and the manner of our action..." In fact, SNCC had been sponsored by activists in the Southern Christian Leadership Conference as a means of influencing those young people who felt the existing organizations were going too slowly.

Estados Unidos - El movimiento negro de los años 60: victorias y ocasiones perdidas

a cabo, en particular la inscripción en las listas electorales en las regiones rurales, que era la más peligrosa. Fue allí que la mayoría de los militantes cayeron, a veces víctimas de linchamientos públicos, más a menudo de las bandes de asesinos que los atacaban por la noche.

A pesar de la voluntad de los estudiantes de enfrentar estos peligros, a pesar de su impaciencia, el SNCC conservaba los mismos objetivos que las organizaciones más antiguas y más moderadas. La declaración de fundación del SNCC anunciaba: *"Afirmamos que el ideal filosófico y religioso de la no-violencia es el fundamento de nuestros objetivos, la presuposición de nuestra fé y la forma de nuestra acción..."* En verdad el SNCC, patronado por la Conferencia de los Dirigentes Cristianos del Sur de King, era un medio para ésta de mantener su influencia sobre esos jóvenes que sentían que las organizaciones existentes iban demasiado lento.

BIRMINGHAM : L'ÉCHEC DE BULL CONNOR

Comme à Montgomery en 1955, à Birmingham en Alabama, en 1963, il y eut une mobilisation massive de la communauté noire, et comme à Montgomery cela dura des mois. Mais les huit années qui s'étaient écoulées entre les deux événements avaient amené bien des changements dans la conscience de la population noire. A Montgomery en 1955, ceux qui conduisaient le mouvement avaient eu pour tactique d'appeler la population noire à boycotter les bus et les boutiques tenues par des blancs. Cela semblait en accord avec ce que la population noire était prête à faire.

Mais en 1963 les noirs de Birmingham avaient dépassé ce stade de la lutte passive. Martin Luther King, sentant la pression d'un mouvement qui menaçait de le dépasser, et piqué par la défaite qu'il venait d'enregistrer à Albany, en Géorgie, défaite entraînée d'ailleurs par son refus de désobéir à un ordre d'une

BULL CONNOR'S BIRMINGHAM, BROUGHT TO A STANDSTILL

Like Montgomery in 1955, Birmingham, Alabama in 1963 involved the massive mobilization of the black community, and like Montgomery it was a movement which continued for months. But the intervening eight years had produced changes in the consciousness of the black population. In Montgomery in 1955, the tactics of those who led the movement had been to call on the black population to boycott — that is, not to ride the buses, not to patronize the white stores. Those tactics seemed to accord with what the black population was ready to do.

But by 1963, the black people of Birmingham were pushing past those kind of passive tactics. Martin Luther King, feeling the pressure of a movement threatening to go around him, and stung by the defeat he had just led the Albany, Georgia movement into by refusing to

BIRMINGHAM: EL FRACASO DE BULL CONNOR

Como en Montgomery en 1955, en Birmingham en Alabama, en 1963, hubo una movilización masiva de la comunidad negra, y como en Montgomery duró meses. Pero los ocho años que habían pasado entre los dos acontecimientos habían traído muchos cambios en la conciencia de la población negra. En Montgomery en 1955, los que conducían el movimiento habían tenido como táctica llamar a la población negra a boicotear los omnibuses y las tiendas de los blancos. Esto pareció de acuerdo con lo que la población negra estaba dispuesta a hacer.

Pero en 1963 los negros de Birmingham habían dejado atrás este estadio de la lucha pasiva. Martin Luther King, sintiendo la presión de un movimiento que amenazaba con sobrepasarlo, y picado por el fracaso que acababa de registrar en Albany, en Georgia, fracaso ocasionado desde luego por su rechazo a desobedecer

Etats-Unis - Mouvement noir des années 60 : victoires et occasions manquées

cour fédérale interdisant les manifestaciones, fut contraint à Birmingham —sous peine d'être poussé de côté— d'accepter que la lutte passe dans la rue. Il y eut trois mois entiers de manifestaciones, dans un secteur ou un autre de Birmingham, bloquant la police qui n'était jamais sûre de l'endroit où la manifestacion du jour aurait lieu, et encore plus important, gênant la marche des affaires.

La victoire sur Bull Connor, l'infâme ex-chef de la police de Birmingham, fut assurée précisément parce que le mouvement ne s'était soucié ni de la respectabilité ni de la recherche d'alliés comme on l'avait tant fait auparavant. Quand 700 jeunes furent arrêtés le 2 mai, les rues se remplirent. Des milliers d'autres furent arrêtés les jours suivants. Des enfants affrontèrent les chiens policiers et les lances à incendie dans les rues. Des bagarres éclatèrent quand les noirs n'acceptèrent plus les insultes lancées par les passants blancs. Les affaires, qui étaient déjà durement touchées, furent pratiquement paralysées. Les dirigeants des patrons

essayèrent rapidement de concocter un accord, accédant à certaines revendications des noirs afin de stopper la lutte dans la rue. Il fallut ouvertement imposer cet accord aux dirigeants politiques de Birmingham. En cours de route, Bull Connor qui avait auparavant refusé d'abandonner sa charge, fut écarté de la tête de l'administration municipale. L'accord lui-même ne portait en fait que sur quelques revendications de la communauté noire. Cependant le fait qu'un raciste avoué comme Connor pouvait être défait montrait le pouvoir dont les noirs commençaient à faire preuve.

Une partie de la population noire ne voulait plus tout supporter tranquillement sans riposter à ses agresseurs. Ce changement fut apparent la nuit même de l'accord de Birmingham, après que le quartier général de King avait été l'objet d'un attentat. Des noirs, en particulier des jeunes, se répandirent dans les rues malgré les objurgations de l'entourage de King.

Cette nuit-là, le 10 mai 1963, marqua le début des

United States - The Black Movement in the Sixties: Victories and Lost Opportunities

disobey a federal court order against demonstrations, was forced in Birmingham, in order not to be pushed aside, to go along with a fight which went massively into the streets. There were three solid months of daily demonstrations, in one part of Birmingham or another, tying up the police who were never sure where the day's demonstration would be, more importantly, interfering with business.

The victory over Bull Connor, the infamous former police chief, and then mayor of Birmingham, was ensured precisely because the movement went outside those bounds of respectability and concern for allies which had marked so much of what had preceded. When 700 teenagers were arrested on May 2, the streets began to fill up. Thousands more were arrested over the next several days. Children faced police dogs and fire hoses in the streets. Fighting began to break out, as the black people refused to take the abuse hurled by racist white by-standers. Business, which had already been severely affected, came practically to a halt. The heads

of the Birmingham business community quickly tried to engineer an agreement, acceding to enough of the demands of the black people in order to take the struggle out of the streets. That agreement was openly imposed on the political leaders of Birmingham. In the process, Bull Connor, who earlier had refused to give up office, was removed as the head of the city government. If the agreement itself barely touched the surface of the black community's complaints, nonetheless the fact that an open racist such as Connor could be defeated showed the power that black people were beginning to feel.

Sections of the black population were no longer willing to suffer quietly without answering back against their attackers. That change was apparent the night of the settlement in Birmingham, after the headquarters of King was bombed. Black people, especially the young people, poured into the streets of Birmingham, despite the entreaties of those around King.

That night, May 10, 1963, ushered in the urban riots. It

Estados Unidos - El movimiento negro de los años 60: victorias y ocasiones perdidas

una orden de una Corte Federal que prohibía las manifestaciones, fue constreñido en Birmingham -bajo pena de ser dejado de lado- a aceptar que la lucha se diera en la calle. Hubo tres meses enteros de manifestaciones, en un sector u otro de Birmingham, bloqueando a la policía que nunca estaba segura del sitio donde tendría lugar la manifestación del día, y aún más importante, molestando la marcha de los negocios.

La victoria sobre Bull Connor, el infame ex-jefe de policía de Birmingham, fue asegurada precisamente porque el movimiento no se había preocupado ni de la respetabilidad, ni de la búsqueda de aliados como se había hecho tantas veces antes. Cuando 700 jóvenes fueron detenidos el 2 de mayo, las calles se llenaron. Millares de otros fueron detenidos los días siguientes. Hubo niños que enfrentaron a los perros policías y las lanzas de incendio en las calles. Estallaron peleas cuando los negros no aceptaron más los insultos lanzados por los transeúntes blancos. Los negocios, que habían sido ya duramente afectados, fueron práctica-

mente paralizados. Los dirigentes de los patrones trataron rápidamente de llegar a un acuerdo, accediendo a ciertas reivindicaciones de los negros con el fin de parar la lucha en la calle. Hubo que imponer abiertamente este acuerdo a los dirigentes políticos de Birmingham. En el camino, Bull Connor que había rechazado antes abandonar su carga, fue separado de la cabeza de la administración municipal. El acuerdo en sí mismo sólo trataba algunas reivindicaciones de la comunidad negra. Sin embargo el hecho de que un racista declarado como Connor podía ser derrotado mostraba el poder que los negros empezaban a ostentar.

Una parte de la población negra no quería soportar más todo tranquilamente sin responder a sus agresores. Este cambio fue aparente la noche misma del acuerdo de Birmingham, después de que el cuartel general de King hubiera sido objeto de un atentado. Hubo negros, en particular jóvenes, que se propagaron en las calles a pesar de las exhortaciones del entorno de King.

Esa noche, el 10 de mayo de 1963, marcó el principio

émeutes urbaines. Elle fut rapidement suivie par d'autres émeutes, de faible ampleur au début, à Jackson, dans le Mississippi, quand Medgar Evers fut assassiné, et à Cambridge, dans le Maryland, quand des blancs attaquèrent des manifestants noirs.

Ces premières escarmouches dans les rues présageaient ce qui allait venir, même si les dirigeants traditionnels du mouvement noir proclamaient que les émeutes nuiraient à la cause des noirs, qu'elles repousseraient les prétendus modérés dans les bras des racistes, et qu'elles allaient aussi amener le Congrès à repousser une nouvelle loi sur les droits civiques qui devait venir devant lui.

En 1963, ceux qui étaient à la tête de la NAACP, de la SCLC, de la Ligue Urbaine du CORE, les dirigeants traditionnels du mouvement, se trouvaient dépassés par la rue. Cette nuit de mai à Birmingham, quand Wyatt Walker, le collaborateur de King dans la SCLC, essaya de demander à la foule de rentrer chez elle, il

fut conquis au cri de: "Va le dire à Bull Connor. Voilà ce que la non-violence rapporte". A Jackson, dans le Mississippi, ceux qui essayaient de calmer la foule s'entendirent répondre: "La seule manière d'arrêter le mal maintenant est d'avoir une révolution. Quelqu'un doit mourir".

Quand Kennedy en 1963, craignant que la marche projetée sur Washington ne soit plus contrôlée par personne, demanda à ceux qui l'organisaient de l'annuler, ceux-ci lui expliquèrent ainsi la situation: "Les nègres sont déjà dans la rue", répondit A. Philip Randolph au Président, "il est probablement impossible de les en retirer. Alors s'ils doivent descendre dans la rue de toute manière n'est-ce pas mieux que ce soit sous la conduite d'organisations dévouées aux droits civiques et disciplinées par la lutte plutôt que de les laisser à d'autres dirigeants qui ne se soucient ni des droits civiques ni de la non-violence? Si les dirigeants des droits civiques demandaient aux nègres de quitter la rue, je doute qu'ils obéissent". James Farmer du CORE

United States - The Black Movement in the Sixties: Victories and Lost Opportunities

was to be followed in quick succession by small riots in Jackson, Mississippi, when Medgar Evers was assassinated, and in Cambridge, Maryland, when whites attacked black demonstrators.

Those first brief fights in the streets presaged what was to come, even as the traditional leaders of the black movement proclaimed that the riots would hurt the cause of the black people, that they would drive the so-called "moderates" into the arms of the racists, thus ensuring the defeat of the latest civil rights bill, which was to be brought before the Congress.

By 1963, those who headed the NAACP, SCLC, the Urban League, CORE — the traditional leaders of the movement — were finding themselves bypassed in the streets. On that May night in Birmingham, when Wyatt Walker, King's associate in SCLC, tried to tell the crowd

to go home, he was shouted down by the cry, "Tell that to Bull Connor. This is what non-violence gets you". In Jackson, Mississippi, one of the responses to those who tried to quiet the crowds was, "The only way to stop evil here is to have a revolution. Somebody has got to die."

When Kennedy, fearing that the proposed 1963 March on Washington might get out of hand, called on those organizing it to cancel it, they told him the realities of the situation: "The Negroes are already in the streets," A. Philip Randolph informed the president, "It is very likely impossible to get them off. If they are bound to be in the streets in any case, is it not better that they be led by organizations dedicated to civil rights and disciplined by struggle rather than to leave them to other leaders who care neither about civil rights nor about nonviolence? If the civil rights leadership were to call the Negroes off the streets, it is problematic whether they would come." James Farmer of CORE reinforced

Estados Unidos - El movimiento negro de los años 60: victorias y ocasiones perdidas

de los motines urbanos. Siguiéron rápidamente otros motines, de poca amplitud al principio, en Jackson, en el Misisipi, cuando Medgar Evers fue asesinado, y en Cambridge, en el Maryland, cuando los blancos atacaron manifestantes negros.

Estas primeras escaramuzas en las calles presagiaban lo que iba a venir, incluso si los dirigentes tradicionales del movimiento negro proclamaban que los motines perjudicarían la causa de los negros, que echarían a los pretendidos moderados en los brazos de los racistas, y que también llevarían al Congreso a rechazar una nueva ley sobre los derechos cívicos que debía presentarse ante él.

En 1963, los que estaban a la cabeza de la NAACP, de la SCLC, de la liga Urbana del CORE, los dirigentes tradicionales del movimiento, se encontraban sobrepasados por la calle. Esa noche de mayo en Birmingham, cuando Wyatt Walker, el colaborador de King en la SCLC, trató de pedir a la muchedumbre que volvieran a

sus casas, fue abucheado al grito de: "Díselo a Bull Connor. Esto es lo que da como ganancia la no-violencia." En Jackson en el Misisipi, los que trataron de calmar a la muchedumbre se oyeron responder: "la única manera de detener el mal ahora es de tener una revolución. Alguien tiene que morir."

Quando Kennedy, en 1963, temiendo que la marcha proyectada hacia Washington no fuera controlada por nadie, pidió a los que la organizaban de anularla, ellos le explicaron la situación así: "Los negros ya están en la calle, respondió A. Phillip Randolph al presidente, es probablemente imposible sacarlos de allí... Entonces, si de todas maneras van a ir a la calle ¿no es mejor que sea bajo la conducción de las organizaciones adictas a los derechos cívicos y disciplinadas por la lucha antes de dejarlos con otros dirigentes que no se preocupan ni de los derechos cívicos ni de la no-violencia? Si los dirigentes de los derechos cívicos pidieran a los negros de abandonar la calle yo dudo que obedecieran." James

Etats-Unis - Mouvement noir des années 60 : victoires et occasions manquées

reprit les arguments de Randolph : "Nous serions dans une situation difficile sinon intenable si nous annulions la manifestation de rue et puis que le projet sur les droits civiques soit repoussé au Congrès. Le résultat serait que la frustration se transformerait en violence et il faudrait de nouveaux dirigeants". King dit que la marche pourrait servir "de moyen de canaliser d'une manière non-violente des mécontentements légitimes".

C'est à cela que Malcolm X répondait : "Exactement comme le maître d'esclaves des jours anciens utilisait Tom, le nègre de la maison, pour surveiller les nègres des champs, le même maître aujourd'hui a des nègres qui ne sont rien d'autre que des Oncle Tom modernes... pour nous garder sous son contrôle, nous maintenir passifs, paisibles et non-violents... C'est comme cela qu'agit le blanc en Amérique. C'est un loup... et vous êtes les moutons. Chaque fois qu'un berger, un pasteur, nous enseigne à vous et à moi à ne pas fuir le blanc mais, en même temps, à ne pas le

combattre, il nous trahit vous et moi. Ne sacrifiez pas votre vie inutilement. Au contraire préservez-la. C'est la meilleure chose que vous avez. Et si vous devez la donner, que ce soit dans un combat à armes égales".

Quand Malcolm argumentait de cette façon à la "Conférence de la Base" à Détroit en 1963, il reflétait les changements dans la conscience d'une fraction importante de la population noire.

DES DROITS CIVIQUES A LA RÉBELLION URBAINE

Dans les dix semaines qui suivirent la victoire de Birmingham, des manifestations semblables et des campagnes de désobéissance civique débutèrent dans plus de cent cinquante villes du Sud. Ce ne fut nulle part à la même échelle qu'à Birmingham. Mais la détermination montrée dans les rues de Birmingham, quand elle commença à s'étendre aux autres villes du pays, ouvrit le chemin pour tout le Sud. Les barrières de la ségrégation commençaient à tomber.

United States - The Black Movement in the Sixties: Victories and Lost Opportunities

Randolph's argument: "We would be in a difficult if not untenable position if we called the street demonstrations off and then were defeated in the legislative battle. The result would be that frustration would grow into violence and would demand new leadership." King said that the march could serve "as a nonviolent channel of legitimate discontents."

It was to this that Malcolm X answered: "Just as the slavemaster of that day used Tom, the house Negro, to keep the field Negroes in check, the same old slavemaster today has Negroes who are nothing but modern Uncle Toms... to keep us under control, keep us passive and peaceful and nonviolent... This is the way it is with the white man in America. He's a wolf — and you're sheep. Any time a shepherd, a pastor, teaches you and me not to run from the white man and, at the same time, teaches us not to fight the white man, he's a traitor to you and me. Don't lay down a life all by itself. No, pre-

serve your life. It's the best thing you've got. And if you've got to give it up, let it be even-steven."

When Malcolm X argued in this fashion, at the Grass Roots Conference organized in Detroit in 1963, he was reflecting changes in the consciousness of an important fraction of the black population.

FROM THE CIVIL RIGHTS ACT TO URBAN REBELLION

Within ten weeks of the victory in Birmingham, similar demonstrations and civil disruption campaigns were underway in over 150 Southern cities. Nothing else reached the scale of Birmingham. But the determination shown in the streets of Birmingham, when it began to spread to cities all over the country, opened the doors to the rest of the South. The barriers of segregation were beginning to fall.

Estados Unidos - El movimiento negro de los años 60: victorias y ocasiones perdidas

Farmer del CORE retomó los argumentos de Randolph: "Estaríamos en una situación difícil, sino insostenible, si anuláramos la manifestación y si luego que el proyecto sobre los derechos cívicos fuera rechazado en el Congreso. El resultado sería que la frustración se transformaría en violencia y se necesitarían dirigentes nuevos." King dijo que la marcha podría servir "como medio de canalizar de una manera no violenta descontentos legítimos."

Es a esto que Malcom X respondía: "Exactamente como el amo del esclavo de otro tiempo utilizaba a Tom, el negro de la casa para vigilar a los negros de los campos, el mismo amo hoy tiene negros que no son sino Tíos Tom modernos... para tenernos bajo su control, mantenernos pasivos, apacibles y no-violentos... Es así que actúa el blanco en América. es un lobo... y vosotros sois los corderos. Cada vez que un pastor, nos enseña a vosotros y a mí a no huir del blanco, pero al mismo tiempo a no combatirlo, nos traiciona a vosotros y a mí.

No sacrificuéis vuestra vida inútilmente. Al contrario preservadla. Es lo mejor que tenéis. Si tenéis que darla, que sea en un combate con las mismas armas."

Cuando Malcolm argumentaba de esta manera en la "Conferencia de la Base" en Detroit en 1963, reflejaba los cambios en la conciencia de una fracción importante de la población negra.

DE LOS DERECHOS CÍVICOS A LA REBELIÓN URBANA

Durante las diez semanas siguientes a la victoria de Birmingham, manifestaciones parecidas y campañas de desobediencia cívica comenzaron en más de cincuenta ciudades del Sur. En ninguna parte fue el mismo grado que en Birmingham. Pero la determinación demostrada en las calles de Birmingham, cuando comenzó a extenderse a las otras ciudades del país, abrió el camino para todo el Sur. Las barreras de la segregación comenzaban a caer.

Etats-Unis - Mouvement noir des années 60 : victoires et occasions manquées

Et cela donna le dernier coup de pouce pour la loi sur les droits civiques dont on parlait depuis longtemps et qui fut finalement votée en 1964.

La nouvelle loi ne faisait guère que répéter ce qui figurait déjà dans la loi fédérale depuis presque un siècle, loi jamais appliquée. Mais politiquement c'était la reconnaissance des changements que les noirs avaient imposés par leurs luttes. Cela montrait aussi que la bourgeoisie américaine entendait faire en sorte que son Etat semble donner aux noirs ce qu'en fait ils avaient pris eux-mêmes.

Mais au moment même où la loi fut votée, des couches considérables de la population noire avaient déjà abandonné l'espoir qu'il suffisait d'une loi passée à Washington pour changer la situation. La masse des noirs voyait aussi que malgré les victoires remportées, les unes après les autres, lentement et péniblement, la plupart des problèmes qu'ils rencontraient étaient toujours là. Cela fut clair quand la lutte s'étendit dans le

Nord où il n'y avait ni ségrégation ni interdictions légales, et où cependant il fallut se battre pour conquérir les mêmes choses que dans le Sud où la ségrégation avait le poids de la loi.

D'autre part, les victoires, mêmes celles sur des points de détail, étaient payées par le sang et presque toujours, comme King l'avait demandé, par le sang des noirs. Quatre mois après l'accord de Birmingham, quatre petites filles furent tuées, victimes d'une bombe du Ku Klux Klan déposée dans une des plus importantes églises noires de la ville. Quand la "campagne d'été dans le Mississippi" se termina, non seulement Chaney, Schwerner et Goodman avaient été lynchés mais on enregistrait, rien que pour les huit premiers mois de l'année dans ce seul Etat, le meurtre de trente noirs par des blancs. Et les lynchages dans le Sud trouvaient leur pendant dans d'autres lynchages, légaux cette fois, perpétrés par les policiers dans le Nord. Les masses noires furent forcées d'assimiler les leçons amères de la lutte "non-violente".

United States - The Black Movement in the Sixties: Victories and Lost Opportunities

And it gave the final push to the long-talked-about Civil Rights Act which was finally passed early in 1964. On the legal level, the new act did little more than repeat what had already been federal law for almost a century — law never enforced. But on the political level, it was an acknowledgment of the changes black people were enforcing through their struggles. It was also a symbol of the desire of the American bourgeoisie that its state appear to give to the black people what in fact they themselves were taking.

Even as the law was being passed, sizable layers of the black population had already turned their backs on the hope that a bill passed in Washington could change their situation. The black masses looked at a society wherein most of the problems they faced remained untouched by the slow, painstaking process of wresting one victory at a time. That point was made more clear when the struggle began to spread to the North, where

there were no Jim Crow laws — no legal restrictions, and yet where the fight was essentially to gain the same things which were being fought for in the South where segregation had the weight of law. Meanwhile, the victories, as insignificant as many of them were, were being paid for in blood, almost all of it, as King asked for, the blood of black people. Within four months of the settlement in Birmingham, four little girls lay dead, the victims of a Klan bomb planted in a major black church in Birmingham. By the time the Mississippi Summer Project came to an end in 1964, it was not only Chaney, Schwerner and Goodman who had been lynched. Thirty black people were known to have been killed by whites in Mississippi in the first eight months of the year. The lynchings in the South found their counterpart in the legal lynchings carried out by the cops in the North. The black masses were being forced to assimilate the bitter lessons of the "nonviolent" struggle.

Estados Unidos - El movimiento negro de los años 60: victorias y ocasiones perdidas

Y esto dió el ultimó empujón a la ley sobre los derechos cívicos de la cual se hablaba desde hacía mucho tiempo y que fue finalmente aprobada en 1964.

La nueva ley no hacía más que repetir lo que decía ya la ley federal desde hacía casi un siglo, ley jamás aplicada. Pero políticamente era el reconocimiento de los cambios que los negros habían impuesto con sus luchas. Esto mostraba también que la burguesía norteamericana trataba de obrar de manera que su Estado parezca dar a los negros lo que de hecho habían tomado ellos por sí mismos.

Pero en el momento mismo en que la ley fue votada, capas considerables de la población negra habían abandonado ya la esperanza de que fuera suficiente una ley aprobada en Washington para cambiar la situación. La masa de los negros veía también que a pesar de las victorias conseguidas unas tras otras, lenta y penosamente, la mayoría de los problemas que ellos encontraban subsistían todavía. Lo vieron claramente cuando la lucha se extendió al Norte en donde no habían ni

segregación ni interdicciones legales, y donde fue necesario sin embargo batirse para conquistar las mismas cosas que en el el Sur donde la segregación tenía el peso de la ley.

Por otro lado, las victorias, inclusive aquella sobre detalles, fueron pagadas con sangre y casi siempre, como King la había pedido, con la sangre de los negros. Cuatro meses después, del acuerdo de Birmingham, cuatro niñas resultaron muertas, víctimas de una bomba del Ku Klux Klan puesta en una de las más importantes iglesias negras de la ciudad. Cuando la "campaña de verano en el Misisipi" terminó, no solamente Chaney, Schwerner y Goodman habían sido linchados sino que también se registraba nada más que para los ocho primeros meses del año en ese solo Estado, el asesinato de treinta negros por blancos. Y los linchamientos en el Sur encontraban sus pares en otros linchamientos, legales esta vez, perpetrados por policías en el Norte. Las masas negras fueron forzadas a asimilar las amargas lecciones de la lucha "no-violenta".

Etats-Unis - Mouvement noir des années 60 : victoires et occasions manquées

Presque immédiatement après le vote de la loi sur les droits civiques, les noirs de Harlem descendirent dans la rue. Bien que ceux qui avaient dirigé le mouvement jusque là accusèrent l'émeute de Harlem de nuire à la cause des noirs, les masses noires suivirent dans les rues de Bedford-Stuyvesant et Rochester, dans l'Etat de New York ; Jersey City, Elisabeth et Paterson, dans le New Jersey, et Philadelphie en Pennsylvanie.

Bien sûr, les actions plus traditionnelles qui avaient dominé la scène jusque là, continuèrent aussi : il y eut les deux marches de Selma à Montgomery en 1965, et la marche de Meredith à Memphis, dans le Tennessee, jusqu'à Jackson, dans le Mississippi en 1966 ; dans les villes il y eut des grèves des loyers, des boycotts des écoles et des manifestations devant les entreprises qui refusaient d'embaucher les noirs. La campagne d'inscription sur les listes électorales continua, donnant naissance en plusieurs endroits, dans les Etats du Sud, à une nouvelle structure politique pour faire pièce à celle des Partis Démocrates racistes. Dans le Michigan

le "Parti pour la Liberté tout de suite" fut créé par ceux qui proposaient de créer un parti noir électoral afin d'exercer une pression sur les Démocrates.

Cependant les années suivantes furent dominées par les révoltes de rue. En 1965, en décembre, en plus de Watts (faubourg noir de Los Angeles), des émeutes d'ampleur eurent lieu dans cinq villes. En 1966 on en compta vingt et une, les plus notables ayant lieu à Cleveland et Chicago. En 1967, quarante et une, en particulier à Cincinnati, Tampa, Atlanta, Buffalo, Newark (celle-là s'étendit à treize autres villes du New Jersey) et Détroit (celle-ci s'étendit à 8 autres villes du Michigan et de l'Ohio) ; mais il y en eut aussi de moindre importance dans plus de 150 autres villes. En 1968 quand Martin Luther King fut assassiné, des centaines de villes se soulevèrent presque simultanément, reflétant une conscience de plus en plus radicale des masses noires.

United States - The Black Movement in the Sixties: Victories and Lost Opportunities

Almost as soon as the Civil Rights Bill was passed, black people took to the streets in Harlem. Even as those who had led the movement up until then decried the riot in Harlem as doing damage to the black cause, the black masses in Bedford-Stuyvesant and Rochester, New York; Jersey City, Elizabeth and Paterson, New Jersey; and Philadelphia, Pennsylvania followed into the streets.

Certainly, there was a continuation of the kind of mobilizations which had dominated the scene up until then: there were the two Selma to Montgomery marches in 1965, and the Meredith March from Memphis, Tennessee to Jackson, Mississippi in 1966; in the cities there were rent strikes, school boycotts, and demonstrations at job sites which excluded blacks. The voter registration projects continued, being transformed in the process, in several places, into parallel structures to the racist Democratic Parties of the Southern States. In

Michigan, the Freedom Now Party was set up, by those who proposed to create a black electoral party in order to bring pressure on the Democrats.

Nevertheless, the next years were dominated by the rebellions in the streets. 1965 saw Watts and five other major revolts. In 1966, there were 21 major riots, including the biggest ones in Cleveland and in Chicago. 1967 saw 41 major riots, including those in Cincinnati, Tampa, Atlanta, Buffalo, and Newark which spread to thirteen other New Jersey cities, and Detroit which spread to eight other cities in Michigan and Ohio; plus more than 150 other cities. In 1968, when Martin Luther King was assassinated, hundreds of cities went up, almost simultaneously, reflecting the more radical consciousness of the black masses.

Estados Unidos - El movimiento negro de los años 60: victorias y ocasiones perdidas

Casi inmediatamente después del voto de la ley sobre los derechos cívicos, los negros de Harlem bajaron a las calles. Aunque aquéllos que habían dirigido el movimiento hasta ese momento acusaron al tumulto de perjudicar la causa de los negros, las masas negras permanecieron en las calles de Bedford, Stuyvesant y Rochester, en el Estado de Nueva York, Jersey City, Elizabeth y Paterson, en Nueva Jersey y Filadelfia en Pensilvania.

Por supuesto, las acciones más tradicionales que habían dominado la escena hasta aquí, continuaron también: hubo las dos marchas de Selma a Montgomery en 1965, y la marcha de Meredith de Memphis, en Tennessee, hasta Jackson, en Misisipi, en 1966; en las ciudades hubo huelgas de alquileres, boicoteos de escuelas y manifestaciones delante de las empresas que se rehusaban a contratar a negros. La campaña de inscripción sobre las listas electorales continuó, dando nacimiento, en diversos lugares, en los Estados del Sur, a una nueva estructura política para ir en contra de la de los partidos demócratas racistas. En Michigan, el Partido por la

Libertad Inmediata fue creado por aquéllos que proponían la creación de un partido negro electoral con el fin de ejercer una presión sobre los Demócratas.

Sin embargo, los años siguientes fueron dominados por las rebeliones callejeras. En 1965, en diciembre, además de Watts (suburbio negro de Los Ángeles), grandes tumultos tuvieron lugar en cinco ciudades. En 1966 se cuentan veintinueve los más notables teniendo lugar en Cleveland y Chicago. En 1967, cuarenta y uno, en particular en Cincinnati, Tampa, Atlanta, Buffalo; Newark (éste se extendió en trece distintas ciudades de Nueva Jersey) y Detroit (éste se extendió en 8 distintas ciudades de Michigan y de Ohio); pero hubo también otros de menor importancia en más de 150 ciudades distintas. En 1968 cuando Martin Luther King fue asesinado, cientos de ciudades se sublevaron casi simultáneamente, reflejando una conciencia cada vez más radical de las masas negras.

Au même moment, les prisons étaient des points chauds d'activité politique; des lieux où les pauvres et les humiliés prirent connaissance de Malcolm, Fanon et Mao, évidemment, mais aussi de Marx, Lénine et Trotsky. Beaucoup de jeunes noirs, incarcérés pour vol, en vinrent à se considérer eux-mêmes comme des prisonniers politiques, victimes d'un système injuste. C'est ce ferment politique qui finalement devait produire la révolte des prisons qui marqua la fin des années soixante et le début des années soixante-dix.

Ce qui avait commencé comme une lutte des noirs contre les racistes avoués, ceux qui voulaient ouvertement, systématiquement et légalement refuser tout droit politique à l'ensemble de la population noire, s'était transformé en un mouvement dans lequel les masses noires se retrouvaient opposées à l'appareil d'Etat américain tout entier.

United States

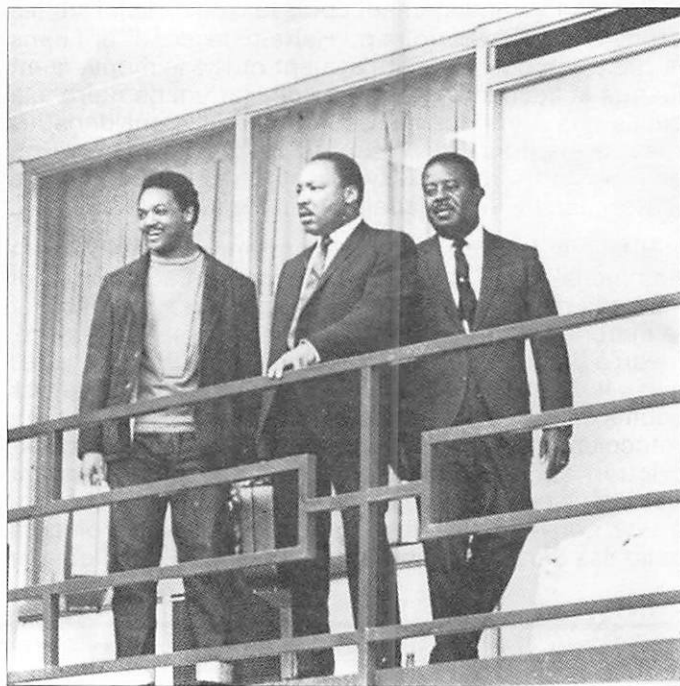
At the same time, the prisons were hotbeds of political activity; places where the poor and disadvantaged came into contact with Malcolm, Fanon and Mao, of course, but also with Marx and Lenin and Trotsky. Many young blacks, incarcerated for economic crimes, came to view themselves as political prisoners, victims of an unjust system. It was this political ferment which eventually was to produce the prison revolts which marked the end of the 1960s and the beginning of the 1970s.

What had started as a struggle of black people against the avowed racists, those who would openly, systematically and legally deny the whole black population any political rights, had become transformed into a movement wherein the black masses found themselves opposing their forces to that of the whole American state apparatus.

Estados Unidos

Al mismo tiempo, las prisiones eran hervideros de actividades políticas; lugares donde los pobres y los humillados conocieron a Malcolm, Fanon y Mao, evidentemente, pero también a Marx, Lenin y Trotsky. Muchos jóvenes negros, encarcelados por robo, empezaron a autoconsiderarse como prisioneros políticos, víctimas de un sistema injusto. Es este fermento político que debía finalmente producir la revuelta de las cárceles que marcó el fin de los años sesenta y el inicio de los años setenta.

Lo que había comenzado como una lucha de los negros contra los racistas declarados, aquellos que querían abiertamente, sistemáticamente y legalmente rehusar todo derecho político al conjunto de la población negra, se había transformado en un movimiento en el cual las masas negras se encontraban opuestas al aparato de Estado norteamericano entero.



Martin Luther King (au centre), le leader non-violent de la communauté noire.

Martin Luther King, Jr. (center), the non-violent leader of the black movement.

Martin Luther King (en el centro), el líder no-violento de la comunidad negra.



Après l'assassinat de Martin Luther King, des émeutes éclatèrent dans de nombreuses villes. Ici à Pittsburgh.

After the assassination of Martin Luther King, Jr., riots broke out in a number of cities. This is in Pittsburgh.

Después del asesinato de Martín Luther King, revueltas estallaron en numerosas ciudades. Aquí en Pittsburgh.

LE POUVOIR NOIR : RADICALISME ET FIN DU MOUVEMENT

Avec la révolte dans les villes, des organisations nouvelles et plus radicales, comme les Panthères Noires, le RAM (Mouvement de l'Action Révolutionnaire) et la Ligue des Travailleurs Noirs Révolutionnaires, se formèrent. Des organisations plus anciennes, comme le SNCC et le CORE, adoptèrent une attitude plus radicale, symbolisée par le cri de "Pouvoir noir", et se donnèrent souvent une nouvelle direction.

Beaucoup des nouveaux dirigeants du mouvement noir suivaient la voie nationaliste radicale de Malcolm X, qui avait été assassiné en 1965. Ils étaient d'accord avec la façon dont il avait présenté le problème en 1964 : "C'est pourquoi, en 1964, il est temps maintenant pour vous et pour moi d'être enfin politiquement adultes et de réaliser ce qu'est le bulletin de vote ; de comprendre ce que nous sommes censés

obtenir quand nous votons ; et que si nous refusons d'utiliser le bulletin de vote nous allons alors vers une situation où nous aurons à utiliser le fusil. C'est soit les urnes, soit les armes". En effet, tous menaçaient la société américaine ou du moins ses classes dirigeantes : "Si vous ne nous donnez pas ce que nous voulons, nous mettrons le feu". Si.

Mais il n'y eut personne, du moins parmi ceux qui avaient de l'influence dans le mouvement noir, pour tenter de dire aux masses noires : "Pour obtenir ce que nous voulons, nous devons mettre le feu". Même si une couche plus radicale avait été poussée sur le devant de la scène, il n'y avait personne pour préparer les masses noires à la nécessité de s'attaquer à la société bourgeoise en utilisant leur nombre et leur détermination pour cela. En fait malgré leur attitude combative et leurs discours radicaux, les nationalistes ne voulaient pas abattre cette société qui était la véritable cause de l'oppression des noirs. Ce qu'ils voulaient simplement c'était une place dans cette société, en particulier pour

BLACK POWER — THE MOST RADICAL POINT REACHED AND THE BEGINNING OF THE END

Under the pressure of the rebellions in the cities, new, more radical organizations, like the Black Panthers, RAM (Revolutionary Action Movement) and the League of Revolutionary Black Workers, were being formed. And already existing organizations, like SNCC and CORE, changed to a more radical stance, symbolized by the cry for "Black Power", often changing leaderships at the same time.

Many of the new leaders of the black movement followed in the radical nationalist footsteps of Malcolm X, who was assassinated in 1965. They agreed with the way he had presented the problem in 1964: "That's why in 1964, it's time now for you and me to become more politically mature and realize what the ballot is for; what

we're supposed to get when we cast a ballot; and that if we don't cast a ballot, it's going to end up in a situation where we're going to have to cast a bullet. It's either a ballot or a bullet." In effect, they all threatened the American society, or the American ruling class: "If you don't give us what we want, we will burn it down." If.

But there was no one, at least no one who played any influential role in the black movement, who tried to address the black masses, saying: "In order to get what we want, we must burn it down." Even if a more radical layer was being pushed to the front, there was no one who prepared the black masses for the necessity of bringing bourgeois society to a halt, of using their numbers and their determination to do so. In fact, despite their militant stance and radical rhetoric, the nationalists were willing to leave stand that society which stood at the root of the oppression of black people. What they wanted simply was a place in that

EL PODER NEGRO: RADICALISMO Y FIN DEL MOVIMIENTO

Con la revuelta en las ciudades, organizaciones nuevas y más radicales, como las Panteras Negras, el Ram (Movimiento de la Acción Revolucionaria) y la Liga de Trabajadores Negros Revolucionarios, se formaron. Las organizaciones más antiguas, como el SNCC y el CORE, adoptaron una actitud más radical, simbolizada por el grito, de "poder negro" y muy a menudo se dieron una nueva dirección.

Muchos de los nuevos dirigentes del movimiento negro seguían la vía nacionalista radical de Malcolm X, que había sido asesinado en 1965. Estaban de acuerdo con la manera en que había presentado el problema en 1964: "Es por esto que en 1964, es ahora el momento para vosotros y para nosotros de ser por fin políticamente adultos y de darnos cuenta de lo que es el boletín de voto; de comprender lo que se supone obtendremos

cuando votamos; y que si rehusamos utilizar el boletín de voto nos vamos hacia una situación donde tendremos que utilizar el fusil. Serán las urnas o serán las armas". En efecto, todos ellos amenazaban a la sociedad norteamericana o al menos a sus clases dirigentes: "Si no nos dais lo que nosotros deseamos, prenderemos un incendio." Si.

Pero no hubo nadie, al menos entre los que tenían alguna influencia en el movimiento negro, que intentara decir a las masas negras: "para obtener lo que nosotros deseamos, debemos prender un incendio". Incluso si una capa más radicalizada había sido puesta sobre la primera línea, no había nadie para hablar a las masas negras sobre la necesidad de atacarse a la sociedad burguesa utilizando para ello su número y su determinación. De hecho, a pesar de su actitud combativa y de sus discursos radicales, los nacionalistas no querían tirar abajo esta sociedad que era la causa verdadera de la opresión de los negros. Lo que ellos simplemente querían era un lugar dentro de esta sociedad, en

une nouvelle couche de bourgeois noirs.

Malcolm X avait exprimé cela clairement quand il définissait ce que voulaient les nationalistes : "La philosophie politique du nationalisme noir c'est que l'homme noir devrait contrôler la politique et les politiciens de sa communauté, pas davantage... La philosophie économique du nationalisme noir est nette et simple : nous devons contrôler l'économie de notre communauté. Pourquoi les blancs devraient-ils gérer tous les magasins de notre communauté ? Pourquoi les blancs devraient-ils gérer les banques de notre communauté ? Pourquoi l'économie de notre communauté devrait-elle être dans les mains de l'homme blanc ? Pourquoi ? Si un noir ne peut installer son magasin dans une communauté blanche, dites-moi pourquoi un blanc devrait installer son magasin dans une communauté noire... Si nous possédons les magasins, si nous dirigeons les affaires, si nous essayons d'établir des industries dans notre communauté, alors nous serons en mesure de créer des emplois pour nos

proches... La philosophie sociale du nationalisme noir c'est que nous devons nous rassembler et supprimer les maux, les vices, l'alcoolisme, la drogue, et les autres maux qui détruisent la fibre morale de notre communauté. C'est nous-mêmes qui devons élever le niveau de notre communauté, son niveau de vie, embellir notre propre société de telle sorte que nous soyons satisfaits par notre milieu et n'allions pas courir frapper à la porte d'un autre milieu où nous sommes indésirables... Enfin, un dernier mot, mais ce n'est pas le moins important, je dois dire ceci à propos de la grande controverse au sujet des armes. La seule chose que j'ai jamais dite là-dessus c'est que le gouvernement ayant prouvé qu'il ne veut pas ou ne peut pas défendre la vie et la propriété des nègres, il est temps pour les nègres de se défendre eux-mêmes". (Les urnes ou les armes).

Les organisations noires, ni celles des droits civiques ni les nationalistes, ne s'attaquèrent jamais aux aspects de l'oppression raciale liés à l'exploitation de

United States - The Black Movement in the Sixties: Victories and Lost Opportunities

society, especially for a new black bourgeois layer.

Malcolm X had expressed that clearly when he defined what the nationalists wanted: "The political philosophy of black nationalism means that the black man should control the politics and the politicians in his own community; no more... The economic philosophy of black nationalism is pure and simple. It only means that we should control the economy of our community. Why should white people be running all the stores in our community? Why should white people be running the banks of our community? Why should the economy of our community be in the hands of the white man? Why? If a black man can't move his store into a white community, you tell me why a white man should move his store into a black community... If we own the stores, if we operate the businesses, if we try and establish some industry in our own community, then we're developing to the position where we are creating employment for

our own kind.... The social philosophy of black nationalism only means that we have to get together and remove the evils, the vices, alcoholism, drug addiction, and other evils that are destroying the moral fiber of our community. We ourselves have to lift the level of our community, the standard of our community to a higher level, make our own society beautiful so that we will be satisfied in our own social circles and won't be running around here trying to knock our way into a social circle where we're not wanted... Last but not least, I must say this concerning the great controversy over rifles and shotguns. The only thing that I've ever said is that in areas where the government has proven itself either unwilling or unable to defend the lives and the property of Negroes, it's time for Negroes to defend themselves." (The Ballot or the Bullet)

Those aspects of racial oppression tied to class exploitation were never addressed by the black organizations, neither civil rights nor nationalist, both of which

Estados Unidos - El movimiento negro de los años 60: victorias y ocasiones perdidas

particular para una nueva capa de burgueses negros.

Malcolm X había expresado claramente esto cuando definió lo que querían los nacionalistas: "La filosofía política del nacionalismo negro es que el hombre negro debería controlar la política y los hombres políticos de su comunidad, nada más... La filosofía económica del nacionalismo negro es simple y neta: debemos controlar la economía de nuestra comunidad. ¿Por qué deberían los blancos administrar todos comercios de nuestra comunidad? ¿Por qué los blancos deberían administrar los bancos de nuestra comunidad? ¿Por qué debería estar entre las manos del hombre blanco la economía de nuestra comunidad? ¿Por qué? Si un negro no puede instalar una tienda en una comunidad blanca, dígame por qué un blanco debería instalar una tienda en una comunidad negra... Si nosotros poseemos las tiendas, si nosotros dirigimos los negocios, si tratamos de establecer industrias en nuestra comunidad, entonces estaremos en condiciones de crear empleos para nuestros

prójimos... la filosofía social del nacionalismo negro es que debemos reunirnos y suprimir todos los males, los vicios, el alcoholismo, la droga, y los otros males que destruyen la fibra moral de nuestra comunidad. Somos nosotros mismos quienes debemos elevar el nivel de nuestra comunidad, su nivel de vida, embellecer nuestra propia sociedad de tal manera que estemos satisfechos de nuestro ambiente y no vayamos corriendo a tocar a las puertas de otro ambiente donde somos indeseables... Finalmente, una última palabra, pero no es la menos importante, debo decirlo a propósito de la gran controversia concerniente a las armas. La única cosa que no he dicho jamás sobre este tema es que habiendo sido comprobado que el gobierno no quiere o no puede defender la vida y la propiedad de los negros ya es tiempo a que los negros se defiendan ellos mismos". ("Las urnas o las armas").

Las organizaciones negras, ni aquellas por los derechos cívicos ni las nacionalistas, no combatieron jamás los aspectos de la opresión racial ligados a la explota-

classe, les unes et les autres ne cherchant finalement qu'à supprimer la ségrégation légale et à trouver une place plus équitable pour les couches les plus privilégiées de la population noire, tout en acceptant les divisions sociales, cause fondamentale de l'oppression de la majorité des noirs.

L'OCCASION MANQUÉE ?

Au milieu des années soixante-dix la lutte de la population noire était terminée. Plusieurs facteurs hâtèrent sa fin. D'abord, beaucoup des revendications du début avaient été satisfaites, du moins en grande partie. En même temps, l'appareil d'Etat avait lancé une dure campagne d'intimidation, et même d'assassinats contre le mouvement. Plusieurs centaines des militants les plus déterminés furent tués. Des centaines d'autres furent jetés en prison. Enfin, les masses noires, celles qui avaient mené la lutte dans la rue, qui avaient amené la bourgeoisie américaine à céder ce

que probablement elle n'avait jamais auparavant imaginé devoir céder, voyaient que les fruits de leur combat contre les lances à incendie, les fusils et les tanks allaient à d'autres.

La lutte des noirs aurait-elle pu avoir une autre fin ? Aurait-elle pu mettre un terme à l'exploitation sociale à laquelle les masses noires sont soumises, et du coup à toute oppression, en particulier l'oppression raciale ?

Aujourd'hui, nous ne pouvons pas répondre avec certitude, mais il y a eu sans aucun doute bien d'autres possibilités dans le mouvement noir qui n'ont pas été réalisées.

Ce qui a manqué, ce n'était pas la détermination, ni la combativité. Ce qui a manqué c'est que ce soient les masses noires qui prennent la tête de la lutte ; qu'elles conduisent le mouvement vers d'autres buts que ceux, réformistes bourgeois, que lui donnèrent ceux qui, pasteurs ou nationalistes radicaux, demeuraient dans le cadre de la société de classe, et qu'elle sachent

United States - The Black Movement in the Sixties: Victories and Lost Opportunities

sought essentially to overturn legal segregation and to find a more equal place for the more privileged layers of the black population, while accepting the underlying social divisions which oppressed the black masses.

A MOVEMENT WHICH DID NOT REACH ITS FULL POTENTIAL?

By the mid-1970s, the struggle of the black population was coming to an end. There were several factors which probably hastened its demise. In the first place, many of the original demands of the movement had been answered, even if not completely. At the same time, the state apparatus was carrying out a vicious campaign of intimidation, even assassination, against the movement. Several hundreds of its most determined militants were dead. Many hundreds more in prison. Finally, the black masses, those who had carried the fight into the streets, those who had brought the American bourgeoisie to

cede what it probably thought never to have to give — the black masses saw others taking the fruits of the struggle they had carried out against the fire hoses, the guns, and the tanks.

Could the black struggle have had another outcome than this? Could it have overcome the social exploitation to which the black masses are subjected, and in so doing, finally put an end to all oppression, including racial oppression?

Today, we have no way of knowing that for sure, but certainly there was an enormous potential in the black movement which was not realized.

What was lacking was not determination, nor militancy. What was lacking was for the poor black masses to have taken the head of the struggle; for them to have led the movement outside the bourgeois reformist goals laid down by those, whether ministers or radical nationalists, who stayed within the framework of class society; for them to have called on the rest of the

Estados Unidos - El movimiento negro de los años 60: victorias y ocasiones perdidas

ción de clase, las unas y las otras finalmente no buscaban más que la supresión de la segregación legal y encontrar un lugar más equitativo para las capas más privilegiadas de la población negra, aceptando las divisiones sociales, causa fundamental de la opresión de la mayoría de los negros.

¿LA OCASIÓN PERDIDA?

A mediados de los años setenta, la lucha de la población negra estaba terminada. Varios factores apresuraron su fin. En primer lugar, muchas de las reivindicaciones del comienzo habían sido satisfechas, al menos en gran parte. Al mismo tiempo el aparato estatal había lanzado una dura campaña de intimidación e incluso de exterminación contra el movimiento. Varios centenares de militantes, entre los más determinados, fueron asesinados. Otros tantos centenares fueron arrojados en prisión. Finalmente, las masas negras, aquellas que habían dirigido la lucha en las calles, que habían obligado a la

burguesía norteamericana a ceder en lo que probablemente no había imaginado jamás anteriormente que debería ceder, veían que los frutos de sus combates contra los lanzallamas, los fusiles y los tanques eran recuperados por otros.

¿La lucha de los negros hubiera podido tener otro resultado? ¿Hubiera podido poner fin a la explotación social a la cual las masas negras están sometidas, y de resultas a toda opresión en particular a la opresión social?

Hoy, no podemos responder con certeza, pero ha habido sin duda alguna muchas otras posibilidades en el movimiento negro que no se han realizado.

Lo que faltó, no fue la determinación ni la combatividad. Lo que faltó es que fueran las masas negras quienes tomaran la cabeza de las luchas ; que ellas condujeran el movimiento hacia otros objetivos que los objetivos reformistas y burgueses, que le dieron aquellos que, pastores o nacionalistas radicales, se quedaban dentro del marco de una sociedad de clase, y que

Etats-Unis - Mouvement noir des années 60 : victoires et occasions manquées

appeler le reste des opprimés à les suivre.

Certainement bien d'autres couches sociales furent influencées par la lutte de la population noire, même si le mouvement noir ne fit aucune tentative pour s'adresser à elles.

Les noirs dans certaines de leurs luttes les plus militantes entraînent des travailleurs blancs à leur suite.

C'est ce qui se passa à Détroit où des blancs participèrent aux côtés des noirs à la révolte de 1967, au cours de laquelle un cinquième de ceux qui furent tués par la police et l'armée étaient blancs (le premier tué fut un travailleur polonais de 45 ans, abattu par la police lors des pillages). Détroit fut peut-être l'exemple le plus spectaculaire mais il montrait les possibilités qui n'avaient pas encore été saisies ailleurs. La révolte des prisons montra cette même possibilité : les prisonniers noirs, qui étaient les plus déterminés et les plus conscients, furent capables de jouer le rôle de direction dans la lutte, entraînant avec eux un grand nom-

bre de prisonniers blancs et hispaniques.

La force du mouvement noir encouragea toute une série d'autres mouvements dans les années soixante : le mouvement étudiant contre la guerre ; les mouvements des Porto-Ricains, des Chicanos et des Indiens. Et il contribua probablement à relancer la combativité dans les entreprises américaines après le hiatus de la période maccarthyste. La lutte des noirs n'avait pas seulement donné confiance aux travailleurs noirs en leur propre pouvoir. Elle donna aussi confiance aux travailleurs blancs... même si cette confiance était hésitante et accompagnée de sentiments d'envie ou de rancune. Pour les travailleurs blancs, dans les années soixante ou soixante-dix, les noirs étaient ceux qui "savaient se battre".

En prenant la tête du combat contre l'oppression raciste, les travailleurs noirs auraient pu avoir la possibilité de s'adresser à toutes ces autres couches de la société américaine et ainsi de transformer le combat

United States - The Black Movement in the Sixties: Victories and Lost Opportunities

oppressed to follow them.

Certainly, there were whole layers of this society who were influenced by the struggle of the black population, even when the black movement made no attempt to address those social layers.

Some of the most militant of the struggles of the black people pulled white workers after the lead of the blacks, directly into those struggles. This was what happened in Detroit, where whites participated alongside blacks in the 1967 rebellion, where one-fifth of those killed by the police and the army were white (the first casualty of the 1967 Detroit rebellion was a 45-year old Polish worker, killed by the police for looting). Maybe Detroit was the most spectacular, but it pointed to possibilities which had not yet been realized elsewhere. The prison revolts showed that same possibility: the black prisoners, who were the most determined and the most conscious, were able to play the leading role in the struggle, bringing

with them big numbers of white and Hispanic prisoners.

The force of the black movement served to encourage a whole series of other movements in the 1960s: the student anti-war movement; the Puerto Rican, Chicano and Native American movements. And it probably contributed to the renewed militancy seen in American workplaces after the hiatus of the McCarthy Period. The black struggle had given the black workers confidence in their own power. It had also given the white workers confidence — even if the confidence was grudging or envious or resentful. To the white workers of the 1960s and 1970s, the blacks were those who "knew how to fight."

By taking the lead of the fight against racist oppression, the black workers could have had the possibility to address all these other layers of American society and thus transform the fight against racial oppression into a

Estados Unidos - El movimiento negro de los años 60: victorias y ocasiones perdidas

ellas supieran llamar al resto de los oprimidos a seguirlas.

Ciertamente muchas otras capas sociales fueron influenciadas por la lucha de la población negra, incluso si el movimiento negro no hizo ningún intento para dirigirse a ellas.

Los negros en algunas de sus luchas más militantes arrastraron con ellos a trabajadores blancos.

Fue lo que pasó en Detroit donde los blancos participaron al lado de los negros en la revuelta de 1967, durante la cual la quinta parte de los que fueron asesinados por la policía y el ejército eran blancos (el primer muerto fue un trabajador polaco de 45 años, derribado por la policía durante los saqueos). Detroit fue quizás el ejemplo más espectacular... pero mostraba las posibilidades que aún no habían sido aprovechadas en otros lugares. La revuelta de las cárceles mostró esta misma posibilidad: los prisioneros negros, que eran los más determinados y los más concientes, fueron capaces de desempeñar el papel de dirección de la lucha, arras-

trando con ellos a un gran número de prisioneros blancos e hispanicos.

La fuerza del movimiento negro alentó toda una serie de otros movimientos en los años sesenta: el movimiento estudiantil contra la guerra; los movimientos de portorriqueños, de los chicanos y de los indios. Y contribuyó probablemente a relanzar la combatividad en las empresas norteamericanas luego del hiato del período macartista. La lucha de los negros no había dado solamente confianza a los trabajadores negros en su propio poder. Dió también confianza a los trabajadores blancos... incluso si esta confianza era titubeante y acompañada de sentimientos de envidia o de rencor. Para los trabajadores blancos, en los años sesenta o setenta, los negros eran aquellos que "sabían pelearse".

Tomando la dirección del combate contra la opresión racista, los trabajadores negros hubieran podido tener la posibilidad de dirigirse a todas estas otras capas de la sociedad norteamericana y así transformar el combate

Etats-Unis - Mouvement noir des années 60 : victoires et occasions manquées

contre l'oppression raciale en un mouvement social de tous les opprimés. Et pas seulement de la société américaine. La lutte des masses noires a sans aucun doute eu une influence sur les luttes des autres pays, en particulier dans les Caraïbes et en Afrique.

Cette occasion fut perdue dans les années soixante parce qu'il n'y avait pas alors d'organisation qui agissait avec l'idée que la révolution prolétarienne pouvait être, à la fois la solution aux problèmes des noirs et le résultat de leur combat. Il n'y eut personne qui tenta de s'adresser aux travailleurs noirs, et de leur faire prendre conscience du rôle essentiel qu'ils devaient jouer pour que le mouvement se débarrasse de l'oppression qui pèse sur les noirs. Il n'y eut personne qui dit aux travailleurs noirs : *"Si vous voulez supprimer l'inégalité qui pèse sur vous dans cette société vous devez vous préparer vous-mêmes à vous attaquer à l'appareil d'Etat, qui est le véritable garant de votre oppression"*. Il n'y eut personne pour proposer aux travailleurs noirs

de s'organiser eux-mêmes en tant que travailleurs, de prendre la tête du mouvement, afin de lui donner d'autres objectifs. Même les plus radicaux des groupes nationalistes n'envisagèrent pas de briser les cadres de cette société.

Les groupes révolutionnaires prolétariens qui existaient alors étaient faibles avec très peu d'influence sur les masses en lutte. Au début évidemment, ils n'étaient pas partie prenante de la lutte des noirs. En grande partie, c'était la conséquence de facteurs historiques. Mais cela ne veut pourtant pas dire que la lutte des noirs n'aurait pas pu leur donner le moyen de surmonter leur faiblesse historique, au point de jouer un rôle de direction dans cette lutte. Mais pour arriver à cela, ils auraient dû lever le drapeau de la révolution socialiste, c'est-à-dire recruter sur le programme du socialisme, bâtir une organisation sur cette base... et consacrer tous leurs efforts à cela. Il y avait une course contre la montre. Mais la tendance de la plupart des

United States - The Black Movement in the Sixties: Victories and Lost Opportunities

social movement of all the oppressed. And not only in American society. The struggle of the black masses undoubtedly had an influence on struggles in other countries, especially in the Caribbean and in Africa.

The opportunity that was lost in the 1960s was lost because there was no organization then which acted on the view that the proletarian revolution could be, at the same time, the solution to the problems confronting the black people and the result of their fight. There was no one who tried to address the black workers, giving them a sense of the essential role they must play if the black movement was to get rid of the oppression faced by black people. There was no one who said to the black workers: "If you want to overcome your unequal situation in this society, you must prepare yourselves to oppose its state apparatus, which is the real enforcer of your oppression." There was no one who gave the black

workers the goal to organize themselves as workers, to put themselves as the head of the movement, in order to give it different aims. Even the most radical of the nationalist groups stayed within the framework of this society.

Those proletarian revolutionary groups which did exist then were small, with little influence in the mass struggle. At the beginning, of course, they were to the side of the black struggle. In great part, that was the result of historic factors. Whether, however, the struggle of the black people gave the revolutionary groups the means to overcome their historic weakness, even up to the point of playing the leading role in that struggle, is another question. To do that, they would have had to have raised the banner of the socialist revolution, that is, to recruit to the positions of socialism, to build up an organization on that standpoint — and to devote all their efforts to do so. They were in a race against time. But the tendency of most of the existing groups at the time

Estados Unidos - El movimiento negro de los años 60: victorias y ocasiones perdidas

contra la opresión racial en un movimiento social de todos los oprimidos. Y no solamente el de los de la sociedad norteamericana. La lucha de las masas negras tuvo sin ninguna duda una influencia sobre las luchas de otros países en particular en el Caribe y en Africa.

Esta ocasión se perdió en los años sesenta porque no había entonces una organización que obrara con la idea de que la revolución proletaria podía ser, a la vez la solución a los problemas de los negros y el resultado de su combate. No hubo nadie que intentara dirigirse a los trabajadores negros, y de hacerles tomar conciencia del papel esencial que ellos debían desempeñar para que el movimiento se libere de la opresión que pesa sobre los negros. No hubo nadie que dijera a los trabajadores negros: "si queréis suprimir la desigualdad que pesa sobre vosotros en esta sociedad, debéis prepararos vosotros mismos, a atacar al aparato estatal, que es el verdadero garante de vuestra opresión". No hubo nadie que propusiera a los trabajadores negros que se

organicen ellos mismos en tanto que trabajadores, que tomen la cabeza del movimiento, con el fin de darle otros objetivos. Incluso los grupos nacionalistas más radicales no pensaron en romper los marcos de esta sociedad.

Los grupos revolucionarios proletarios que existían entonces eran débiles con muy poca influencia sobre las masas en lucha. Al principio evidentemente, no tomaron parte en las luchas de los negros. En gran parte, esto fue consecuencia de factores históricos. Pero esto no quiere decir, sin embargo, que la lucha de los negros no habría podido darles los medios de superar su debilidad histórica, hasta el punto de desempeñar un papel directivo en esta lucha. Pero para llegar a ello, ellos habrían debido enarbolar la bandera de la revolución socialista, es decir reclutar: sobre el programa del socialismo, construir una organización sobre esta base... y consagrar todos sus esfuerzos a ello. Había una carrera contra el tiempo. Pero la tendencia de la

Etats-Unis - Mouvement noir des années 60 : victoires et occasions manquées

groupes existant à cette époque à soutenir inconditionnellement l'un ou l'autre ou plusieurs des dirigeants nationalistes radicaux les amena à consacrer leurs efforts dans une autre direction. Des gens comme Malcolm X, Robert Williams, H. Rap Brown — quelles qu'aient été leurs qualités de courage personnel et de dévouement à la cause de la population noire— n'étaient pas des gens qui offraient une perspective permettant aux masses noires d'échapper au piège dans lequel elles étaient. Les qualités personnelles ne suffisent pas. La question est quels objectifs on propose aux masses.

Si la gauche avait essayé de donner des objectifs différents à la lutte des noirs —et pour cela avait cherché à bâtir une organisation révolutionnaire au cours de cette lutte— il est possible qu'elle n'aurait pas changé le résultat final de celle-ci. Mais nous serions sans doute au moins sortis de cette lutte avec des centaines, peut-être des milliers de militants noirs révolutionnaires socialistes formés et trempés, qui auraient

pu donner à la gauche américaine un autre poids que celui qu'elle a aujourd'hui. Et c'est là aussi une occasion perdue par le mouvement révolutionnaire dans les années cinquante et soixante □



United States - The Black Movement in the Sixties: Victories and Lost Opportunities

to serve as cheer leaders for one or another or several of the more radical of the nationalist leaders took their efforts in another direction. People like Malcolm X, Robert Williams, H. Rap Brown — whatever qualities of personal courage and devotion to the cause of the black population they indisputedly had — were not people who defined a perspective that let the black masses escape from the trap the movement was in. Personal qualities are not enough. The question, finally, is which goals one gives the masses.

Maybe if the left had tried to give different goals to the black struggle — and in order to do that, if it had sought to build up a revolutionary organization in the midst of that struggle — it is possible it might not have been able to change the final outcome of the struggle. But even in that case, we would have come out of that struggle with many more hundreds, perhaps even thousands, of black revolutionary socialist militants, formed and hardened

militants who could have given the left in the U.S. a different weight today than it has. Even that was an important opportunity lost by the revolutionary movement in the 1950s and 1960s □



Estados Unidos - El movimiento negro de los años 60: victorias y ocasiones perdidas

mayoría de los grupos existentes en esa época de apoyar incondicionalmente a uno u otro o varios de los dirigentes radicales los llevó a consagrar sus esfuerzos en otra dirección. Gentes como Malcolm X, Robert Williams, H. Rap Brown —cualesquiera que hayan sido sus cualidades de coraje personal y de abnegación a la causa de la población negra— no eran gentes que ofrecían una perspectiva que permitiera a las masas negras escapar a la trampa en la que se encontraban. Las cualidades personales no son suficientes. El asunto está en qué objetivos se propone a las masas.

Si la izquierda hubiera tratado de dar objetivos diferentes a la lucha de los negros - y por ello hubiera buscado la construcción de una organización revolucionaria durante esta lucha- es posible que no se hubiera cambiado el resultado final de ésta. Pero, sin duda, habríamos salido de esta lucha al menos con centenares, quizás con miles de militantes negros revolucionarios socialistas formados y templados, que habrían

podido dar a la izquierda norteamericana otro peso que el que tiene hoy en día. Y fue allí también una ocasión perdida para el movimiento revolucionario en los años cincuenta y sesenta □



Nous tenons à la disposition de nos lecteurs les listes complètes des librairies où ils peuvent se procurer *Lutte de Classe* aux USA, en Argentine, au Brésil, aux Antilles francophones, anglophones et hispanophones, en France, en Espagne, en Grande-Bretagne, en Irlande du Nord et en République d'Irlande, en Italie, en Allemagne, en Grèce, au Portugal, en Suisse, en Belgique.

Plusieurs listes de librairies où *Lutte de Classe* est en vente dans ces différents pays ont déjà été publiées dans nos précédents numéros. Nous en publions ci-dessous une sélection pour quelques-uns d'entre eux. En ce qui concerne l'Allemagne, l'Espagne, la France, l'Irlande et l'Italie, il s'agit de compléments.

We have at our readers' disposal complete lists of bookstores in each country where *Class Struggle* is sold in the United States, Argentina, Brazil, the French, English and Spanish speaking West Indies, France, Spain, Great Britain, Northern Ireland and the Republic of Ireland, Italy, Germany, Greece, Portugal, Switzerland, Belgium.

Several different listings have already been published in preceeding issues. We publish below a selection of the bookstores where *Class Struggle* is on sale in some of these different countries, and additional bookstores in Germany, Spain, France, Ireland and Italy.

Tenemos a disposición de nuestros lectores las listas completas de las librerías donde pueden procurarse *Lucha de Clase* en Estados Unidos, en Argentina, en Brasil, en Antillas de habla francesa, inglesa y española, en Francia, en España, en Gran Bretaña, en Irlanda del Norte y la República de Irlanda, en Italia, en Alemania, en Grecia, en Portugal, en Suiza, en Bélgica.

Varias listas de librerías en las que *Lucha de Clase* está a la venta en estos diferentes países han sido ya publicadas en nuestros números precedentes. Publicamos aquí una selección de estas librerías. En lo referente a Alemania, España, Francia, Irlanda e Italia, se trata de listas complementarias.

■ ALLEMAGNE / GERMANY ALEMANIA

BRAUNSCHWEIG
Magnibuchladen
Langedammstrasse 13
D. 3 300 Braunschweig

■ ARGENTINE / ARGENTINA

BUENOS-AIRES
Libreria Hernandez
Avenida Corrientes 1436
CÓRDOBA
Libros Anaqueles
Obispo Trejo 345
5 000 Córdoba

■ BRESIL / BRAZIL / BRASIL

SAO PAULO Ñ
Livreria Belas Artes
Avenida Paulista 2448
Sao Paulo - SP ñ

■ BELGIQUE/BELGIUM/BÉLGICA

CHARLEROI
Librairie Nouvelle
4/6, passage de la Bourse

■ ESPAGNE / SPAIN / ESPAÑA

OVIEDO
Librería Santa Teresa
c/ Pelayo, 17
SAN SEBASTIAN
Librería Hontza
c/ Okendo, 4
SEVILLA
Librería Reguera
c/ Almirante Apodaca, 23-25

■ FRANCE / FRANCIA

BEAUNE
Farion
Route de Châlon
BREST
La bouquinerie
Place Guérin
LIMOGES
Librairie-Papeterie Rude
Centre Commercial
ZUP de Corgnac
MARSEILLE
Kiosque à journaux des Danaïdes
Square Stalingrad
METZ
Librairie "Géronimo"
Rue du Pont-des-Morts

PARIS
Librairie Parallèle
47, rue du Fbg S'-Honoré
75001 Paris

■ GRANDE-BRETAGNE GREAT BRITAIN GRAN BRETAÑA

LONDON
Collett's
129-131, Charing Cross Road WC2
Paperback Centres
29, Charlotte Street W1
389, Green Street E13
10, Atlantic Road SW12

LIVERPOOL
News from Nowhere
100, Whitechapel

■ IRLANDE DU NORD NORTHERN IRELAND IRLANDA DEL NORTE

BELFAST
Gardeners
13, Queen Street
Belfast 1

■ RÉPUBLIQUE D'IRLANDE IRELAND REPÚBLICA DE IRLANDA

DUBLIN
Well Red Books
Dublin Resource Center
6, Crow Street
Dublin 2

■ ITALIE / ITALY / ITALIA

MILANO
Libreria Feltrinelli Europa
Via Santa Tecla, 5
20122 Milano
ROMA
Circolo Culturale "Valerio
Verbano"
Piazza dell'Immacolata, 28-29
00185 ROMA
TORINO
Libreria "I Communardi"
Via Bogino, 2
10123 Torino
NAPOLI
Libreria Feltrinelli
Via S. Tommaso d'Aquino, 70/76
80133 Napoli

LUCCA
Centro di Documentazione
di Lucca
Via degli Asili, 10

■ MARTINIQUE / MARTINICA

FORT DE FRANCE
Librairie Desormeaux
97200 Fort de France

■ PORTUGAL

LISBÔA
Codilivro
Pr. Dr. Nuno Pinheiro Torres, 2-A
1.500 - Lisboa
Assírio E Alvim
Rua Passos Manuel, 67-B
1.100 - Lisboa

■ SUISSE / SWITZERLAND SUIZA

GENÈVE
Librairie Rousseau
7, rue Lissignol
1201 Genève
LAUSANNE
Librairie Basta
Petit Rocher 4
1003 Lausanne

■ ÉTATS-UNIS / UNITED STATES ESTADOS UNIDOS

BALTIMORE
Second Story Books
3322 Greenmount Avenue
Baltimore, Maryland
CHICAGO
Heartland Cafe
7000 N. Glenwood
Chicago, Illinois
New World Resource Center
1476 W. Irving Park
Chicago, Illinois
DETROIT area
Borders Bookshop
303 South State Street
Ann Arbor, Michigan
Revolution Books Outlet
5744 Woodward Avenue
Detroit, Michigan
NEW YORK
Bryant Park Newsstand
46 West 42nd Street
The New York Marxist School
151 West 14th Street - 7th floor

Prix	Price	Precio
France :	10 F	
USA :	\$ 1.50	
Great Britain :	70 p	
España :	180 pesetas	
Italia :	2 000 L	
Argentina :	1,5 Austral	
Brasil :	cz \$ 15	
Grèce :	200 drachmes	
Suisse :	3 FS	
Portugal :	200 escudos	
Haïti :	5 gourdes	
Deutschland :	4 DM	
Eire :	IR £ 0.80	
Belgique :	60 FB	